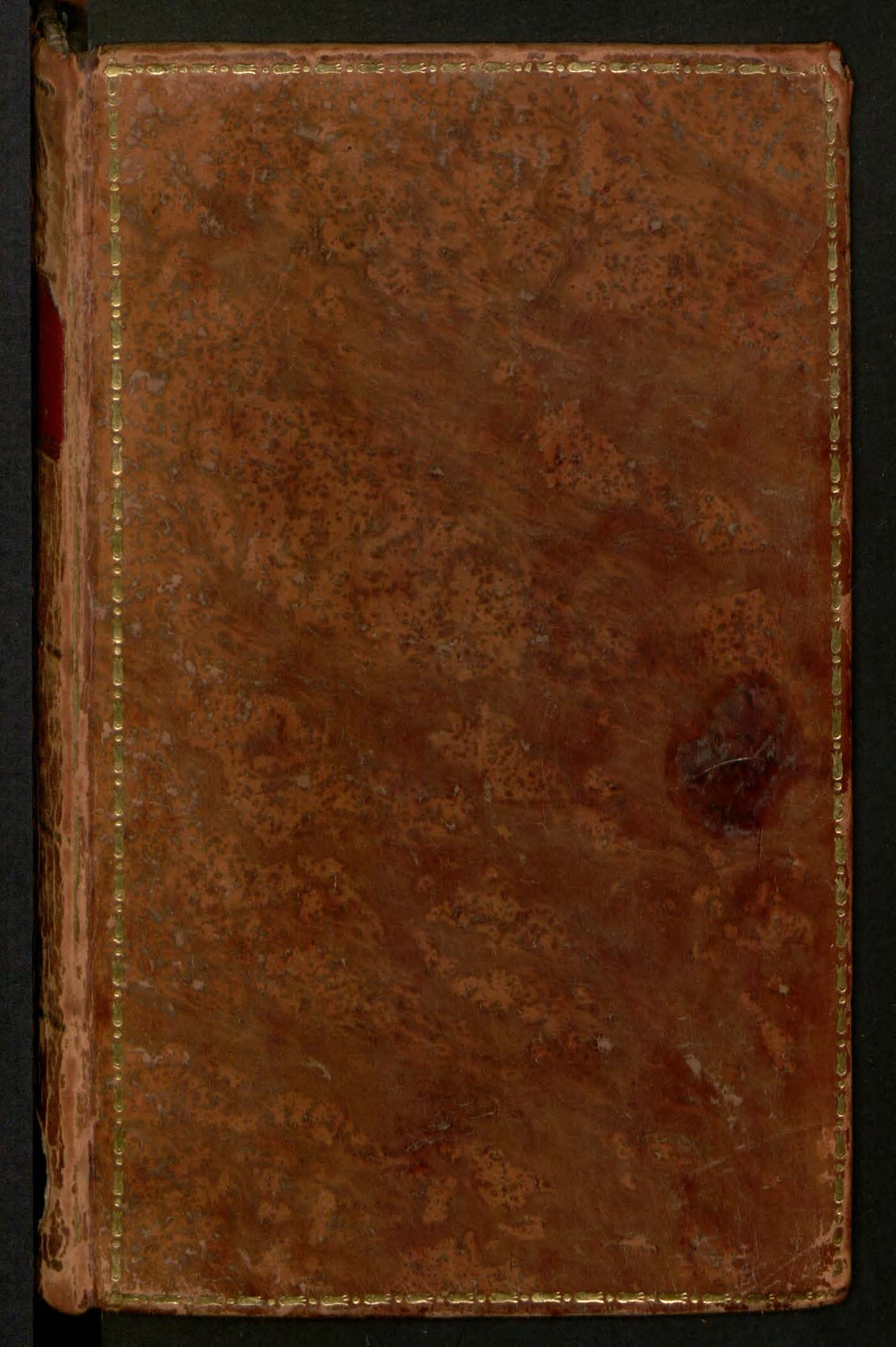
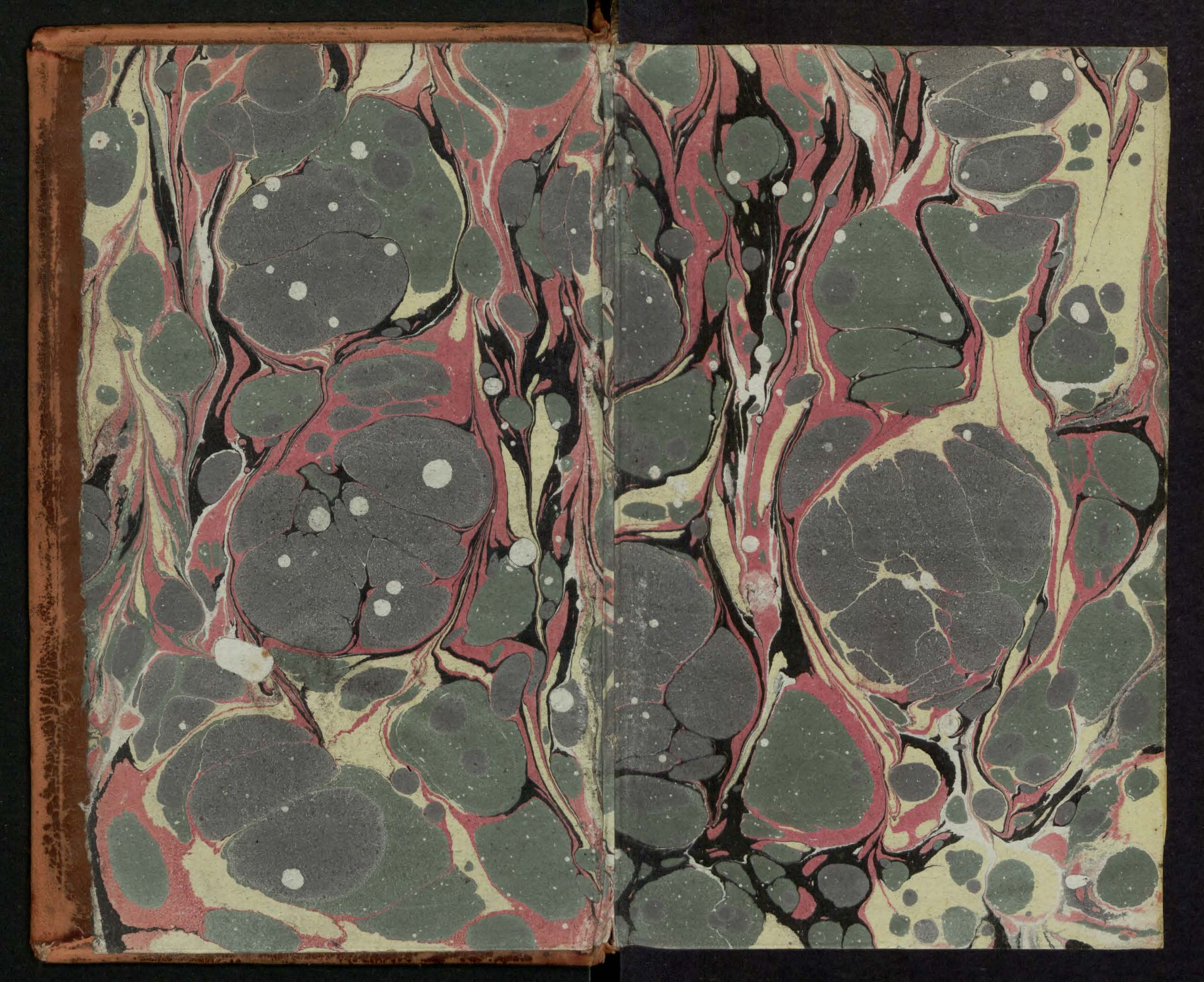




Hierin eine Karte und eine Tafel.

Traduction supposée



VOYAGE
EN RUSSIE.

VOYAGE

PHILOSOPHIQUE, POLITIQUE ET LITTERAIRE,

FAIT EN RUSSIE

PENDANT LES ANNÉES 1788 ET 1789.

OUVRAGE dans lequel on trouvera avec beaucoup d'anecdotes, tout ce qu'il y a de plus intéressant et de vrai sur les moeurs des Russes, leur population, leurs opinions religieuses, leurs préjugés, leurs usages, leur constitution politique, leurs forces de terre et de mer, et les progrès qu'ils ont faits dans les sciences, etc.

Traduit du Hollandais, avec une augmentation considérable.

Par CHANTREAU.

Avec carte et gravures en taille-douce.

TOME PREMIER.

A HAMBOURG,
chez PIERRE FRANÇOIS FAUCHE,
Imprimeur-Libraire.

1794.

AVERTISSEMENT
du Traducteur.

Quand j'ai entrepris la traduction ou plutôt la refonte du manuscrit que j'ai fait passer dans notre langue, et qui avoit besoin d'être réfondu pour y passer, parce que semblable à ces ouvrages qui nous viennent des contrées qui produisent l'or, il étoit d'un matériel précieux, mais d'une oeuvre grossière; quand, dis-je, j'ai entrepris ce travail, je me suis proposé de restreindre les détails topographiques, très-prolixes, à l'étendue qu'ils doivent avoir, pour ne donner qu'une idée

exacte des localités et des objets curieux ou singuliers qui les rendent remarquables, afin de fixer ensuite l'attention du lecteur sur ces observations précieuses qui font connoître les hommes, qu'il est si nécessaire et si difficile de connoître, quelquefois même parmi les nations agrestes, qui se masquent rarement ou avec mal-adresse. Je me suis donc principalement arrêté sur les opinions religieuses et civiles, qui décèlent évidemment le plus ou moins de lumières de ceux qui les professent; j'ai examiné ensuite le point où en étoit leur jurisprudence et les loix qui la perfectionnent ou en sont l'abus; j'ai indiqué leur degré d'instruction, les progrès qu'ils ont faits dans les arts

utiles et agréables, les moeurs qui les distinguent des autres nations, ces pratiques superstitieuses que leurs prêtres leur recommandent, qu'ils placent à côté des vertus, mais qui accompagnent presque toujours le vice ou le masquent; j'ai parlé des usages qu'ils ont reçus de leurs ancêtres, et du bien-être ou des maux qui en résultent.

La nation Russe sur tous ces objets doit particulièrement fixer l'attention de l'observateur plus qu'aucune autre, non-seulement parce qu'elle habite une région lointaine et immense, mais parce que c'est un peuple neuf, ou pour mieux dire, un peuple nouveau ou nouvellement en scène, et qui n'y paroît qu'avec la prétention d'y jouer un grand rôle.

L'ouvrage qu'on va lire fera connoître si cette prétention est fondée, et si les Russes et leurs princes auxquels on a prodigué tant d'éloges les ont mérités ou obtenus à prix d'or, si leur civilisation est aussi avancée qu'on l'a dit, leur tolérance si philosophique et les forces dont ils nous menacent si redoutables. J'ai écrit sans partialité sur des pièces les plus authentiques, et de manière à mettre mes lecteurs à portée de parler de la Russie, comme s'ils en eussent fait le voyage.

On trouvera beaucoup de détails historiques et d'anecdotes dans ce voyage, mais ce sont des données qui servent à rapprocher les hommes dont on parle, des hommes qui les ont précédés; c'est

par ces points de comparaison que le philosophe ne trouve de différence dans ses contemporains et les générations qui ont été et vont se perdre dans la nuit des tems, que la date de leur existence. Vertus, vices et passions, ce sont toujours les mêmes.

EXPLICATIONS NÉCESSAIRES.

Monnoies, mesures itinéraires, etc.

Le rouble vaut cinq livres de France, et le Kopek un sou.

Le Werste a 547 de nos toises, et équivaut à un quart de lieue.

Le Poud contient 40 livres de Russie, et 33 livres de France, poids de marc.

Gorod, en Russe signifie ville; *Ostrog*, village pallissadé; *Sélo*, bourg; *Slobod*, fauxbourg, et *Steppe*, désert ou lande.

Vieux style: manière de datter des Russes qui n'ont pas adopté la réformation du calendrier du *Pape Grégoire*; elle diffère de la nôtre de onze jours, de sorte que quand on lit, par exemple, le 6 Janvier (vieux style) il faut entendre le 17 Janvier de notre manière de datter.

CHRONOLOGIE DES CZARS
de la maison de Romanoff.

MICHEL FEDOROWITSCH élu Czar le 21 Février 1613, mort le 12 Juillet 1645.

ALEXIS MICHAELOWITSCH son fils, couronné le 13 Juillet 1645, mort le 8 Février 1676.

FEDOR ALEXIOWITSCH le second fils d'Alexis, empereur en 1676, meurt sans enfans en 1682.

IWAN ET PIERRE ALEXIOWITSCH ses frères, règnent conjointement jusqu'au 9 Janvier 1689, époque de la mort d'Iwan.

PIERRE I seul, il est surnommé *le grand*, il meurt le 28 Janvier 1725.

CATHERINE ALEXIEFNA I, seconde épouse de Pierre I, lui succède le 29 Janvier 1725, et meurt le 16 Mai 1727.

PIERRE II fils de l'infortuné Czarowitsch Alexis, et de Charlotte-Christine Sophie de Brunswick, succède à Catherine le 18 Mai 1727, et meurt de la petite vérole le 31 Janvier 1730.

ANNE IWANOWNA fille d'IWAN, frère de Pierre I, élue le 1 Février 1730, morte le 27 Octobre 1740.

IWAN III neveu de l'impératrice Anne, petit-fils de Catherine Iwanowna, et né de sa fille Anne de Mecklenbourg, et d'Antoine Ulric de Brunswick, succède à sa tante le 28 Octobre 1740, est détrôné le 6 Décembre 1741, massacré le 15 Juillet 1764.

ELISABETH PETROWNA, seconde fille de Pierre I, proclamée impératrice le 7 Décembre 1741, meurt le 5 Janvier 1762.

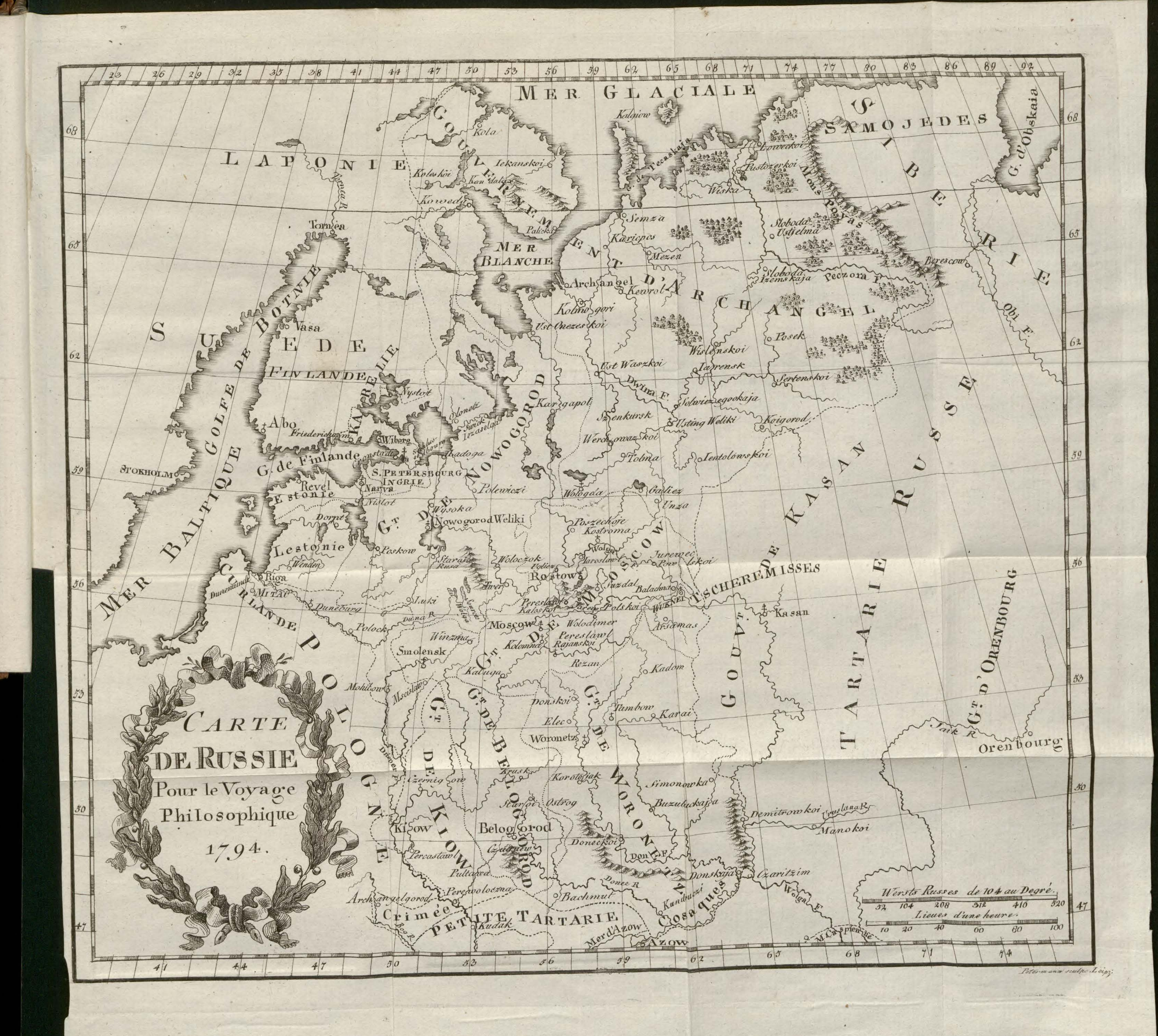
PIERRE III fils d'Anne Petrowna, fille aînée de Pierre I, mariée à Charles-Frédéric, duc de Holstein Gottorp, succède à sa tante Elisabeth le 5 Janvier 1762, est déposé et meurt le 17 Juillet de la même année.

CATHERINE ALEXIEFNA II succède à Pierre III son époux, qu'elle fait déposer le 9 Juillet (vieux style) 1762; elle occupe aujourd'hui le trône des Russies; elle est fille de Chrétien Auguste, prince d'Anhalt-Zerbst, et de Jeanne Elisabeth de Holstein-Eutin, soeur du feu roi de Suède.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Le chiffre indique la page.

VOYAGE


CARTE
DE RUSSIE
Pour le Voyage
Philosophique
1794.
MER GLACIALE
LAPONIE
SAMOJEDES
SIBERIE
MER BLANCHE
GOUVERNEMENT D'ARCHANGEL
SUEDE
GOLFE DE BOTNIE
FINLANDE
KARELIE
G. de Finlande
MER BALTIQUE
S. PETERSBOURG
INGRIE
Estonie
Lestonie
CURLANDE
POLOGNE
Gt. DE NOWOGOROD
Gt. DE MOSCOW
GOUVt. DE KASAN
TARTARIE RUSSE
TSCHEREMISSES
Gt. D'ORENBOURG
Gt. DE KIOW
Gt. DE BELGOROD
Gt. DE WORONETZ
PETITE TARTARIE
Crimée
Cosaques
Mer d'Azow
Azow
Stokholm
Abo
Vasa
Tornea
Kola
Archangel
Revel
Riga
Mitau
Smolensk
Moscow
Rostow
Kasan
Kiow
Belogorod
Woronetz
Orenbourg
Czaritzim
Wersts Russes de 104 au Degré
Lieues d'une heure
Petermann sculps. Leipz.



VOYAGE
PHILOSOPHIQUE, POLITIQUE ET LITTERAIRE,
FAIT EN RUSSIE
PENDANT LES ANNÉES 1788 ET 1789.

CHAPITRE PREMIER.

Entrée en Russie par la Finlande Suédoise. — Frédericsham. — Wiborg, Capitale de la Finlande russe. — Détails sur cette province et les Fennois. — Voyage de Wiborg à St. Pétersbourg. — Chemins. — Auberges russes. — Traineaux. — Description de ces voitures.

Les motifs de Commerce qui nous avoient conduits en Suède nous déterminèrent à faire un voyage en Russie. M. Wieder, Cosmopolite philosophe, qui, dans nos différentes courses, avoit été notre compagnon de voyage, accepta avec transport le projet de parcourir la Russie.

„Nous verrons, dit-il, un peuple neuf, je „suis las de ne rencontrer que des nations blasées, „de ne crayonner que des traits usés qui se res-

„ semblent tous, et qui, semblables à ces antiques
„ mutilées qu'on déterre dans la Grèce, n'offrent
„ que des vestiges flétris par le tems, rappellant à
„ peine leurs primitives beautés. En Russie les
„ traits seront mieux *prononcés*, ou du moins,
„ plus agrestes que partout ailleurs; nous ne les
„ trouverons point couverts du masque de l'artifice
„ et nous burinerons d'après nature. D'ailleurs
„ je suis curieux de voir si effectivement le légis-
„ lateur moderne Pierre I a mérité le nom de
„ *grand*, qu'on prostitue si facilement, et sa na-
„ tion celui de *civilisée*, dont on abuse si étran-
„ gement."

Nous nous mîmes bientôt en route, nous, avec des projets d'un commerce avantageux et M. Wieder avec l'espoir de faire des observations nouvelles et utiles à l'histoire du genre humain pour l'amélioration duquel il voyageoit.

Au sortir de la Finlande qui reconnoit la domination Suédoise, on entre dans la Finlande russe; Frédéricsham est la forteresse qui garde la frontière. Elle fut cédée aux Russes par la paix d'Abo. La ville est petite et régulière; au centre est une place à laquelle toutes les rues aboutissent, ce qui donne à cet endroit un coup d'oeil unique. Les maisons, à la reserve d'une seule qui est de briques, sont bâties en bois, mais très proprement. Les fortifications sont respectables et en bon état; la garnison et les troupes qui sont en quartier dans les villages voisins montent à près

de six mille hommes. Les habitans font un petit commerce avec les Anglois et les Hollandois, ils leur vendent des planches et du suif, et en reçoivent du sel et du tabac.

Ce fut à Frédéricsham qu'en 1783 sa majesté Suédoise eut une entrevue avec l'Impératrice des Russies. Les projets de cette princesse, concernant la Crimée et la navigation de la mer noire demandoient qu'elle s'assurât du côté de la Suède d'un Monarque dont les forces maritimes étoient devenues prépondérantes; d'ailleurs elle redoutoit un voisin qui, guidé par son ambition ou par l'influence du cabinet de Versailles, pouvoit lui susciter des obstacles, en faisant une invasion dans une province qu'il devoit être tenté de reconquérir. L'entrevue eut lieu dans la belle saison. LL. MM. passèrent trois jours à Frédéricsham et ces trois jours furent marqués par des fêtes continuelles. L'impératrice avoit fait élever un palais en bois qui eut pu passer pour une féerie, tant il étoit orné et meublé avec goût; il y avoit tous les soirs comédie française. L'entrevue se termina par l'assurance la plus positive de la part du roi de la plus exacte neutralité. Sa conduite ultérieure a fait voir ce que c'est que l'assurance la plus positive d'un roi.

De Frédéricsham on passe à Wiborg qui est la capitale de la Finlande russe et une place forte, située dans une péninsule qui en rend la position avantageuse. La tenue des remparts, celle du

château et du fort annoncent qu'on sent toute l'importance de ce poste. On compte dans Wiborg environ 9000 habitans. Quelques maisons de briques s'y font remarquer, le reste est en bois mais toutes très-propres et abritées contre le froid. C'est à Wiborg, que se fait le principal commerce de la province. Les Anglais en font la plus grande partie, ils y viennent charger des planches, du suif, de la poix, du goudron; et y portent du vin, des épiceries, et du sel. Sur cinquante à soixante bâtimens, qui abordent annuellement ce port, les quatre cinquièmes sont Anglais.

Cette ville a conservé ses cours de justice, civile et criminelle. Cependant lorsqu'il s'agit d'infliger la peine de mort, les juges sont obligés de suivre le code russe, et dans ce cas on substitue à la peine capitale le knout ou la transportation en Sibérie.

Les affaires se traitent dans les tribunaux de cette province, en langue suédoise, allemande et russe. Mais les paysans ne parlent que le Fennois, ou Finlandois, langue qui n'a aucune affinité, avec le Russe et le Suédois, quoique la Finlande soit entre la Russie et la Suède; c'est un dialecte de celle que parlent les Lapons, mais dans les villes, on parle Suédois ou Allemand. La religion du pays est la luthérienne; les Russes l'ont trouvée dans le pays avant eux et la tolérance que professent leurs souverains n'a pas jugé à propos d'y rien changer, conduite d'autant plus sage que,

dans l'exacte vérité, le conquérant que le fer ou les circonstances ont rendu maître du pays n'a de pouvoir que sur les personnes et leurs biens, mais ne peut rien sur les opinions. Cependant les Russes y ont introduit leur culte. Le clergé de ce pays est modeste et à son aise, vu le prix modique des denrées; le *maximum* des bénéfices est de 4000 de nos livres et le *minimum* de 1500 liv.

Ce qu'on appelle aujourd'hui la *Finlande russe* a appartenu aux Suédois jusqu'au commencement de ce siècle. Ce pays fut cédé à la Russie, une partie par le traité de 1721, si avantageux aux Russes, et l'autre en 1743, par celui d'Abo qui ne le fut pas moins. Les nobles de cette province conservèrent leurs privilèges et les malheureux paysans leurs fers. Cette partie de la Finlande n'est pas aussi étendue que la Finlande Suédoise; on remarque que dans l'une et l'autre contrée les productions de la nature y sont plus hâtives dans la partie qui est couverte de forêts que sur les bords de la mer, et dans les Isles; on y respire aussi un air plus salubre; le nombre des morts n'y monte annuellement qu'à 1/60 tandis qu'il s'élève à 1/43 dans les villes maritimes; nul pays n'est plus propre pour la botanique; on y compte environ 1300 espèces différentes de plantes, outre un grand nombre d'herbes propres à divers usages; on y recueille aussi plusieurs sortes de grains tels que froment, seigle, avoine, orge, mais le tout, et surtout le froment, en trop petite quantité pour

suffire aux besoins des habitans. L'intervalle des semailles à la moisson est de dix à douze semaines. Les Fennois s'adonnent principalement à la culture du tabac qui prospère singulièrement dans leur pays. Quant aux arbres, ceux qui y produisent des fruits, tels que le cérisier et le prunier, y sont presque toujours victimes des rigueurs de l'hiver; le murier ne se cultive et ne vient bien que dans les Isles; le chêne n'y croît point au-delà du 61°. degre, et le frêne au-delà du 62°.

Les Fennois et les Lapons paroissent avoir eu la même origine, et être une colonie de Huns qui, après avoir passé le Danube, s'est dispersée dans le nord, et conserva, dit-on, ses moeurs et le même langage, sans aucun mélange, pendant plus de deux mille ans. Cette émigration selon les annales russes est très-antérieure à l'Ere chrétienne.

Les paysans de Finlande diffèrent presqu'entièrement des Russes par le phisique et le costume. Ils sont blonds ou roux. Ils se rasent, portent leurs cheveux qu'ils partagent au sommet de la tête, et laissent flotter ensuite sur leurs épaules; tandis que les Russes ont en général les cheveux noirs qu'ils coupent fort courts, et portent la barbe qui est chez eux un point de religion dont nous aurons occasion de parler. Les Finlandois par le commerce qu'ils ont avec l'étranger, sont aussi plus civilisés que les Russes, qui n'habitent point la Capitale ou n'en sont pas voisins. Dans les plus petits villages de Finlande, on peut se procurer aisément les choses qu'on a peine à trouver dans les plus grandes villes de Russie.

On va de Wiborg à St. Pétersbourg en un jour et demi. Ce voyage et tous ceux qu'on fait en Russie se font ordinairement en traineau, voiture commode et douce, en partie ouverte et en partie fermée. Elle a la forme d'un berceau. La toile qui la couvre s'avançant de deux pieds sur le devant, est ouverte par un bout, et pourvue de rideaux, qu'on peut fermer dans le mauvais tems. Ces voitures sont abritées en dehors par des nattes et des peaux huilées. Le dedans est garni de toile, dans les traineaux de louage, mais en velours, ou d'une étoffe plus précieuse, même en fourures, dans ceux des particuliers, qui la plus part ferment beaucoup mieux que nos voitures. Ils ne contiennent qu'une personne qui peut s'y asseoir ou s'y coucher. Chaque traineau est tiré par deux chevaux, que le peu de largeur des chemins oblige souvent à atteller l'un devant l'autre. On fait ordinairement dans ces voitures sept à huit milles par heure; et ce qui est inappréciable, c'est que non seulement on n'y éprouve aucun cahot, mais qu'à peine on s'apperçoit du mouvement du traineau, parce qu'on voyage presque toujours sur une neige battue, et que d'ailleurs en Russie, sur-tout sur les frontières, et les endroits qui avoisinent la capitale, les chemins sont généralement sabloneux et excellents pendant l'hiver qui y règne les deux tiers de l'année, c'est la seule

saison dans ce pays où l'on puisse voyager, la seule où le commerce intérieur de l'empire soit en pleine activité.

On seroit assez bien dans ces traineaux qui sont de véritables chambres ambulantes, si l'on n'étoit pas obligé de les remplir de tout ce dont on peut avoir besoin dans le voyage et qu'on chercheroit envain dans les gîtes qui se présentent sur la route, qui sont de malheureuses chaumières parfaitement semblables à ce qu'on appelle en Espagne et en Portugal *una Venta*. Celles de Russie en diffèrent par leurs étuves ou poëles où l'on passe d'un froid excessif à une chaleur plus excessive encore, passage dangereux pour les étrangers, mais qui ne fait, ou ne semble faire aucun effet sur l'impassible Russe. Dans ces cabarets de campagne on trouve des oeufs et du laitage dont la sobriété des gens du pays se contente et se régale même par quelques aprêts que les bons Russes trouvent excellens, et que nous trouvâmes détestables. „En cuisine comme en morale, nous dit „plaisamment Monsieur Wieder qui s'accommodoit „de tout, l'habitude commande impérieusement, „et a ses prodiges." Ainsi que le font les voyageurs aisés, nous renouvellâmes nos provisions dans les principales villes qui s'offrirent sur notre route, où les auberges sont très-souvent excellentes par les soins que met le gouverneur à les tenir ou faire tenir approvisionnées.

On nous avoit tant intimidés sur le froid que nous devions éprouver, que dans cette première course en Russie, qui fut l'affaire de peu de jours, et une espèce d'apprentissage pour nous, nous mîmes pelisse sur pelisse, et que dès la seconde journée nous nous accoutrâmes comme les gens du pays qui savent on ne peut pas mieux se garantir du froid le plus rigoureux.

CHAPITRE II.

Arrivée à St. Pétersbourg. — Situation de cette ville. — Motifs qui ont déterminé Pierre I à y transporter le siège de l'Empire. — La forteresse. — L'Isle de St. Pétersbourg qui donne son nom à la ville. — Rues. — Maisons. — Palais. — Superbes rives de la Newa.

St. Pétersbourg où nous arrivâmes après deux jours de marche, est située au 60ème degré de latitude septentrionale et au 39ème 54 minutes de longitude.

Cette ville est batie près du Golfe de Finnlande, en partie sur des isles et en partie sur les deux rives de la Newa, fleuve majestueux et profond qui procure à cette ville toutes les commodités que peut désirer une capitale. Les principales divisions de celle-ci sont le quartier de l'amirauté, l'isle de St. Basile, (Vassili-ostrof), la forteresse,

et les fauxbourgs de Livonie, de St. Alexandre-Newski, de Moscow et de Wiborg.

De puissans motifs ont sans doute déterminé Pierre I à transporter la résidence impériale du centre de l'empire dans l'Ingrie, province frontière dont la conquête lui étoit à peine assurée. Pour le disculper des reproches que lui ont faits à ce sujet ses detracteurs, pigmées qui ne se sont pas apperçus qu'ils calomnioient un homme de génie dont ils ne pouvoient atteindre le sublime essor, nous pourrions dire en peu de mots qu'il fut porté à cette translation du siège impérial par les fréquens soulèvemens du peuple de Moscow, barbare encore aujourd'hui, qui regarde comme innovations sacrilèges, les pas qu'on lui fait faire vers la saine raison, s'ils sont en sens contraire de ses préjugés. La répugnance qu'il manifesta pour les établissemens de Pierre lui firent prendre cette ville en aversion et voler sur les rives de la Newa dont la situation le mettoit à portée d'effectuer le double projet qu'il avoit conçu de rendre la Russie, et une puissance prépondérante dans la balance de l'Europe, et une puissance maritime qui put déployer ses forces dans la baltique et sur les mers, que la nature avoit placées à sa bienséance.

Il est vrai qu'on avoit à lui dire qu'il quittoit le climat de Moscow, qui étoit le plus doux de son Empire, pour aller habiter une terre marécageuse et agreste, que si la Newa lui offroit des convenances pour la navigation, elle présentoit

aussi une infinité d'obstacles; qu'il n'ignoroit pas que les isles et les rochers du Golphe de Finlande, en rendoient la traversée très-dangereuse et que les bas fonds de son embouchure ne permettoient pas aux gros navires de se rendre à St. Pétersbourg; Pierre vit et connut ces inconvéniens, et bâtit cette capitale célèbre de nos jours, qui en 1703 n'étoit encore qu'un vaste marais habité par quelques pêcheurs. Le philosophe qui ne voit avec peine dans les conquérans et la plus part des maîtres de la terre qu'on appelle rois ou empereurs, que des hommes qui ont plutôt détruit qu'édifié, aime à suivre dans l'histoire encore récente, les progrès successifs de cette ville naissante. Aussitôt que Pierre le Grand a conquis l'Ingrie sur les Suédois, et reculé les limites de son Empire jusques aux bords de la mer Baltique, il forme la résolution d'élever une forteresse dans une petite isle qui est à l'embouchure de la Newa; afin d'assurer ses conquêtes, et ouvrir une nouvelle route au commerce. On commença d'abord par établir une batterie peu considérable sur une autre isle de la Newa, occupée aujourd'hui par l'académie des sciences; c'étoit un officier nommé *Vassili* qui y commandoit, et comme les ordres qu'il recevoit de Pierre, lui parvenoient sous l'adresse, de *Vassili-na-ostrof*, c'est-à-dire, à *Vassili dans l'isle*, cette partie de la ville conserva le nom de *Vassili-ostrof.*

Ce fut le 16 mai 1703 que la forteresse fut commencée, et malgré les obstacles qu'offroit un terrain marécageux, l'inexpérience des ouvriers, jointe à la rigueur de la saison, et plus encore à la mauvaise intention de quelques mécontens, qui secrettement cherchoient à les décourager, on vît s'élever comme par une espèce de féerie, c'est-à-dire en très-peu de tems, une citadelle enceinte d'un rempart de terre assez solide et de six bastions qui ont été refaits quelque tems après.

Perry qui a écrit sur la Russie et étoit alors dans le pays nous apprend que les ouvriers qui élevèrent ce fort, manquoient des outils même les plus nécessaires, comme de pioches, de pelles et de brouettes, et que malgré cela on vit avec étonnement, dans l'espace de moins de cinq mois, la forteresse s'élever au dessus du sol, quoique la terre, ajoute-t-il, fut si rare en cet endroit, qu'on étoit obligé de la porter le plus souvent dans le pan de l'habit, ou dans des sacs faits avec des nattes, l'usage des brouettes n'étant pas encore connu de ces ouvriers.

A peine eut-on bâti cette forteresse que Pierre voulut qu'il y eut dans l'isle voisine une petite maison pour lui. De cette maison et du séjour qu'il y faisoit, l'isle prit le nom de St. Pétersbourg qu'elle a donné ensuite à la capitale; cette maison étoit basse et étroite; on la conserve encore en mémoire du Souverain qui a bien voulu y loger. Sans doute ce monument doit être le plus auguste

de St. Pétersbourg. Bientôt après, il fit bâtir dans le voisinage une autre maison de bois plus grande et plus commode, où logea le prince Menzikof, et où il donnoit audience aux ministres étrangers; à une petite distance delà étoit une auberge fort fréquentée par les courtisans, parce que Pierre lui même y alloit souvent le dimanche après le service divin, et que les courtisans suivent leurs maîtres; non seulement on y buvoit à côté du monarque qui aimoit beaucoup ces sortes de parties, mais encore on y étoit attiré par les feux d'artifice et les autres divertissemens qu'il y donnoit.

Le 30 Mai 1706, Pierre fit raser les remparts de terre de la forteresse, et en fonda une nouvelle sur le même terrain. En 1710 le comte Galitzin bâtit la première maison de briques; l'année suivante, l'empereur en fit élever une pareille, et à côté de celle-là une autre; son exemple étoit un ordre pour les seigneurs russes; aussi ces bâtisses se succédèrent avec une rapidité étonnante et cet établissement qui n'annonçoit pas ce qu'il devoit être, devint en peu d'années une capitale florissante; après cela, qu'on nous dise que les rois ne sont pas des magiciens. Par les détails que nous allons donner on peut juger de l'autorité despotique de Pierre, de son zèle pour agrandir et embellir cette capitale, et la rendre égale aux autres villes des cours de l'Europe.

En 1714 il ordonna que toutes les maisons dans l'isle de St. Pétersbourg, et dans le quartier

de l'amirauté, particulièrement celles des bords de la Newa, fussent bâties à la manière allemande, en briques et en bois; il rendit une ordonnance qui enjoignit à tout noble propriétaire de 500 paysans, de bâtir sur une certaine étendue de terrain, et au propriétaire de mille paysans, sur une étendue double; les premiers devoient bâtir au moins trois maisons et les autres six. Les principaux négocians furent tenus d'avoir une maison à St. Pétersbourg; il ordonna en outre que tout grand navire pui entreroit dans le port y apportât trente pierres, les petits dix, et chaque chariot de paysan trois, qu'on employeroit à la construction des ponts et autres édifices publics; que le faite des maisons jusqu'alors couvertes de planches ou d'écorces, et trop exposées aux incendies, seroit en tuiles, ou en gazon. En 1716 l'empereur donna son approbation à un plan régulier pour la nouvelle ville et le fit publier. La partie principale devoit être l'Isle de Vassili (Vassili-ostrof) et elle devoit être coupée, comme les villes de Hollande, par des canaux creusés dans les principales rues, et bordés d'arbres; mais ce plan ne fut point exécuté. L'ingénieur chargé de la direction de ces canaux les retrécit tellement, qu'il fut impossible d'en tirer aucun avantage; ceux qui restent même aujourd'hui ne remplissent pas l'objet que Pierre s'étoit proposé, la propreté des rues; d'ailleurs on eut la maladresse dans la construction des maisons de n'en pas diriger les goutières de façon à y verser

l'eau de la pluie. Il y eut ensuite un autre inconvénient, c'est que l'Impératrice Anne voulut demeurer dans le quartier de l'amirauté, que la noblesse qui suit ses maîtres et les singe, imita l'exemple de la souveraine de sorte qu'aujourd'hui, si l'on en excepte quelques édifices publics, et un rang de maisons sur les bords de la Newa, *Vassili-ostrof* est le plus mauvais quartier de la ville, et contient seul plus de maisons de bois que tous les autres ensemble.

Les successeurs de Pierre ont continué à embellir St. Pétersbourg, mais aucun n'y a plus contribué que l'impératrice Catherine II, qui peut, sans aucune exagération, en être appelée la seconde fondatrice, car depuis 1762 on a bâti plus de maisons à St. Pétersbourg que de sa fondation à cette époque. Cependant malgré tous les travaux immenses et les embellissemens qu'elle y a fait faire, on apperçoit partout que St. Pétersbourg est une ville encore au berceau. L'aspect, toute fois, en est imposant et très-pittoresque. Des édifices hauts et spacieux, la majesté de la Newa, ses divers bras, deux superbes quais, une multitude de clochers, les uns dorés et les autres argentés, forment la perspective la plus variée comme la plus agréable; les rues sont en général très-larges, sur-tout celles où il y a des canaux. Il y en a trois entr'autres qui partent de l'amirauté, et s'étendent jusques à l'extrémité des faubourgs qui ont au moins une demie lieue de longueur, la

plupart sont pavées; les autres sont plancheyées à l'ancienne mode Russe; il y a dans ces rues, qui sont cependant boueuses en hiver, et remplies de poussière en été, des trottoirs assez commodes pour les gens de pied. Au coin de chaque rue, est un poteau peint en verd sur lequel est inscrit, en Allemand et en Russe, le nom de la rue.

Dans quelques quartiers, et sur tout dans celui de Vassili-ostrof, il y a des maisons de bois, qui ne sont guère que des chaumières, à côté de superbes batimens publics; mais cette bigarrure y est moins commune qu'à Moscow, la seule ville où l'on puisse se former une idée de ce qu'étoit autre-fois une ville Russe.

Les maisons de briques sont revêtues d'une espèce de stuc de couleur blanche, qui a fait dire à plusieurs voyageurs qu'elles étoient bâties de pierres. Mais il n'y a que deux édifices à St. Pétersbourg qui soient en pierres: l'un sur les bords de la Newa, est le palais de l'Imperatrice, qu'on nomme le palais de marbre, à cause d'une magnifique colonnade en granit, l'autre, l'église de St. Isaac qui mérite l'attention des voyageurs.

Les hôtels des seigneurs sont la plupart de vastes masses de bâtimens, quoique en général moins grands et moins magnifiques que plusieurs de ceux qu'on voit à Moscow. Ils sont richement meublés, et avec autant d'élégance qu'à Paris ou à Londres. La plupart sont sur la rive méridionale de la Newa, dans le quartier de l'ami-

rauté, ou dans les fauxbourgs de Livonie et de Moscow, qui sont les plus beaux quartiers de la ville.

Les bords de la Newa offrent un coup d'oeil unique; l'eau de ce fleuve profond, rapide et large est plus limpide que le crystal. On la vante comme la meilleure de l'Europe; néanmoins, *Model*, célèbre chymiste qui l'a analysée le premier, l'a trouvée chargée de particules minérales qui peuvent nuire à un tempérament qui n'y est pas accoutumé; aussi est-elle d'abord très-malsaine pour les étrangers à qui elle cause des diarrhées et des hémorroïdes. Pour éviter ces accidens, il faut d'abord la faire bouillir et la mouiller avec du vin et de l'hydromel; c'est le parti que nous prîmes et nous nous en sommes bien trouvés. Les deux rives de ce fleuve sont ornées de belles maisons. On trouve du côté du nord, la citadelle, les édifices qui servent à l'académie des sciences et à celle des arts; ce sont les objets les plus frappans. Sur l'autre rive sont le palais impérial, l'amirauté, plusieurs hôtels appartenant à des seigneurs, et les maisons des Anglais rangées sur une même ligne, presque toutes occupées par des négocians de cette nation. En face de ces bâtimens et du côté du Sud règne un quai qui a une lieue de long, et n'est interrompu que par les bâtimens de l'amirauté. Dans toute cette étendue, on a élevé pareillement un autre quai aux frais de l'Impératrice. Le parapet qui s'élève à hauteur d'ap-

pui, est revêtu de quartiers de granit, qui font le plus bel effet, et forment un monument aussi beau que durable, de la munificence de cette princesse.

Quoique les maisons soient plus près les unes des autres à St. Pétersbourg que dans les autres villes russes, et qu'elles se touchent même dans plusieurs quartiers, cependant cette capitale leur ressemble encore par la manière irrégulière dont ces maisons sont éparses.

Comme les Russes veulent se loger à l'anglaise, c'est-à-dire occuper une maison entière; quoique la fortune individuelle de la plupart d'entr'eux ne puisse supporter une aussi forte location, il s'en suit que les loyers au lieu de diminuer en raison des bâtisses journalières augmentent, au-contraire, toutes les années, et qu'aujourd'hui un simple particulier peut à peine se loger pour 100 roubles.

Il y a quelques années que le gouvernement a fait entourer la ville d'un rempart qui a vingt un verstes de circonférence, (près de 5 lieues), mais cette enceinte a été faite avec si peu de soin ou avec des matériaux si peu solides qu'elle a besoin d'une forte réparation dans beaucoup d'endroits. Bâti dans un terrain bas et marécageux, St. Pétersbours est sujet à des inondations qui souvent ont causé les plus grands ravages. Ces accidens sont occasionnés par des vents d'Est qui font refluer les eaux de la Newa.

On se souvient encore avec effroi, dans cette ville, de l'inondation de 1777 où, dans les isles

de Vassili-ostrof et de St. Pétersbourg, les eaux s'élevèrent à dix pieds et demi au-dessus de leur niveau, renversèrent plusieurs maisons et dégradèrent la majeure partie des ponts. Nous observerons en passant qu'on ne communique d'une partie de St. Pétersbourg à l'autre que par un pont de bateaux qu'on retire toutes les fois que la Newa commence à charrier des glaces qui, entrainées du lac Ladoga par un courant rapide, viennent se précipiter dans le fleuve où, par leur enormité, elles causeroient les plus grands dommages et renverseroient tout ce qui se trouveroit sur leur passage, pendant leur écoulement. Jusqu'à ce que la rivière soit entièrement prise, et offre un passage sûr, aux voitures même les plus chargées, les deux parties de la ville qui sont séparées par le fleuve restent sans moyen de communication. Pour obvier à cet inconvénient, dans l'impossibilité de batir un pont à cause de la profondeur du fleuve qui ne le permet pas, on a transféré dans la division où est le palais impérial, le gouvernement et les collèges qui étoient autrefois à Vassili-ostrof près de la Bourse.

CHAPITRE III.

Statue équestre de Pierre I. — Température de St. Pétersbourg. — Longs et plus courts jours. — Désastres causés par le froid. — Moyens de s'en garantir. — Amusemens singuliers sur la Newa pendant l'hiver. — Fameux marché qui s'y tient la veille de noël. — Denrées qu'on y apporte.

NON loin de la Newa, et proche du pont de bateaux dont nous venons de parler, est un monument que la *reconnoissance et l'admiration ont élevé à Pierre-le-grand; c'est la statue équestre de ce prince;* elle est *en bronze*, de grandeur colossale, et l'ouvrage du célèbre M. *Falconet*. Elle a été faite aux frais de l'Impératrice pour honorer la mémoire d'un prince, qu'elle s'est fait un devoir de prendre pour modèle, et l'on peut ajouter, sans flatterie, dont elle a les vertus et les talens sans en avoir les vices.

Ce morceau est réellement un chef d'oeuvre. M. Falconet y a parfaitement saisi la ressemblance du monarque; ses traits essentiels y sont exprimés avec un art merveilleux, (on dit cette partie de l'ouvrage de sa bru), ce prince est représenté gravissant un rocher escarpé, et près d'en atteindre

le sommet; il est couronné de lauriers et vêtu à la manière des Asiatiques; il a le bras droit tendu avec beaucoup de noblesse et tient de la main gauche les rênes de son coursier dont la beauté et l'attitude sont dignes de fixer l'attention du connoisseur. Il n'est appuyé que sur les pieds de derrière et dans le mouvement d'un coursier vigoureux qui s'élance sur une hauteur. Ce qui fait le mérite de ce monument c'est qu'il étoit difficile de joindre la solidité à la perfection, vu la pesanteur de la masse. Cependant rien n'est à désirer dans cet ouvrage. Un serpent d'airain que le cheval foule aux pieds à été ajouté, depuis, très-ingénieusement, comme ornement, mais pour procurer un plus parfait équilibre à toute cette masse; le point d'appui est imperceptible, c'est la queue du coursier qui longue et flottante tombe légèrement sur le serpent.

Le piedestal est un énorme rocher de granit, celui-là même sur lequel Pierre I monta quand, sur les frontières de la Finlande, et au commencement de la guerre de la Suède, il voulut contempler le pays où il alloit combattre. C'est Catherine II, qui imagina de faire transporter de cet endroit à St. Pétersbourg cette masse pesante, opération qui coutâ 180,000 roubles, et des peines infinies aux paysans qu'on y employa.

On raconte même à ce sujet une anecdote qui peint bien les gens de cour et surtout les favoris. Lorsqu'il fut question de déterrer entièrement ce

rocher, et de le mettre en route, les ouvriers qu'on y appella, ou mal adroits ou mal habiles, usèrent de toutes les ressources, mais infructueusement. On en envoya d'autres qui ne réussirent pas mieux. Alors M. Betzkoi qui étoit à la tête des bâtimens de l'Impératrice, et y est encore, fit publier qu'on donneroit 7000 roubles à celui qui trouveroit un moyen de transporter le rocher à St: Pétersbourg. Un malheureux Maréchal, se présente chez Lascaris, avanturier protégé par Betzkoi, et chargé de cette entreprise; il indique une manière simple d'enlever le rocher; Lascaris se l'appropria ainsi que les roubles parce qu'elle réussit parfaitement. On en donna cependant une vingtaine au pauvre diable d'inventeur pour le réduire au silence; il étoit dans la misère, il prit les vingt roubles, se tut, et à la cour il ne fut question pendant plusieurs jours et jusqu'à l'arrivée du rocher que de la méthode de l'ingénieur Lascaris. Que de *Lascaris* nous avons vus ailleurs, et dans tous les tems!

Le rocher est du plus beau granit, et acquiert tous les jours plus de poli. Beaucoup de femmes s'en procurent des fragmens pour en faire des pendans d'oreilles, des colliers ou autres ornemens dont elles aiment à se parer.

On lit sur ce singulier piedestal, cette inscription qui, par sa simplicité, est digne de Pierre et de Catherine.

I.



PETRO I. CATHARINA II.
POSUIT
AN. 1782

Ce fut le 27 Août 1782 que se fit l'inauguration de cette statue à la solemnité de laquelle Catherine crut devoir ajouter, en se distinguant par plusieurs actes de bienfaisance. Elle fit grâce à tous les criminels qui avoient encouru la peine capitale, aux déserteurs qui réjoindroient leurs drapeaux dans un tems prescrit, et à tous ceux qui avoient été condamnés aux travaux publics, pourvu qu'ils ne fussent pas coupables d'assassinat.

Les personnes qui ont séjourné longtems en Russie et ont observé la température de l'air de ce pays, ainsi que les effets du froid qu'on y ressent, remarquent que vers le mois de Septembre le tems est très variable, que les pluies d'automne sont très-fréquentes et très-abondantes, qu'alors, sur trente jours il y en a vingt quatre de pluvieux. Il fait très-froid les soirs et les matins, et lors même qu'il n'a pas plû, l'herbe et les arbres sont couverts d'une gelée blanche. L'été et l'hiver ne sont pas, comme dans nos climats, séparés par un printems et un automne de quelque durée; là ils semblent se succèder l'un à l'autre presque immédiatement. On se chauffe jusqu'au 10 ou 15 Juin; à cette époque, qui est le solstice d'été, le soleil se lève à 2 heures et demi du matin, et ne se couche le soir qu'à 9 heures un quart, intervalle

qui, avec les crepuscules du matin et du soir, donne un jour de 21 heures, mais qu'on paye bien en hiver, puisque du 10 au 15 Septembre le soleil se leve à 9 heures et demi du matin, et se couche avant 3 heures, ce qui ne donne un jour que d'environ cinq heures dont le brouillard intercepte quelquefois la majeure partie.

Dès le mois de Novembre la Newa est ordinairement entièrement prise, peu de tems après le Golfe de Finlande se couvre de glaces ensorte que les traineaux vont aisément de St. Pétersbourg à Cronstadt; la route est marquée sur la surface par des perches. Dans les mois de Décembre et Janvier le tems est extrêmement inconstant, il passe subitement du froid le plus vif au dégel le plus inattendu pour redevenir ensuite très-froid.

Quand le froid n'est pas dans toute sa rigueur, et que le thermomètre de Farenheit n'est pas audessous de dix degrés, on peut se promener avec un simple manteau. Mais quand le froid est plus vif, il faut se hâter d'adopter l'accoutrement russe, le bonnet fourré pour préserver les oreilles, la pelisse, les bottes ou souliers fourrés, pour le reste du corps; on est porté à prendre ce costume avec d'autant plus de raison qu'on a sans cesse sous les yeux des traces affreuses des désastres et des malheurs innombrables que cause en cette contrée l'intensité du froid. Rien de plus commun que de rencontrer à chaque pas, surtout au retour du printems, des infortunés dont l'un a une joue trouée, un autre un lambeau d'oreille etc. mais il faut avouer aussi que la plupart de ces accidens ont leur source dans l'imprudence de ceux qui prennent l'air après une débauche de table, et qui dans cet état négligent les précautions qu'ils prendroient s'ils étoient de sang froid. Pour remédier à ces malheurs, les Russes frottent la partie gelée avec de la neige. Cette friction faite ainsi ou avec de la flanelle est le remède ordinaire, mais si on a l'imprudence d'approcher du feu ou de plonger dans l'eau chaude la partie affectée, elle se mortifie et se détruit sur le champ.

Les gens du peuple cependant, malgré la rigueur de la saison travaillent comme à l'ordinaire, et les cochers paroissent dans leurs traineaux sans être affectés du froid, quoique leurs barbes soient couvertes de glaçons ainsi que leurs chevaux; ces gens, il est vrai sont vétus de façon à braver la rigueur du froid. C'est surtout à bien garantir les extrémités de leurs corps qu'ils mettent tous leurs soins; jambes, mains et tête, tout est sous la fourure et cette fourure est une peau de mouton dont la laine est tournée en dedans; cette pelisse grossière est assujettie autour de leurs corps par une large ceinture de cuir; cependant ces bonnes gens ont le col nud et la poitrine couverte seulement d'une simple chemise. A la vérité l'habitude et leurs longues barbes garantissent ces parties qui ne sont jamais si susceptibles de geler que les extrémités du corps. Nous remarquâmes aussi

que, malgré le froid extrême, les femmes lavoient leur linge dans la Newa ou dans les canaux. Elles ouvrent la glace à coups de hache, trempent le linge dans ces trous avec leurs mains nues, et pendant qu'elles le battent, la glace se forme de nouveau, en sorte qu'elles sont continuellement obligées de la rompre. Il y en a qui lavent deux heures de suite dans un tems où le thermomètre marque 60 degrés au dessous de la glace, ce qui prouve bien que nos corps peuvent se faire à tout.

Il arrive quelquefois que les cochers et les domestiques en attendant leurs maîtres meurent gelés. Pour prevenir autant qu'on le peut ces tristes accidens, on allume de grands feux avec des arbres entiers dans la cour du palais et les principales places. Les soldats qui ne peuvent porter la barbe, si utile pour garantir les glandes de la gorge, enveloppent ordinairement leurs cols d'un mouchoir et couvrent leurs oreilles d'un large morceau de flanelle.

Il n'est pas de spectacle dans l'univers, comme celui que présente en hiver la Newa. Les voitures, les traineaux, un nombre infini de gens à pied la traversent sans cesse, et forment ainsi une succession d'objets toujours en action; divers groupes de gens du peuple, ou dispersés ou réunis, s'occupent ou s'amusent chacun à sa manière. Ici ce sont de longs espaces environnés de barrières en faveur de ceux qui vont en patins; là, c'est un enclos dans lequel on exerce des chevaux

comme dans un manège; plus loin la foule est attirée par une course de traineaux. L'espace qu'ils doivent parcourir est circulaire et d'environ une mille de long.

Les montagnes artificielles qu'on fait avec de la glace sont encore un autre amusement pour le bas peuple. On élève sur la rivière une espèce de monticule d'environ trente pieds de haut, avec une platte forme au sommet, sur laquelle on parvient avec une échelle. De ce sommet jusqu'en bas s'étend un plan incliné, et couvert de glace dans toute son étendue, que l'on a pratiqué avec des planches sur lesquelles on a placé des glaçons qu'on a fait prendre ensemble; en jettant dessus de l'eau qui a gelé sur le champ. De l'endroit où ce plan touche à terre, on trace un chemin de la longueur de deux cents toises sur quatre de largeur, on en ôte la neige, on le borde de sapins ainsi que la montagne; alors des traineaux qui se sont placés au sommet de la monticule, en partent comme un éclair, et se laissent aller sur le plan incliné, avec une telle rapidité, que ces traineaux avancent encore de plus de cent toises dans le chemin tracé sur la glace. Où finit ce chemin, il y a ordinairement une autre montagne de glace toute semblable à celle qu'on vient de parcourir; descendu de l'une, on monte sur l'autre du même élan; il faut pour cet exercice la plus grande habitude, et savoir conserver parfaitement l'équilibre, surtout quand on se précipite le long

du plan incliné, car le moindre faux pas occasionneroit une chute dangereuse. Dans ces sortes de jeux, il est plus prudent d'être spectateur qu'acteur. Les jeunes gens s'amusent aussi à glisser du haut de la montagne en bas, ordinairement sur un seul patin, parce qu'ils trouvent plus aisé de conserver l'équilibre avec une seule jambe, que sur deux. Ces monticules, lorsqu'elles sont multipliées, forment un point de vue très-agréable par la verdure dont elles sont ornées, qui contraste singulièrement avec la neige.

Le marché qui se tient sur la Newa mérite aussi l'attention du voyageur. Les Russes étant dans l'usage de faire leurs provisions d'hiver à l'expiration du carême de Noël, (nous parlerons plus bas des 4 carêmes des Russes), l'on tient à cet effet sur la rivière et près de la forteresse un marché qui dure trois jours, et est unique dans son espèce. Des deux côtés d'une rue qui a une mille de longueur, on expose en vente une quantité immense de provisions suffisantes pour nourrir tous les habitans de la capitale pendant trois mois. On y apporte plusieurs milliers de boeufs, de brebis, de porcs, de cochons de lait, d'oies, d'oiseaux, le tout très roide, et si gelé qu'on croiroit tous ces animaux pétrifiés; les plus grands sont rangés en cercles, les jambes de derrière fixées dans la neige, celles du devant et la tête tournées les unes contre les autres; viennent ensuite plusieurs rangs d'animaux plus petits, et formés proportionnellement;

les intervalles sont remplis de volailles et de gibier, arrangés en forme de festons: le poisson, les oeufs et le beurre y sont aussi par monceaux. Le gibier dont la vente est libre en Russie, y est en profusion, sur-tout les perdrix, les faisans et les différens oiseaux aquatiques. Contemplant ce spectacle, nouveau pour nous, nous vérifiames ce phénomène de physique dont bien des gens semblent douter; c'est que les animaux qui vivent dans le nord, quadrupèdes ou oiseaux, blanchissent en hiver; nous en vîmes une quantité, dont la couleur la plus commune est noire, qui étoient devenus blancs; quelques autres, parmi les oiseaux pris avant que leur métamorphose se soit parfaitement exécutée, étoient bigarrés de plumes blanches et noires.

Les provisions qu'on étale dans l'espèce de foire dont nous venons de parler, viennent en partie de provinces très-éloignées. Le meilleur veau se tire d'Archangel, qui est à plus de 250 lieues de St. Pétersbourg. Cependant le prix en est extrêmement modique; on ne vend qu'environ deux sols de France la livre de boeuf, qui est de 14 onces et demie, celle de porc dix deniers, celle du mouton un peu plus d'un sol, une oie douze sols, un cochon de lait quinze sols; le reste à proportion. Pour faire usage de ces viandes, il faut les faire dégeler dans l'eau-froide.

CHAPITRE IV.

Cour de l'Impératrice. — Gardes des appartemens. — Salle d'audience. — Suite de l'Impératrice lorsqu'elle va à sa chapelle. — Son costume les jours de Gala. — Notice sur la famille royale. — Richesse des seigneurs russes dans leurs habits. — Leur passion pour les diamans. — Les différens ordres dont ils sont décorés. — Notice historique. — Bals d'hiver. — Palais de l'hermitage. — L'étiquette en est bannie. — Cela est-il vrai ou possible en Russie? — Collection de tableaux dans ce palais. — Jardin d'hiver, féerie à voir. — Distribution que l'Impératrice fait de son tems. — Spectacles de la Cour.

Après nous être remis de nos fatigues, et fait les courses qu'exigoient nos affaires, nous nous présentâmes à la cour; elle est brillante plus qu'aucune autre du Nord; mais pour la voir dans tout son éclat il faut choisir un jour de Gala, tel que celui de l'anniversaire de l'impératrice ou du grand duc, etc. Ce qui nous frappa d'abord, furent les deux sentinelles que nous trouvâmes à l'entrée de la salle d'audience; on nous apprit que c'étoient deux gardes de la compagnie qu'on appelle *Chevaliers-gardes*. Leur uniforme étoit superbe, nous

en ferons mention lorsque nous parlerons de la maison militaire de l'impératrice; mais nous n'avions vu nulle part rien de si magnifique. Dans l'intérieur de la salle, et à la porte de celle où est le trône, nous en vîmes deux autres; ils sont armés de carabines, et ont la liberté de s'asseoir lorsqu'ils sont en faction.

On saisit, pour voir l'Impératrice, le moment où elle va ou revient de la chapelle; c'est toujours un peu avant midi; elle est précédée par les grands officiers de sa maison, douze chambellans, douze gentils-hommes de la chambre, quatre aides-de-camp-généraux, les officiers de ses gardes à la tête desquels est toujours celui qui commande les *Chevaliers-gardes*; c'étoit alors le prince Potemkin. Viennent ensuite les dames: d'abord les demoiselles de la cour, les dames d'honneur, la grande gouvernante, puis le grand duc et son épouse. Les dames marchent deux à deux, et forment une longue file qu'on se plaît à contempler. Sa majesté en passant salue à droite et à gauche tout ce qui se trouve sur son passage. Elle s'arrête ordinairement un instant à l'entrée de la salle d'audience, et parle avec beaucoup d'affabilité aux différens membres du corps diplomatique, qui ont alors l'honneur de lui baiser la main. Dans les jours de cérémonie elle a le costume russe, et porte une robe dont la queue est très-courte, et une espèce de veste dont les manches sont fermées autour du poignet comme une Polonoise. Cette

veste est de brocart d'or; elle porte un bonnet couvert de diamans, et mettoit il y a quelques années beaucoup de rouge. Son port est majestueux, quoiqu'elle soit plutôt au-dessous qu'au-dessus de la taille moyenne; elle a dans les traits du visage, sur-tout quand elle parle, beaucoup de dignité et de douceur.

Nous ne dirons rien du physique du grand duc et de son épouse. On les a vus à Paris, on se ressouvient que la grande duchesse est une des belles femmes qu'il y ait en Europe.

La cour est composée de l'impératrice qui a 63 ans, et paroît bien les avoir; du grand duc son fils qui en a près de quarante, et de son épouse qui en a 34, et paroît en avoir moins; de deux jeunes princes dont l'aîné à 16 ans, et promet beaucoup; et de quatre princesses dont *Alexandra*, la plus grande, a 10 ans, et *Catharina*, la plus jeune, 5 ans.

Tous les dimanches à midi il y a appartement à la cour pour les ambassadeurs et les étrangers qui ont été présentés, et pour l'être il ne s'agit que d'avoir une mise décente, et être avoué de son ambassadeur; les personnes qui l'ont été, sont admises à baiser la main de l'impératrice dans la salle d'audience, tandis que les seigneurs russes ne la lui baisent qu'un genou en terre, génuflexion humiliante qu'on n'a pas osé exiger des étrangers. Les femmes ne paroissent point dans ces occasions, excepté celles qui sont de la maison de sa

majesté, ce qui rend la cour un peu triste. On va aussi rendre ses devoirs au grand duc et à la grande duchesse dans leurs appartemens, dans certaines occasions, comme les jours de l'anniversaire de la naissance de cette princesse ou de l'impératrice.

Les soirs des jours de cour, il y a bal au palais; il commence entre six et sept heures. Alors les dames étrangères baisent la main de l'Impératrice qui les baise à son tour au front. Sa majesté, si elle n'est pas indisposée; paroît vers les sept heures, et si l'assemblée n'est pas très-nombreuse, elle fait sa partie de Macao, dans la salle du bal. Le grand duc et la grande duchesse, après avoir dansé, jouent au whist; ensuite ils se levent, s'approchent de l'impératrice, lui rendent leurs respects, et retournent à leur jeu. S'il y a foule au bal, l'impératrice joue dans une salle voisine qui est ouverte à tous ceux qui ont été présentés.

La richesse et la splendeur de la cour de Russie surpassent tout ce qu'on pourroit en dire. On y retrouve diverses choses qui tiennent de la magnificence Asiatique, réunie aux recherches ingénieuses du luxe Européen; un cortége immense de courtisans précède toujours et suit l'impératrice; leurs habits, riches et brillans, sont enrichis de pierreries jusqu'à la profusion, ce qui produit un effet dont la pompe des autres cours ne peut donner qu'une foible idée. L'habillement de cour pour homme est un habit à la française,

et celui des femmes une robe et une jupe à pannier : la robe a de longues manches pendantes, une queue courte, et elle est d'une couleur différente de la jupe. Les dames suivent les modes qui regnent à Paris, mais n'arrivent en Russie, que quand elles ont vieilli en France, et ont été colportées dans toute l'Europe. Parmi les objets de luxe qu'étale la noblesse Russe, aucun n'est plus propre à frapper les étrangers que cette quantité de diamans et de pierres précieuses dont nous venons de parler, avec d'autant plus de raison que dans les autres pays de l'Europe, les diamans semblent presque entièrement réservés pour l'usage des femmes. Ici hommes et femmes paroissent s'être défiés à qui s'en chargera le plus, et cette expression n'est point exagérée, car il est plusieurs seigneurs qui en sont presque tout couverts; leurs boutons, leurs boucles, la garde de leurs épées, leurs épaulettes sont de diamans; souvent même leurs chapeaux sont brodés de plusieurs tours de pierres précieuses. Cette passion pour les pierreries a passé jusques chez le peuple, qui singe les grands et n'en est pas moins peuple; il y a des familles, dans cette classe, qui en ont autant que les seigneurs. La femme d'un bourgeois russe très peu riche, ruine son malheureux mari pour se montrer avec une coëffure ou avec une ceinture de perles ou de pierres précieuses, de la valeur de quelques milliers d'écus. Ainsi d'un bout de l'Europe à l'autre, le ridicule se

trouve partout, il ne diffère que dans ses genres d'extravagances, et si, près du Pôle, on a des ceintures de pierreries, au Midi de l'Europe, on a de gros rosaires d'or où pendent quelques centaines de petits saints du même métal.

Dans les jours de grande cérémonie l'Impératrice dine en public et porte ordinairement une couronne de diamans d'un prix immense; elle fait usage des cordons de St. André, et de celui de St. George, passés sur la même épaule, et des colliers des ordres de St. Alexandre-Neuski, de sainte Catherine, et de St. Wolodimer, ce qui comme on voit ne laisse pas que de la *barioler* beaucoup. Les courtisans sont comme leur maîtresse, et l'on peut assurer qu'il n'est pas en Europe, de cour plus bariolée, même en y comprenant celle d'Espagne.

On voit, par la décoration de l'Impératrice que nous venons d'énoncer, qu'il y a cinq ordres en Russie, savoir ceux de St. André, de sainte Catherine, de St. Alexandre-Neuski; de St. George, et de St. Wolodimer, auxquels il faut ajouter celui de St. Anne de Holstein, dont l'Impératrice n'est point; il a été créé très-récemment par le grand duc et est à sa disposition. Les trois premiers ont été institués par Pierre premier; *celui de St. André* en 1698 afin d'animer la noblesse à la guerre qu'il avoit contre les Turcs; il choisit ce saint pour le patron de cet ordre, parce que c'est une tradition reçue en Russie que c'est St. André qui

y apporta le christianisme. Les chevaliers de cet ordre, parmi lesquels on distingue les rois de Suède et de Pologne, ont pour décoration l'effigie de St. André sur une croix émaillée et formée par l'Aigle impérial.

Celui de sainte Catherine fut institué en mémoire de l'assistance que Pierre reçut de son épouse au camp de Pruth. Nous aurons occasion de rappeller ailleurs ce trait mémorable de la vie de Catherine I. Les écrivains qui ont avancé que cet ordre étoit commun aux deux sexes se sont trompés, il n'y a que des chevalières; elles sont au nombre de 25 et les plus qualifiées de l'Allemagne; elles portent en écharpe, un large ruban blanc auquel pend un médaillon garni en diamant, sur lequel est une sainte Catherine avec cette légende: *amore et fidelitate.*

Celui *d'Alexandre-Neuski* fut confirmé par Catherine I en 1725, et va, en opinion et en rang, après celui de Saint-André; il n'est conféré, pour ainsi dire, qu'aux seigneurs russes; la décoration est un collier auquel pend une croix d'or à huit branches, et au milieu de laquelle est la représentation équestre de Saint-Alexandre, Saint, dont nous aurons occasion de dire un mot ailleurs.

C'est Catherine II qui a institué les ordres de Saint George, et de Saint Wolodimer; le premier créé en 1768 est un ordre militaire divisé en quatre classes, il a pour décoration un cordon noir liseré de jaune, où pend un médaillon où est l'effigie de

Saint-George qui terrasse le dragon. Celui de Wolodimer institué le trois Octobre 1782 est pour servir de récompense à ceux qui se sont distingués dans la magistrature ou dans les différentes branches d'administration qui leur ont été confiées; il est divisé aussi en quatre classes dont la dernière est destinée aux conseillers des *Collèges*, après trente-cinq ans de service.

Il y a, tous les hivers, deux ou trois bals masqués à la Cour de St. Pétersbourg, où l'on admet des personnes de tout rang. On distribue quelquefois jusques à 8000 billets, ce qui pourroit faire croire que ces bals tournent en cohue; mais vingt salles magnifiques, ouvertes et illuminées, reçoivent cette multitude qui trouve à se placer; vers le milieu d'une de ces salles est un espace formé par une balustrade peu élevée et plus décoré qu'aucun autre endroit; cette enceinte est réservée à la noblesse et à tous les bariolés de la cour. Comme ce pays n'est pas celui de l'égalité, mais bien celui des distinctions et de la morgue, on a réservé le salon d'Apollon qui est très-élégant et de forme circulaire pour les bourgeois et les personnes qui n'ont pas été présentées à la cour; dans les autres où l'on sert du thé et des rafraîchissemens, sont des tables de jeu, et des allans et venans; chacun est le maître de porter le masque à son gré, ou de l'ôter. La noblesse en général est en *Domino.*

Les Russes d'un rang inférieur portent dans ces bals le costume de leur province, seulement avec quelque parure de plus. La vue de ces divers costumes, dont quelques-uns sont très-bizarres, produit un singulier mélange, et des figures plus variées que l'imagination la plus capricieuse n'en inventa jamais dans les mascarades des autres pays. Cependant on n'y voit point de ces mascarades en groupe comme en Italie, en Espagne et à Constantinople, où le groupe figure, par exemple, une noce de village, un trait d'histoire nationale, ou quelque anecdote scandaleuse arrivée à quelque personnage remarquable de la Cour.

Sa majesté impériale paroît ordinairement dans les bals vers les sept heures du soir et se retire à onze. Pour juger du goût de cette princesse dans ce qui est fête, amusement, et *décoration*, il faut voir l'hermitage. C'est un édifice séparé du palais avec lequel il communique par une galerie couverte; on l'appelle ainsi parce que c'est là que l'impératrice se retire quelquefois; car d'ailleurs il n'a d'un hermitage que le nom; les appartemens sont très-spacieux et décorés avec une magnificence vraiment royale. C'est dans cette retraite favorite que Catherine, même à présent, passe ordinairement une heure ou deux tous les jours; le jeudi au soir elle y donne un bal particulier, et un souper aux principaux courtisans qui forment sa cour. Les ministres étrangers et toute autre personne que ce petit nombre d'élus y sont rare-

ment admis; dans cette espèce d'orgie, *toute cérémonie*, dit-on, *est bannie autant qu'il est possible*, *sans manquer au respect que l'on doit à une auguste souveraine*, c'est-à-dire, qu'il n'y a point de cérémonie d'étiquette, mais qu'il y a de la contrainte quoiqu'on affecte de dire que les domestiques même sont éloignés du salon des convives, et qu'à cet effet on y sert le souper sur de petites tables qu'on appelle *tables de confidence*, et qui par une méchanique ingénieuse s'élèvent au travers du plancher par une trappe. Que de précautions les grands prennent pour être libres et sans valets! qu'il avoit raison ce Jean Jaques, lorsqu'il disoit „que celui-là est vraiment libre qui n'a pas „besoin de mettre au bout de son bras la main d'un „autre!“ Ce qui prouve plus que tout ce que nous venons de dire, que la contrainte n'est que dissimulée dans ce séjour, c'est que l'on trouve dans les divers appartemens de ce petit palais, des directions ou des réglemens sur la manière dont on doit se conduire dans cette société choisie. Ils paroissent tendre tous à encourager les convives à bannir l'étiquette, et à bien graver dans les esprits que chacun doit se regarder comme libre. Un de ces réglemens est écrit en français, en voici la teneur: „asseyez-vous où vous vou„lez, et quand il vous plaira, sans qu'on vous le „répète mille fois;“ ce qui signifieroit que pour faire asseoir les gens en présence de leur maître, il faut leur en répéter l'invitation même *mille fois*;

on a beau rire et grimacer, le courtisan, et sur-tout le Russe, ressemble partout au chien dont parle Lafontaine dans sa fable du dogue et du loup. *)

Le palais de l'hermitage contient une nombreuse collection de tableaux, la pluspart achetés par sa majesté; les plus beaux sont ceux du cabinet de Crosat que l'impératrice a acquis des héritiers du baron de Thiers. La collection de Houghton, dont tous les amateurs des arts en Angleterre doivent déplorer la perte, a enrichi considérablement celle de la Czarine.

Un Jardin d'hiver et d'été, renfermé dans l'enceinte de ce bâtiment, est un des objets de curiosité qu'on ne voit peut-être dans aucun autre palais de l'Europe. Celui d'été qui est dans le véritable goût Asiatique, occupe tout le faîte de l'Edifice. Le Jardin d'hiver entièrement couvert et environné de vitrages, est une haute et spacieuse serre chaude où il y a des allées sablées; elle est ornée de parterres, de fleurs, d'orangers, d'arbustes, et peuplée d'une infinité d'espèces

---

*) Fable 5, livre premier. Le Loup y rencontre un beau Dogue, mais dont le col est pelé.

Qu'est cela? lui dit-il; --- rien. --- Quoi rien? --- peu de chose.
Mais encor? --- le collier dont je suis attaché,
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché! dit le Loup. etc.

d'oiseaux de différens climats qui volent en liberté d'arbre en arbre. Tout cela produit un effet d'autant plus agréable qu'il contraste singulièrement avec la plus triste saison de l'année. Mais est-il des saisons pour les rois? La nature qu'ils maîtrisent à leur gré, n'est-elle pas contrainte à leur montrer un visage riant, lorsque par-tout elle est en proye aux tristes frimats de l'hiver. C'est ainsi que le courtisan, que des peines secrettes livrent à la douleur, affecte devant le prince le rire de la gaîté et du contentement.

On nous saura gré sans doute de détailler la manière dont l'impératrice distribue l'emploi de son tems; car les détails les plus minutieux deviennent intéressans, lorsqu'ils ont pour objet des personnes sur lesquelles le commun des hommes a sans cesse les yeux. Sa majesté se leve ordinairement à six heures, et s'occupe, jusqu'à huit ou neuf des affaires publiques avec son secrétaire. A dix heures elle commence sa toilette, et c'est dans cet intervalle que les ministres d'Etat et les aides-de-camp qui sont de service, lui rendent leurs respects et recoivent ses ordres. Quand elle est habillée, à onze heures ou environ, elle fait venir ses petits-fils Alexandre et Constantin, ou elle va les voir dans leur appartement. Avant diner, elle reçoit la visite du grand-duc et de la duchesse et se met à table avant une heure; elle a toujours à diner dix ou douze personnes qui sont des généraux et des officiers de service, une dame, une

demoiselle d'honneur, et deux ou trois gentilshommes de la chambre. Leurs altesses impériales dînent avec elle trois fois la semaine, alors la table est de dix-huit couverts. Le gentilhomme de la chambre qui est de service est toujours assis vis-à-vis de l'impératrice; on sert un plat, il le lui présente, elle l'accepte une fois fort poliment et le dispense ensuite de cette attention. Sa majesté est d'une très-grande sobriété, et passe rarement plus d'une heure à table. Elle se retire ensuite dans son appartement, et, vers les trois heures, elle passe à sa bibliothèque de l'hermitage. A cinq heures elle va au concert ou au spectale. Quand il n'y a pas de cour, elle fait un Whist avec quelques seigneurs et la grande duchesse qui aime beaucoup cette espèce de jeu. Cette partie dure jusqu'à dix heures et demi, et à onze heures l'impératrice est couchée. Il n'y a jamais de souper d'apparat. Nous observerons en passant et pour n'y pas revenir qu'il y a à Saint-Pétersbourg un Opéra Italien, une Comédie Russe, et une Comédie Française. L'Opéra plus que médiocre, la Comédie Russe détestable, et la Comédie Française quelquefois comme la Comédie Russe, et jamais de niveau avec l'Opéra.

Ces trois spectacles sont aux frais de sa majesté, et l'on y entre gratis.

CHAPITRE V.

La Forteresse de Saint-Pétersbourg. — La Cathédrale. — Tombeau de Pierre premier. — Détails philosophiques sur ce prince. — Son costume. — Ses occupations journalières. — Ses connoissances. — Détails sur sa vie privée. — Ses amours. — Fruits amers qui en résultent. — Sa mort. — Détails sur le célèbre baron Lefort, son instituteur et son ami. — Anecdote.

Après avoir contemplé l'impératrice et la magnificence de sa cour, nous nous empressons de visiter la forteresse de Saint-Pétersbourg, et les différens édifices publics de la Capitale des Russies. Nous avons déjà parlé de la manière dont fut construite cette Forteresse qui donna lieu à la fondation même de Saint-Pétersbourg, dans une partie de la description que nous avons faite de cette ville. Les murs de cette espèce de citadelle sont de briques et fortifiés de cinq bastions réguliers; ils environnent une petite isle d'un demi-mille de tour, formée par deux bras de la Newa. Il y a dans cette enceinte des casernes pour une garnison peu nombreuse, des prisons ordinaires, et un donjon pour les prisonniers-d'état, car le despote qui bâtit n'oublie jamais cet article.

Il y a dans la Forteresse un arsenal, où l'on remarque entr'autres choses quelques vieux canons qui ont été fondus au milieu du seizième siècle, sous le règne d'Iwan Basilowitsch II; ils sont d'un très-beau travail, ce qui surprend, quand on considère le tems où ils ont été fondus.

On lit dans les annales russes que l'art de fondre le canon fut introduit en Russie, sous Iwan, par Aristote de Bologne, et qu'Iwan II, pour le perfectionner, suivit l'exemple de son ayeul, en n'y employant que des fondeurs étrangers, et parvint ainsi à se procurer une bonne artillerie. C'est à cette attention que ces deux monarques dûrent principalement leurs succès à la guerre, et la conquête de diverses provinces qu'ils annexerent à leur Empire.

On montre aussi dans la forteresse de Saint-Pétersbourg un bateau à quatre rames qu'on y conserve avec autant de vénération que de soin, dans un bâtiment construit en briques, afin d'instruire la postérité sur les foibles commencemens de la marine Russe. Pierre premier appelait ce bateau *le petit grand sire*, et le fit transporter à Saint-Pétersbourg, où on le conduisit en pompe, dans la vue d'exciter l'admiration du peuple, en lui faisant comparer l'état dans lequel le Czar avoit trouvé la marine, et la perfection à laquelle il l'avoit portée.

Ce bateau avoit été construit sous le règne d'Alexis Michaelowitsch, par un Hollandois nommé

Brant, que ce prince avoit appellé en Russie en 1681. Pierre ayant vu par hazard ce bateau dans un village près de Moscow, demanda pourquoi il avoit une forme si différente de ceux qu'il avoit vus jusqu'alors? Timmermann, ingénieur allemand, qui enseignoit au Czar la fortification, lui apprit que ce bateau avoit été construit de façon à pouvoir lutter contre le vent.

La curiosité de ce prince est fortement exaltée par cette explication, il se livre aux impulsions de son imagination, et fait venir Brant qui étoit encore en Russie. A peine lui donne-t-il le tems d'arriver, qu'il lui fait questions sur questions, et que le bateau pourvu d'un mât et d'agrês est lancé sur la riviere d'Yaousa. Brant s'y embarqua et mit à la voile, à la grande surprise du jeune prince qui voulut s'y embarquer aussi, et qui prit bientôt sous la direction de Brant, une idée de la manoeuvre d'un vaisseau.

Après avoir répété souvent ces expériences sur l'Yaousa, et sur un lac voisin, Pierre fit construire un Yacht sur les bords de la Moscwa qui fut lancé à l'eau en 1691; il le monta et alla jusqu'à Columna. Encouragé par ce succès, il ordonna à Brant de lui construire, sur le lac de Perislof, plusieurs petits vaisseaux qui portassent du canon, et ce fut sur cette petite escadre que, dès le printems de l'année suivante, ce prince s'en retourna à Moscow.

La mort de Brant, qui arriva peu de tems après, interrompit les progrès de ce petit armement, mais elle n'influa point sur le génie de Pierre, et ne l'empêcha pas de continuer ses expéditions sur le lac. Ce prince qui attribua dans la suite au bateau dont il est question, l'idée qu'il avoit eue de créer une Marine, le fit transporter dans sa nouvelle capitale en 1723, et donna, à cette occasion, une grande fête qu'il appela la *consecration du petit grand sire.*

Au milieu de l'isle est la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul dont l'architecture est d'un goût différent de celui des autres églises grecques; au lieu de dôme, elle a un clocher de cuivre doré qui est élevé de deux cents quarante pieds au dessus du sol. Les décorations intérieures sont très-simples et plus élégantes que celles qu'on voit dans aucune ville de Russie, sans excepter Moscow. Les peintures sont dans le goût moderne des écoles d'Italie, et non selon la manière sèche des peintres grecs. C'est dans cette église que sont enterrés Pierre le grand et ses successeurs, excepté Pierre II qui l'est à Moscow, et l'infortuné Pierre III dont les restes sont dans le couvent de Saint-Alexandre Neusky.

Ces tombeaux qui sont de marbre, ont la forme d'un cercueil carré, et portent une inscription en langue russe qui est plus chronologique que toute autre chose. A la vue du monument qui contient la dépouille humaine de Pierre I, que

sans flatterie on peut appeller *Pierre le Grand*, malgré ses défauts, malgré ses vices mêmes, un sentiment de crainte, un sentiment de vénération, s'élève dans l'âme, sur-tout lorsqu'on se rappele le caractère inflexible de ce législateur qui n'épargna ni l'âge, ni le sexe, ni les liens du sang les plus étroits. Il fut grand sans doute ce monarque, parce qu'il donna des loix à son pays, mais surtout parce qu'il connut lui-même ses foiblesses, et qu'il en convenoit avec douleur. „Je puis réformer mon peuple, disoit-il souvent, à la suite „de quelque déportement dont il n'étoit pas le „maître, et je ne puis me réformer moi-même.“ Un historien couronné l'a jugé trop sévèrement, lorsqu'il a dit „que Pierre mourut laissant dans „le monde plutôt la réputation d'un homme extraordinaire, que celle d'un grand homme, en „couvrant les cruautés d'un tyran, des vertus „d'un législateur.“

Cette cruauté, cette férocité même qu'on ne peut se dissimuler, et qui ternissent sa mémoire, son éducation et son pays les lui avoient données; mais ses vertus, pourquoi les taire? elles étoient à lui; ses erreurs mêmes furent celles du génie qui s'égara faute de guide. Nous sommes loin d'ailleurs de vouloir le disculper des atrocités qu'on lui reproche, nous nous contentons de les éloigner de notre mémoire, pour ne voir, dans ce prince, que celui qui a passé sa vie à réformer et à civiliser ses sujets, que celui qui a créé une

marine et une armée, qui l'a disciplinée, que celui qui a introduit dans sa patrie les arts et les sciences, l'agriculture et le commerce, que celui enfin qui a jeté les fondemens de la grandeur à laquelle la Russie est parvenue dans la suite. Mais nous ne cesserons de le plaindre de ce qu'il n'a point pris des leçons d'humanité, lui qui a parcouru l'Europe pour en acquérir; nous regrettons surtout que son génie impétueux et élevé n'ait pas été perfectionné, que ce naturel sauvage n'ait point été adouci, corrigé par les voyages qu'il avoit faits parmi des peuples dont les monarques n'étoient point les bourreaux de leurs sujets; nous le blamerons encore d'avoir conçu l'idée aussi impolitique que chimérique d'introduire les arts et les sciences par la force, et d'exécuter dans un moment, ce qui ne pouvoit être que l'ouvrage de plusieurs années, surtout en ce qui blessoit les moeurs et les opinions de son peuple, en exigeant de lui un prompt sacrifice des préjugés consacrés par plusieurs siècles.

En nous arrêtant un instant sur le personnel de cet homme célébre, et sur les principaux traits de sa vie qui peuvent le caractériser, nous dirons que Pierre étoit d'une taille haute, qu'il avoit l'air noble, la physionomie spirituelle et le regard rude, qu'il étoit sujet à des espèces de convulsions qui altéroient quelquefois les traits de son visage, qu'il s'exprimoit avec facilité et parloit avec feu, qu'il étoit naturellement éloquent et haranguoit souvent. Ce qui le distingue particulièrement de ces monarques qui ressemblent à l'animal porteur de reliques dont parle l'inimitable Lafontaine que nous nous plaisons à citer, c'est que ce prince dédaignoit et méprisoit le faste qui n'eut fait qu'environner sa personne sans lui donner aucun autre relief. C'étoit le prince Menzikoff son favori qu'il chargeoit de le représenter, et qui par sa magnificence s'acquittoit on ne peut mieux, de cette commission, et étaloit un luxe asiatique, tandis que Pierre affectoit le costume le plus simple. Il n'avoit dans son domestique ni chambellans ni pages ni gentilhommes de la chambre. Douze *Denschiks* ou valets le servoient et formoient sa suite, avec douze grenadiers qui faisoient les honneurs du palais qu'habitoit Pierre, aussi ennemi des palais que de l'étiquette qui y a pris naissance et y règne. Dans son costume, les jours de cérémonie, il préféroit son uniforme aux habits brodés dont ses prédécesseurs avoient l'habitude de se couvrir; il s'en para quelquefois dans le cours de son règne, et y paroissoit gêné. Il se montra un jour revêtu d'un habit brodé en argent; mais ce jour étoit celui du couronnement de Catherine I et la broderie étoit l'ouvrage de l'impératrice elle-même.

Jamais homme ne fut plus vif, plus laborieux, plus entreprenant, plus infatigable que Pierre I; il avoit établi des hommes chargés de porter des secours aux incendies que l'on sait être fort fré-

quens en Russie; lui-même il avoit pris une de ces commissions périlleuses; on le voyoit monter le premier avec la hache au haut des maisons en feu, sans que le danger l'effrayat. Il ne s'en étoit pas tenu à ce motif d'émulation pour remédier à ce fléau aussi terrible en Russie qu'à Constantinople, parce que, dans toutes ces contrées, les maisons sont de bois. Il avoit rendu une foule d'ordonnances aussi sévères que bien entendues, et la principale avoit été l'abolition des anciens fourneaux dont la construction défectueuse occasionnoit mille malheurs, et lui même, artiste aussi éclairé qu'intelligent, il en avoit substitué d'autres d'une forme beaucoup meilleure. Une autre ordonnance obligeoit les propriétaires de maisons à placer sur les toîts, à côté des cheminées, de grands tonneaux qui devoient toujours être pleins d'eau; des inspecteurs étoient chargés de veiller à son exécution, et il y avoit une forte amende contre les contrevenans dont ces inspecteurs touchoient un tiers. Malgré ces ordonnances auxquelle les successeurs de Pierre tinrent plus ou moins la main, on ne se rappelle pas sans frémir, dans Saint-Pétersbourg, l'incendie qui, il y a quelques années, consuma dans l'isle Saint-Bazile, plus de deux mille maisons en moins de trois heures, et parmi ces maisons, la bibliothèque du célébre Euler qui fut pour les arts et les sciences exactes une perte irréparable.

Pierre se distinguoit encore des autres Potentats de l'Europe par sa manière de voyager qui étoit celle d'un simple particulier. Il alloit sans suite au coeur de l'Asie, il franchissoit très-souvent l'intervalle de Saint-Pétersbourg à Moscow, qui est de plus de 200 de nos lieues, comme un autre prince passe de son palais à une maison de plaisance. Il étoit extrême dans son amitié, dans sa haîne, dans sa vengeance, dans ses plaisirs. Il étoit l'homme le plus savant de son empire, parloit plusieurs langues, et connoissoit parfaitement les mathematiques, sur-tout en ce qui concernoit l'architecture navale; en mourant il laissa sur le chantier un vaisseau dont il avoit dirigé seul la construction; on le conserve précieusement dans l'arsenal. Ce prince possédoit parfaitement la géographie et l'histoire qui sont pour un prince conquérant les sources où l'ambition va chercher des prétextes de conquête; aucune science ne lui étoit étrangère: il avoit des principes de médecine, des connoissances en chirurgie, et se donnoit pour un excellent arracheur de dents, mérite cependant que lui contestoient ceux à qui il en avoit arraché. Quant aux métiers, on feroit une longue liste de ceux qu'il avoit appris, où il prétendoit exceller, et où comme il est raisonnable de le croire, il n'étoit que médiocre, excepté dans celui de tourneur. Il reste de lui entre autres chefs-d'oeuvre dans l'art de tourner, un grand lustre à cinquante bras que l'on conserve précieu-

sement dans la cathédrale de Saint-Pétersbourg, et que les Russes se plaisent à montrer aux étrangers. Le philosophe en contemplant ce lustre qui n'a rien que de très-commun, se plait à leur tenir compte de leur enthousiasme à montrer cette bagatelle, parce qu'il prouve leur reconnoissance.

Comme on aime jusqu'aux moindres détails lorsqu'ils concernent les grands hommes, on nous saura gré d'entrer dans quelques uns de ceux qui regardent sa vie privée. Il avoit distribué ses occupations sur toutes les heures de la journée, et y vaquoit avec une ponctualité que rien ne pouvoit déranger. Il se levoit dans tous les tems à cinq heures du matin et quelquefois plutôt; il lisoit jusqu'à sept, tournoit jusqu'à huit. Il s'habilloit en suite pour lire ou entendre lire les rapports de ses différens ministres, apostilloit lui-même les mémoires; et inscrivoit sur ses tablettes les idées et les projets d'ordonnances que ces mémoires lui suggéroient; à ce travail succédoit ce qu'il appeloit sa promenade, et elle consistoit ordinairement dans une tournée aux chantiers de la marine, à la fonderie des canons, aux manufactures qu'il avoit organisées, ou étoit à organiser, et à la forteresse où il faisoit bâtir et donnoit des ordres ses tablettes à la main. A onze heures, il étoit rentré, et se mettoit à table; une demi-heure lui suffisoit pour dîner, et autant pour faire la méridienne. A midi il sortoit de nouveau pour aller voir ceux qu'il avoit inscrits le matin sur ses tablettes, et alors on le voyoit successivement passer de chez un général dans l'attelier d'un charpentier, de chez celui-ci dans le cabinet d'un magistrat, et de chez le magistrat chez un maçon, etc. Il y avoit des jours et des heures pour la tenue de ses conseils. Le jour que ces assemblées n'avoient pas lieu, il en remplissoit le vuide par les visites qu'il rendoit aux établissemens qu'il avoit formés pour l'éducation de la jeunesse, tels que l'école des Cadets, l'académie des élèves de la marine, où il restoit quelquefois deux heures entières; le soir, à six heures il se délassoit dans la conversation d'un ami, c'est-à-dire, d'un courtisan en faveur, car les rois n'ont point d'autres amis. Le plus souvent il alloit dans quelque assemblée, où il jouoit aux échecs, et oublioit, près d'un énorme bocal, la tempérance qui, dans les hommes bien nés, est plutôt une habitude qu'une vertu, et dont l'oubli dans un législateur est un phénomène, ou plutôt une monstruosité. Pierre dans ces sociétés où il se livroit à ses goûts cessoit d'être un grand homme; c'étoit le vil *Commode* ou le crapuleux *Vitellius* se livrant à l'ivrognerie et aux excès qui en sont les suites. Cependant différent de ces monstres, Pierre revenu à lui-même, frémissoit des excès de Pierre enivré. Ce fut dans ces momens d'ivresse qu'il voulut poignarder Lefort, à qui il avoit tant d'obligations. Nous dirons bientôt un mot de cet homme célèbre. Le repentir de Pierre fut dans cette occasion celui d'Alexandre

arrosant de ses larmes le corps de l'infortuné Clytus; celui de Pierre ne fut point aussi amer, il se borna à demander pardon à son ami. Comme l'homme, tel grand qu'il soit, est toujours homme, Pierre faisoit après ses déportemens le serment des ivrognes, celui de ne plus boire, et comme eux, il l'enfreignoit quelquefois le même jour.

Ce prince se couchoit ordinairement à neuf heures et alors aucun Russe n'étoit assez osé pour passer dans la rue sur laquelle donnoit l'appartement du Czar; le réveiller étoit une inconsidération qu'il ne pardonnoit point et punissoit lui-même de la plus rude bastonade.

L'amour, ou plutôt la passion pour les femmes fut une des foiblesses de ce prince, comme elle a été et sera dans tous les tems celle de tant de grands hommes que l'amour semble se plaire à mettre de niveau avec les hommes ordinaires; mais Pierre fit l'amour à peu près comme eux, c'est-à-dire que ses galanteries n'influèrent en rien sur ses affaires politiques, et que sur les rênes du gouvernement qu'il tenoit, jamais l'amour n'osa y porter la main. Si ses occupations sérieuses ne s'en ressentirent point, ses finances en souffrirent encore moins. Lady Cross qu'il aima, la comtesse Hamilton, et la belle Cramer auxquelles il s'attacha successivement, n'eurent pas lieu de se louer de sa libéralité; au contraire, Anne Iwanowa Mons qui fut dans le plus haut degré de faveur eut à se plaindre de ce prince, et éprouva de lui

un traitement que le financier le plus ladre n'eut pas fait éprouver chez nous à sa maitresse; disgraciée par les intrigues et les calomnies de Menzikoff, qui, pour la desservir, joignit à des raisons de courtisan, des motifs de vengeance personnelle, elle se vit dépouillée des bijoux précieux que le prince lui avoit donnés, et chassée d'une superbe maison qu'il lui avoit fait meubler.

La princesse de Cantimir, une des plus belles femmes qu'ait produit la Géorgie, et aussi pleine d'esprit que remplie de charmes, avoit fait sur Pierre une si vive impression, qu'il l'eut placée sur le trône au détriment même de Catherine I, sans la trame odieuse ourdie par Menzikoff pour renverser cette favorite qui avoit déjà donné un fils à l'empereur et étoit à la veille de lui en donner un autre. En effet Pierre avoit intention d'épouser solemnellement cette princesse, et comme elle étoit enceinte il attendoit pour se décider qu'elle acouchat d'un fils; mais la fortune et l'intrigue tirèrent Catherine de ce mauvais pas. La guerre de Perse survint et détourna le Czar de cette avanture amoureuse qu'il oublia bientôt, parce que Catherine l'accompagna dans son expédition, et que la princesse Cantimir fit une fausse couche; le bruit courut que ce fut Menzikoff qui la lui fit faire.

En général Pierre n'étoit pas délicat dans ses amours, et ne s'en cachoit point, du moins si l'on en juge par un tableau que l'on voit à Peter-

hoff, où ce prince est représenté en paysan hollandois dans un cabaret, assis sur un tonneau et tenant à brasse-corps une grosse servante. On raconte que dans ce pays il fut un jour poursuivi à coups de rateau par un jardinier qui le surprit avec sa fille. Ce fut aussi en hollande qu'une galanterie cuisante lui apprit à ne pas se livrer au premier objet. Cette disgrace de l'amour fut le principe ou le germe d'une rétention d'urine et de la pierre, les deux cruelles maladies qui le conduisirent au tombeau.

En 1723, la première de ces maladies lui fit ressentir les plus vives douleurs, et eut peu de suite; en 1724, elle se manifesta d'une manière allarmante, et Pierre dont l'activité ne souffroit point de repos, se livra pour se soulager à des charlatans qui ne lui prescrivoient point de régime, et pallioient son mal aulieu de le guérir. Ce qu'il y a de singulier c'est qu'il étoit à même d'appeller à son secours le célèbre Boërhave, et qu'il n'y pensa point, ou n'y pensa que quand il ne fut plus tems. Après plusieurs rechutes, Pierre succomba enfin sous le mal, et expira le 28 Janvier 1725. Nous reviendrons encore sur les derniers instans de ce prince, en parlant des intrigues qui placèrent Catherine I sur le trône.

Un des principaux instrumens de la gloire de Pierre, considéré comme régénérateur de son pays, est le baron Lefort, pour lequel il eut toujours une estime particulière, et aux conseils du-

quel il se fit toujours un devoir de déférer. Ce Lefort fut le mentor du Czar dans sa première jeunesse, et est trop célèbre pour n'en pas dire un mot.

François Lefort, né à Genève en 1665 d'honnêtes bourgeois, avoit quitté son pays pour s'adonner à la profession des armes pour laquelle il avoit la plus forte inclination et tous les talens. Avec une physionomie heureuse, de la hardiesse et du bonheur, il se distingua bientôt; il prit du service en Russie où la fortune qui sembloit l'y conduire pour y jouer un grand rôle, lui fit faire connoissance avec Pierre qui le vit pour la première fois en 1695 à Moscow, chez l'ambassadeur de Dannemarc. Le Czar avoit dix-neuf ans et Lefort trente-neuf; le prince fut frappé de la facilité avec laquelle cet étranger parloit le Russe, quoiqu'il y eut à peine un an qu'il fut en Russie: Lefort lui plut, fut invité et admis à sa suite, et bientôt dans sa familiarité la plus intime. Il y avoit entre-eux une certaine simpathie qui se trouve souvent dans la nature, et dont on peut difficilement rendre compte: il y avoit aussi une conformité d'inclination, car tous deux ils avoient du génie et l'amour des projets qui dans les hommes de leur trempe ne sont point de vains rêves qui ne se réalisent jamais ou qu'imparfaitement. Aussi Lefort n'eut pas de peine à faire comprendre à son

jeune élève qu'il existoit une autre manière de vivre et de régner que celles qu'avoient adoptées avant lui ses stupides prédécesseurs, et Pierre docile, Pierre éclairé par le nouveau faisceau de lumières que Lefort fit luire à ses yeux, tira son pays de la barbarie où il étoit plongé.

Cet homme célèbre domina non seulement le moral de son maître, mais encore eut sur son phisique le plus grand ascendant. Pierre, sujet à des emportemens qui tenoient du délire, avoit supplié Lefort de le ramener à la raison dans ces transports de fureur que lui-même il ne pouvoit modérer; pour y parvenir, Lefort employoit des moyens aussi violens, que le déportement du Prince, et Pierre lui en savoit toujours gré. Le Czar le fit général de ses troupes, et lui dût plusieurs conquêtes, mais c'est principalement dans la régénération de l'empire, dans la réforme que subit l'armée russe, et la création d'une marine que Lefort l'aida de ses conseils. Le Czar perdit ce mentor et son ami en 1699. Lefort n'étoit âgé que de cinquante-trois ans. Après avoir rendu les derniers devoirs à ses froides dépouilles, l'empereur rendit une ordonnance par laquelle l'aîné de la famille des Lefort seroit toujours entretenu à la cour, aux dépens du gouvernement; mais cette disposition du Czar ne fut point respectée par ses successeurs, et le dernier des Lefort n'ayant pu rendre compte des deniers de la loterie, qui lui avoient

été confiés, fut arrêté et conduit sur les frontières de Pologne avec une somme de 15,000 roubles et injonction de ne jamais reparoître en Russie, ni lui ni aucun des siens. On assure que le *déficit* que l'on trouva dans sa caisse ne fut que le prétexte de sa disgrace, et que le vrai motif fut d'avoir déplu à la cabale qui étoit vendue au roi de Pologne.

Parmi les nombreuses anecdotes qu'on raconte sur Pierre I, la plus caractéristique est celle où il est dit que ce Prince se trouvant à Londres et manquant d'argent, des négocians vinrent lui en offrir à condition qu'il leur accorderoit le privilége de vendre du tabac en Russie, ce qui devoit y causer la plus grande sensation, en ce que par un précepte religieux il étoit défendu aux Russes de fumer, et que comme une chose défendue, le Russe recherchoit la pipe; cette privation lui étoit d'autant plus sensible que le Patriarche avoit excommunié quiconque fumeroit, parce que les Mahométans ennemis des chrétiens et plus particuliérement des Russes, faisoient usage de la pipe. Les popes de russie s'élevoient continuellement en chaire contre cette prétendue abomination; nonobstant ce préjugé le Czar accorda le privilége et se chargea de faire fumer les popes mêmes. Cette affaire fut presque aussi sérieuse que celle des barbes dont nous parlerons ailleurs. On fume aujourd'hui en Russie sans scrupule. Que de pré-

jugés aussi absurdes Pierre fit disparoître dans cette contrée, mais qui après lui auroient repris vigueur, si les successeurs de ce prince n'y eussent tenu la main, et gouverné d'après ses principes.

On voit près du tombeau de Pierre quelques pavillons turcs qui ont été pris dans la bataille de Tchesmé; on les a déployés il y a quelques années à l'occasion d'une solemnité qu'on célébroit en mémoire de la victoire où ils avoient été pris; mais l'impératrice après la cérémonie, les plaça de sa propre main sur le tombeau du fondateur de la marine russe à laquelle elle rapportoit tous les succès de la Russie contre les Ottomans.

CHAPITRE VI.

Tombeau de Catherine I. — Celui d'Alexis fils de Pierre I. — Celui de sa soeur Anne Pétrowna. — Portrait de cette princesse. — Son caractère. — Anecdote à ce sujet. — Détails qui la concernent. — Tombeau de l'impératrice Anne Iwanowna. — Sa beauté. — A quelles conditions elle est appellée au trône de Russie. — Comment elle les remplit lorsqu'elle est proclamée. — Détails intéressans sur cette princesse, sur ses foiblesses, et sur son favori Ernest Jean de Biren.

Près des cendres de Pierre I, reposent celles de sa première femme, Catherine I, de cette belle Livonienne que la fortune fit sortir d'une humble chaumière et de l'esclavage, pour l'asseoir sur le trône des Czars qu'elle occupa dignement. Nous entrerons ailleurs dans des détails sur cette princesse.

Sous une voute de la même église est enterré sans faste et sans inscription, Alexis fils de Pierre I, qui fut la première victime des artifices de l'ambitieux Menzikoff, et du ressentiment d'un père inhumain, quoique peut-être justement irrité. Le souvenir de sa destinée ne peut qu'affecter fortement toutes les ames sensibles, et pour ne pas

leur faire envisager Pierre avec horreur, on allègue en sa faveur qu'il ne pensa alors qu'à exclure du trône un successeur qui n'en étoit pas digne, qui, menaçant de détruire toutes les réformes, alloit replonger sa patrie dans la barbarie dont on avoit eu tant de peine à la tirer. Cependant l'exclusion d'Alexis, le décret qui suivit sa mort, les idées incertaines et flottantes de Pierre sur le droit de succession que son décret introduisit en Russie, ont causé depuis les fréquentes révolutions que nous avons vu s'opérer dans le gouvernement de cet empire.

Non loin de l'infortuné Alexis, et sous la même voûte est enterrée Charlotte Christine Sophie de Brunswick, son épouse, dont le sort fut plus rigoureux que celui de son époux, en ce qu'il étoit moins mérité. Née en 1694, elle épousa en 1711 le Czarowitsch qui l'avoit vue à la cour de son père. Elle mourut en 1715, en partie de la douleur que lui causèrent les mauvais traitemens de son mari, en partie des suites d'une couche malheureuse lors de la naissance de Pierre II, qui ne fut pas plus heureux que ceux dont il avoit reçu le jour.

Les cendres d'Anne Petrowna, la fille aînée de Pierre et de Catherine, reposent près de celles de ses pères. Cette princesse moins connue que sa soeur l'impératrice Elizabeth, méritoit de l'être davantage. Elle étoit parfaitement belle, son rire étoit gracieux, et son sourire celui des graces; à

beaucoup de pénétration elle joignoit la candeur et la bonté d'une ame franche et loyale. Pierre avoit eu soin, dans l'éducation de sa fille, de faire concourir avec des dons de la nature, les talens qui sont le fruit de l'instruction. Elle parloit avec une singulière facilité les principales langues de l'Europe et surtout la française pour laquelle elle avoit une prédilection particulière. Elle se distingua surtout par une singulière présence d'esprit qui, dans quelque circonstance qu'elle se trouvât, la faisoit toujours agir comme la fille de Pierre.

Le jeune comte Apraxin ayant osé un jour lui faire une déclaration d'amour, et cette princesse y ayant répondu de façon à le désespérer, il épie le moment de la trouver seule, il se jette à ses pieds, lui présente son épée et la prie de finir ses maux en la lui plongeant dans le sein: *Donnez*, lui dit Petrowna du plus grand sang froid, *donnez*, et vous allez voir que la fille de votre empereur ne manque ni de courage ni de résolution pour punir un téméraire qui ose lui manquer de respect. Apraxin pris au mot prouva qu'il étoit un gascon qui ne méritoit pas un châtiment aussi sévère; il remit honteusement son épée dans le fourreau et pria la princesse de pardonner à un délire qui étoit l'ouvrage de ses charmes. Anne pardonna à cet inconsidéré, mais le couvrit de ridicule en publiant son avanture.

Elle épousa en 1725, Charles Frédéric duc de Holstein-Gottorp, à qui elle étoit promise depuis

long-tems; elle avoit des prétentions à deux couronnes, et n'en obtint aucune. Celle de Suède par son mari fils unique de la soeur aînée de Charles XII lui revenoit de plein droit; mais les états de Suède lui préférèrent Ulrique-Eléonore soeur cadette de ce monarque. Pierre I son père lui destinoit celle de Russie, mais sa mort précédée d'un long délire l'empêcha de mettre à exécution ses dernières volontés; il essaya même de les mettre par écrit, mais on ne peut déchiffrer, des mots que traça sa main mourante, que ceux-ci: *rendez tout à* .... Catherine I auroit voulu aussi que sa fille lui succédât, mais elle craignit le parti qui demandoit *Pierre Alexiowitsch* comme petit fils de l'empereur, et se borna à lui donner l'entrée dans le conseil de régence qui devoit gouverner pendant la minorité de ce prince. Le destin qui poursuivoit Anne ne lui permit d'y assister qu'une seule fois. Elle en fut exclue par le despotisme de ce même *Menzikoff* qui lui devoit une grande partie de son élévation, et comme la reconnoissance n'est pas la vertu des courtisans, elle fut chassée de Russie par ce ministre arrogant, et se retira à Kiel avec son mari, où elle mourut en 1728 dans la vingt-deuxième année de son âge, laissant un fils, l'infortuné Pierre III. Près du tombeau de cette princesse est celui de l'impératrice Anne, seconde fille d'*Iwan Alexiowitsch*; on la peint comme une femme qui à la beauté joignoit l'affabilité qui se concilie les coeurs que

la beauté n'enchaîne pas toujours; quoique timide, elle savoit soutenir son rang et se faire obéir. Elle étoit veuve de Frédéric-Guillaume duc de Courlande, avec lequel elle n'avoit vécu que quinze jours, et elle faisoit son séjour à Mietau, quand elle fut appelée au trône de Russie auquel elle ne songeoit pas. Pierre II étoit mort de la petite vérole, sans avoir eu d'enfans, et n'avoit point eu la précaution ou le tems de se nommer un successeur; or le droit héréditaire ayant été aboli, les huit membres qui composent le haut conseil, profitèrent de cette circonstance qui pouvoit les rendre tout-puissans, et formèrent le projet de limiter le pouvoir sans bornes des Czars, en ne leur laissant que les dehors de la royauté. Ils crurent trouver dans la princesse Anne le foible instrument auquel ils vouloient confier le hochet impérial, et être réellement les souverains. Se promettant donc tout de la douceur de cette princesse, ils la choisirent par préférence à sa soeur aînée, la duchesse de Mecklembourg, et aux descendans de Pierre le grand. Ils lui firent envisager qu'ayant moins de droit que sa soeur à la couronne, elle leur devoit tout, en conséquence ils lui dictèrent des conditions auxquelles elle souscrivit sans hésiter, persuadée qu'il lui seroit aisé de s'y soustraire. Telle est la bonne foi des oints du Seigneur qu'ils jurent et se parjurent selon les circonstances.

Les plus remarquables des conditions qu'on prescrivit à Anne, furent 1°. que la Czarine

n'exerceroit aucun acte de souveraineté, et n'asseoiroit aucune espèce d'impôts sans le consentement du haut conseil; 2°. qu'elle ne feroit punir de mort aucun gentilhomme, qu'après la preuve acquise d'un crime capital, et que dans ce cas elle n'en confisqueroit jamais les biens; 3°. qu'elle ne pourroit aliéner ni disposer en aucune manière des domaines de la couronne; 4°. qu'elle ne pourroit se marier ni nommer son successeur sans l'avis et le consentement du haut conseil, etc.

Mais Anne étoit à peine arrivée à Saint-Pétersbourg, elle avoit à peine revêtu les marques impériales, et s'étoit saisie des rênes du gouvernement, que ses gardes et la principale noblesse, c'est-à-dire la majeure partie des courtisans qui profitent seuls des abus du pouvoir arbitraire, parurent indignés de voir l'autorité de leur souveraine aussi limitée, et vinrent en corps la solliciter de briser les entraves qu'on lui avoit forgées, et de rendre son pouvoir aussi absolu que celui de ses prédécesseurs, en annullant l'acte illusoire qu'un pouvoir illégal lui avoit fait souscrire. Anne parut d'abord scrupuleuse de revenir sur un engagement qu'elle avoit contracté, mais bientôt elle déchira l'acte qui la lioit, en paroissant céder au voeu de la nation, et cette nation étoit composée de neuf à dix courtisans, des gardes de l'impératrice, et d'une trentaine d'intriguans qu'Osterman et Biren avoient exaltés et faisoient mouvoir. Ce n'est pas

seulement en france qu'on a abusé de ce mot *nation*, pour exprimer une poignée de factieux, qui en est toujours la minorité la plus infime, tant il est vrai que d'un pôle à l'autre on trouve sur notre globe, l'intrigue et la cabale sans cesse en activité, pour tromper la portion honnête de la société qui ne sait point ourdir de trames secrettes.

L'acte dont il est question ainsi annihilé, le haut-conseil fut supprimé et l'impératrice revêtue de nouveau d'une autorité aussi illimitée que celle dont avoient joui ses prédécesseurs.

Une éducation soignée, une longue absence de la cour de Russie, et un séjour aussi long dans une petite cour, où il existoit peu ou point d'étiquette, ayant contribué à adoucir son caractère, et à lui faire perdre cette morgue orientale, dont les souverains de Russie aimoient à se targuer, Anne fut adorée de son peuple plus qu'aucun autre monarque ne l'avoit été, parce que le peuple russe, comme tous ceux de l'Europe, tenoit compte à ses maîtres non seulement du bien qu'ils lui faisoient, mais encore du mal qu'ils ne lui faisoient pas.

Anne, comme nous l'avons dit plus haut, passoit pour une belle femme, quoiqu'elle eût trop d'embonpoint; mais ce défaut étoit effacé ou pallié par une taille avantageuse, ce qui donnoit à cette princesse un port magnifique, que soutenoit un regard assuré qui imprimoit le respect à tout ce qui l'approchoit. Elle avoit aussi le mérite

peu commun, et par conséquent précieux de distinguer les personnes qui étoient dignes des graces qu'elles sollicitoient; ce qui suppose la sagacité la plus intelligente, parce que personne ne se masque avec tant d'art, et ne se montre plus en beau à ses maîtres que les solliciteurs de graces. Anne avoit encore une qualité inappréciable, c'est qu'en obligeant ou en récompensant, le bienfait ou la récompense étoient toujours accordés d'une manière à en augmenter le prix.

Elle avoit la manie de l'ostentation, et aimoit le luxe, non pour elle, mais dans ses courtisans, de sorte qu'ils en étoient mal vus s'ils se présentoient à la cour deux fois avec le même habit. Le seigneur russe qui aime beaucoup la parure, enchérissoit encore sur les volontés de l'impératrice, en joignant à la variété des habits une magnificence asiatique. Au milieu de cette foule de courtisans dorés ou couverts de pierreries, Anne se plaisoit à paroître dans l'habillement le plus simple; un mouchoir de soie autour de la tête, un corset rouge et un jupon noir étoient son costume du matin; une longue robe à la russe, au lieu du corset étoit celui de l'après-dîné. Son plus grand plaisir étoit de voir rassemblé autour d'elle un grand cercle de seigneurs, et sa conversation favorite étoit celle où regnoit l'épigramme ou le bon mot, d'où il résulte qu'on faisoit des calembours en Russie comme à Versailles.

Les hommes qui ont écrit sans indulgence pour le sexe auquel Anne appartenoit, ont pu dire qu'elle étoit inappliquée, et haïssoit le travail, parce qu'elle n'étoit point capable de cette attention soutenue qu'on ne trouve pas même dans les hommes, si dès leur tendre jeunesse ils n'ont point été habitués au travail. Les Russes surent gré à Anne de s'en reposer dans les affaires difficiles sur la capacité et l'expérience du vieux comte d'Ostermann, qu'Elizabeth condamna à périr sur un échaffaud, malgré ses talens et les obligations que lui avoit la Russie: mais on reprocha à Anne de s'être livrée sans réserve (pour ne rien dire de plus expressif), à Biren, qui abusa étrangement de son pouvoir. Cet abandon de l'impératrice fut, dira-t-on, une des fautes de l'amour, qui en a tant fait commettre.

Ernest-Jean de Biren, si célèbre dans le nord, par sa fortune et ses revers, étoit né en Courlande, de parens obscurs; son père cependant, qui avoit fait sa fortune en exploitant les forêts des ducs de Courlande, en avoit fait usage pour donner à son fils une éducation soignée qui, jointe à l'esprit et à une figure heureuse que le jeune homme avoit reçus de la nature, le firent bientôt distinguer par Anne, alors duchesse de Courlande, qui en fit son secrétaire et bientôt après son amant. La faveur dont jouit Biren auprès de cette princesse, lorsqu'elle parvint à l'em-

pire fut telle, qu'il parut qu'elle ne s'étoit assise sur le trône de Russie que pour le partager avec son bien-aimé. Ministre absolu, Biren gouverna alors sa maîtresse et l'empire, comme un sultan gouverne son sérail. A l'arrogance d'un favori, il joignoit la férocité d'un cosaque, et sa cruauté retomba sur sa souveraine qui fut accusée de sévérité, et d'avoir gouverné les russes le knout à la main, tandis qu'elle étoit naturellement humaine, et s'opposoit sans cesse aux mesures sanguinaires de son favori; elle employa même souvent les prières et les larmes pour adoucir cet homme sans pitié, et en obtenir la grace des malheureuses victimes qu'il immoloit à son ressentiment ou à ses caprices; car pour s'attirer sa disgrace, il ne falloit que la plus légère inattention, et le moindre effet de cette disgrace étoit l'exil en Sibérie. Tel fut le sceptre de fer avec lequel ce despote gouverna, qu'il est avéré que pendant le règne d'Anne, plus de 36,000 personnes furent mises à mort ou reléguées en Sibérie.

Quoique ce ne fut point l'Impératrice qui ordonna ces arrêts de mort ou d'exil, elle n'en est pas moins comptable à la postérité, puisqu'elle a permis que ces proscriptions se fissent en son nom. Cette princesse mourut en 1740, après avoir nommé Iwan son successeur; elle vouloit par ce choix d'un enfant prolonger même après sa mort le règne de son amant qu'elle déclara régent pendant la minorité du jeune Czar qui ne devoit finir que lorsque ce prince auroit atteint l'âge de 17 ans; et il n'avoit encore que quelques mois. Biren ayant été aussi inflexible, aussi arrogant dans la régence que dans le ministère, s'attira une foule d'ennemis qui le précipitèrent du faîte des grandeurs dans un souterrain à Berezowa en Sibérie sur les rives de l'Oby.

On dit que dans cet affreux séjour Biren adoucit les rigueurs de son sort par des livres, la régente Anne lui ayant permis de faire venir dans son exil la superbe bibliothèque qu'il s'étoit formée à Saint-Pétersbourg lorsqu'il étoit en faveur. Les livres lui firent faire des réflexions philosophiques, et la philosophie rétablit le calme dans son ame en lui prouvant que l'existence des courtisans n'est que précaire et mensongère.

CHAPITRE VII.

Monument qui renferme les cendres de l'Impératrice Elisabeth. — Portrait de cette princesse. — Ses goûts singuliers. — Sa dévotion plus singulière encore. — Elle ne prend point d'époux. — Opinion accréditée en Russie sur un mariage secret contracté par cette princesse. — Détails et anecdotes à ce sujet. — Précis de la révolution qui la plaça sur le trône. — Lestocq fils d'un réfugié français est l'âme de cette révolution. — Détails sur cet aventurier. — Sur Schawatoff autre favori d'Elisabeth. — Anecdotes sur l'histoire de Russie publiée par Voltaire. — Réflexions sur le gouvernement d'Elisabeth.

LA vue du tombeau d'Elisabeth nous rappella encore une femme foible ; Anne avoit du tempérament, Elisabeth étoit indolente et voluptueuse. Fille de Pierre I et de la belle Catherine, elle naquit en 1709 et fut plus belle que sa mere; elle avoit une figure à la Romaine, un port majestueux, et une taille qu'on ne se lassoit point d'admirer, et qu'elle conserva toute sa vie. L'habillement le plus simple la paroit, et cette simplicité dans le costume étoit un de ses goûts. A ces dons de la nature, elle joignoit des manières engageantes et un

un air de franchise qui inspiroit la confiance. Elle avoit une qualité rare dans les monarques, c'étoit la reconnoissance des services qu'on lui avoit rendus, et qu'elle récompensoit toujours de la maniere la plus généreuse. Son affabilité lui avoit fait contracter l'habitude de ne dire que des choses gracieuses, mais en revanche elle aimoit beaucoup à s'en entendre dire. Cependant lorsqu'on choquoit sa sensibilité qui étoit très-facile à émouvoir elle s'armoit d'une fierté dédaigneuse qu'on supportoit difficilement.

Elisabeth avoit un goût singulier, c'étoit de s'amuser à faire la cuisine; on dit qu'elle y excelloit, mais cela n'eut pas été, que les courtisans se seroient fait un devoir de trouver exquis les mets assaisonnés par des mains royales, avec d'autant plus de raison qu'en cela elle mettoit elle-même beaucoup de prétentions, et que quand elle admettoit quelques seigneurs à sa table, on y servoit toujours un plat de sa façon, sur lequel elle avoit grand soin de recueillir les suffrages qui comme on s'imagine bien, n'étoient jamais équivoques.

Une autre manie d'Elisabeth étoit la dévotion qu'elle poussoit jusqu'à la puérilité, elle l'entraîna dans beaucoup de dépenses, et une multitude d'institutions religieuses qui auroient pu faire rétrograder la nation russe, si une femme philosophe n'eut point succédé à une femme dévote. On assure que tous les ans passant de la dévotion aux plaisirs, et des plaisirs à la dévotion, elle se con-

fessoit scrupuleusement de ses égaremens, en témoignoit le plus sincere repentir, se lassoit de cette ferveur, et reprenoit ses anciennes habitudes.

Elisabeth eut la noble passion de s'immortaliser par la publication d'un nouveau code. Elle en avoit confié la rédaction à deux magistrats consommés dans l'étude des loix, qui travailloient sans relâche à cette tâche honorable, quand des réclamations qui arrivoient de tous les côtés, et étoient suggérées par les prêtres, forcèrent Elisabeth à renoncer à son projet. La gloire de donner un code à sa nation fut donc réservée à l'illustre Catherine.

Sa beauté, son rang et ses prétentions au trône impérial firent rechercher Elisabeth par plusieurs princes, mais aucun n'obtint sa main. Il y avoit eu des négociations pour la marier à Louis XV, mais elles n'avoient pas été sérieuses; l'impératrice Catherine I voulut l'unir au frère du roi de Suede, Charles-Auguste de Holstein-Gottorp, mais ce prince mourut pendant qu'on négocioit cette union. Maîtresse d'elle même, Elisabeth éloigna toute idée de mariage, et adopta son neveu *Pierre*.

Cependant c'est une opinion assez accréditée en Russie qu'elle étoit mariée secrettement au comte Rasumowski, avec lequel elle vivoit dans la plus grande intimité, et les comtes de Tarracanoff et leurs soeurs passoient pour être le fruit de cette union clandestine. Ce qui confirma les

Russes et l'Europe dans cette opinion, c'est l'aventure de la comtesse de Tarracanoff, qui s'étoit retirée en Italie, et fixée à Livourne où elle vivoit non seulement comme un simple particulier, mais comme une infortunée très près des horreurs de l'indigence; elle avoit fui son pays où ses jours avoient été menacés. La guerre de 1770 ayant amené dans la mer de Toscane le comte Orloff, il fit connoissance avec elle, sembla plaindre ses malheurs, et s'empressa de lui procurer des secours sans l'humilier. Cette conduite lui attira bientôt la confiance de l'infortunée Comtesse qui, quoiqu'élevée à la cour avoit sans doute oublié ce dont un courtisan perfide est capable. Elle l'éprouva bientôt. On l'invite à une fête chez le consul anglois Dyk où elle est reçue avec affection; à table la conversation tombe sur la flotte Russe et le spectacle magnifique qu'offre un vaisseau de ligne; la Comtesse avoue qu'elle n'a jamais joui de cet appareil. Orloff l'engage poliment à satisfaire sa curiosité; au dessert une superbe chaloupe se fait voir sur le rivage, la Comtesse y est conduite au son d'une musique militaire et on navigue vers le vaisseau; ici la scene change, à peine la Comtesse est-elle à bord qu'on lui annonce qu'elle est prisonnière et qu'on la charge de fers. La malheureuse arrose envain de ses larmes les pieds du barbare Orloff, le vaisseau met à la voile, arrive à Saint-Pétersbourg, dépose dans la forteresse sa proye qui est plongée dans un cachot, et

du cachot dans l'oubli. On n'a jamais entendu parler d'elle depuis cet événement.

Elisabeth parvint à l'empire le 25 Novembre 1741, par l'insouciance de la régente Anne mère d'Iwan III, et l'intrigue de Lestocq, aventurier placé comme médecin près d'Elisabeth, dont il avoit la confiance, et qui, doué de tous les talens qui conviennent à un intrigant, les mit en usage pour placer sa maîtresse sur le trône de Russie et vit son entreprise, toute téméraire qu'elle fut, couronnée du plus heureux succès. Aidé du Comte de Woronzoff et de quelques seigneurs, Lestocq avoit déjà tout préparé pour parvenir à son but quand une indiscrétion de la régente Anne le porta à hâter l'exécution de son projet.

Elisabeth qui balançoit encore à se prêter aux intentions de ses amis, céda enfin à leurs instances, la nuit du 25 Novembre, et se rendit, avec Lestocq et Woronzoff, aux quartiers des gardes déjà prévenus et gagnés. Elle s'annonça comme la fille de Pierre I. et sa légitime héritière ; on ne lui répondit que par les cris de vive l'Impératrice Elisabeth. Après qu'on lui eut prêté le serment de fidélité, en cette qualité, deux cents grenadiers s'offrirent de la conduire au palais impérial, et de l'y faire reconnoître ; on les prend au mot, et l'on s'avance vers la demeure de la régente plongée dans le sommeil, ainsi que l'Empereur son fils qui va être précipité du trône où ses jeunes ans ne lui avoient pas encore permis de s'asseoir.

Corrompue ou surprise la garde du Palais se joint au cortège d'Elisabeth au lieu de le combattre, et trente Grenadiers qui sont parvenus sans le moindre obstacle jusqu'au lit de la Régente sont les premiers qui l'instruisent de la révolution qui vient de s'opérer et de sa chute. Cette princesse a l'humiliation de paroître à demie-nue devant cette soldatesque qui se prosternoit à ses pieds quelques heures auparavant ; on lui donne à peine le tems de se couvrir ; elle et son époux sont entraînés prisonniers dans l'ancien palais d'Elisabeth et de là transportés à Riga ; nous aurons occasion de parler ailleurs de cette famille infortunée.

Lorsqu'Elisabeth se fut assise paisiblement sur le trône de Russie, on doit s'imaginer que Lestocq eut une grande influence dans les affaires ; en effet il jouit du plus grand crédit, fut comblé de richesses et d'honneurs, mais il avoit à faire à une femme qui se prevenoit aisément, et qui malgré les assurances qu'elle lui avoit données de le couvrir toujours de son égide, le sacrifia à la cabale qui vouloit la guerre avec la Prusse à laquelle Lestocq s'opposoit fermement. On lui fit son procès sous le vain prétexte qu'il avoit entretenu une correspondance secrette avec les ennemis de l'état ; cette accusation fut formée sur quelques lettres de l'ambassadeur de Prusse qui étoit son ami, mais qui n'avoient aucun rapport aux affaires ; il fut dépouillé de tous ses biens qui étoient immenses. Apraxin et quelques grands de la cour qui voient

servi de records dans cette affaire, se partagèrent bassement ses bijoux qui étoient des bienfaits de l'Impératrice.

Il fut transporté à Vsting-Weliki, bourg chétif dans le gouvernement d'Archangel, il y végeta avec sa famille, avec une très modique pension que l'officier à la garde duquel il étoit confié lui administroit à sa fantaisie. Pierre III. lui rendit la liberté et quelques-unes de ses dignités, mais son bien qui avoit été dilapidé ne lui fut restitué qu'en très petite partie. Une chose singulière, et qui peint bien la justice Russe, c'est que de 40,000 roubles trouvés chez lui, en argent, on ne lui en remit que 11000, parce que le reste lui fut imputé en dépense, 1°. 15000 roubles pour son entretien pendant son exil, 2°. 13200 roubles pour améliorations faites à ses maisons, et notez qu'elles avoient été occupées par les ennemis mêmes de Lestocq qui n'en avoient pas payé le loyer, 3°. 800 roubles pour le papier, les plumes, l'encre, et les frais nécessaires à la rédaction des comptes annuels de la gestion de ses biens, et on ne lui rendoit aucune de ses terres.

Lestocq étoit fils d'un réfugié françois originaire de Champagne. C'étoit Pierre I. qui l'avoit attiré en Russie, et Catherine I. qui l'avoit fixé à la cour; revenu à St. Pétersbourg en 1762 et dégouté du métier de courtisan, où il avoit éprouvé plus d'amertume que de faveurs, il vécut retiré avec quelques amis jusqu'en 1767; il avoua en

mourant que ce tems de sa vie avoit été le plus heureux. Cet aveu, mille courtisans l'ont fait, mais ce fut toujours après quelques revers qu'ils ont fait ce retour sur eux-mêmes, car il en est peu ou point qui aient quitté la scene sans en avoir été chassés.

Un autre favori d'Elisabeth, mais qui fut plus heureux que Lestocq et le mérita moins, fut le comte de Schuwaloff que Voltaire a fait connoitre en France comme un littérateur; nous allons voir pourquoi, et conclure de-là le prix qu'on doit attacher à ces réputations précaires que Voltaire se plaisoit à créer. Schuwaloff s'étant emparé par le moyen de son épouse de l'entière confiance d'Elisabeth, étoit parvenu à la fortune à pas de géant, avec d'autant plus de raison qu'il s'étoit appliqué à connoître le caractère et les goûts de sa maîtresse. Dès qu'elle avoit été sur le trône, il avoit fait une découverte précieuse pour un courtisan, c'étoit qu'en faisant sonner aux oreilles d'Elisabeth les mots *d'humanité* et de *bien du peuple*, on obtenoit tout d'elle. Plus d'un monarque en Europe a été pris par cette ruse grossière; ignorant ou stupide il s'est alors prêté au crime en voulant le bien, d'où il résulte qu'un *soliveau* sur le trône est le plus grand des maux, et pire mille fois que celui d'être gouverné par un tiran instruit qu'on n'ose tromper parce qu'on ne le trompe pas impunément.

C'est ainsi que Schuwaloff sûr de séduire l'Impératrice, l'obséda de façon, qu'en peu de tems, et sous le spécieux prétexte de faire le bien, il en obtint la propriété exclusive de plusieurs branches de commerce qui le rendirent un des plus riches seigneurs de la Russie, mais ruinèrent un nombre infini de familles et des villes entières. On cite surtout l'exploitation des forêts de Narva qui seules faisoient subsister les malheureux habitans de cette ville. Il avoit fait entendre à l'Impératrice que les habitans de Narva, faute de moyens, ne tiroient pas de cette exploitation tout ce qu'elle pouvoit produire, et qu'en en donnant le privilége à un homme riche, il nourriroit de ses fonds cette foule de malheureux qui ne faisoit que végéter; que ces forêts, pour devenir une excellente branche de commerce, n'attendoient que d'être vivifiées par la présence d'un homme qui joignit l'opulence au désir d'être utile à l'humanité souffrante. Elisabeth persuadée par ces insinuations perfides signa le privilege et la ruine de 800 familles. Schuwaloff insatiable; parce que rien ne peut satisfaire la cupide avarice d'un courtisan, obtint encore par la même voie le privilége exclusif de la vente des huiles de baleine et de poisson, et de tout le tabac qu'on recueilloit dans la petite Russie. Le barbare cette fois-là ruina toute une province. Nous voyons dans ces accaparemens le modèle des donations indiscrettes de Louis XVI aux *insatiables* Polignac, Condé, etc.

Schuwaloff qui avec le profit cherchoit encore à s'illustrer, proposa, dans cette vue, à Elisabeth de charger quelque écrivain célébre de composer l'histoire de Russie; il lui fit entendre que ce projet longtems médité par Pierre I. lui étoit réservé, et qu'il étoit seul capable d'immortaliser et son règne et son nom. Il proposa et on accepta Voltaire qui avoit déjà écrit le roman que nous appellons l'histoire de Charles XII.

On nous a assuré en Russie qu'on avoit envoyé à Voltaire des extraits exacts et des mémoires écrits de la main même de Pierre I. avec tout ce qui se trouva de plus remarquable en anecdotes dans la bibliothèque de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg; cependant malgré ces matériaux et la capacité de l'écrivain, cette histoire de Russie se trouva très incomplette et indigne du héros qu'elle célébroit; les Académiciens russes, surtout, soutinrent qu'elle ne contenoit presque rien des matériaux fournis à l'auteur qui y avoit aucontraire inséré beaucoup de choses qui ne lui avoient pas été communiquées, et où la vérité des faits étoit altérée; ce reproche n'étoit pas absolument bien fondé. Quoiqu'il en soit on fut généralement mécontent à Saint-Pétersbourg, et de l'ouvrage et de l'écrivain. Schuwaloff surtout marqua en termes énergiques à Voltaire la surprise où il étoit de ce que non-seulement il n'avoit point fait usage des anecdotes intéressantes qui lui avoient été communiquées, mais encore de ce qu'il avoit

rempli ses mémoires de contradictions absurdes, et estropié tous les noms, tant des familles que des villes. Voltaire répondit qu'il n'étoit pas accoutumé à transcrire littéralement les matériaux qu'on lui fournissoit, qu'il avoit arrangé le plan et dirigé l'ouvrage à sa manière; que n'ayant pas fait entrer la vie privée du Czar dans l'histoire de la Russie, il n'avoit pu profiter des anecdotes qui ne concernent que ce prince; que dans beaucoup d'endroits il avoit été obligé de suppléer aux matériaux qu'on lui avoit remis, par d'autres mémoires qu'il s'étoit procurés, et dont le roi Stanislas le contemporain de Pierre I lui avoit garanti l'authenticité. "Quant au reproche qu'on me fait „ d'avoir estropié les noms, il me semble, ajouta-„ t-il, que c'est un allemand qui me le fait, je lui „ souhaite plus d'esprit et moins de consonnes„. Schuwaloff fut d'autant plus piqué, que pour encourager le rédacteur de l'histoire qu'il avoit projettée, il lui avoit envoyé d'avance une riche caisse de fourrures et une collection de toutes les médailles russes frappées en or. Les pelleteries parvinrent à Ferney, mais les médailles ayant été confiées à un certain Puschkin gentilhomme Russe adonné au vin et aux femmes, furent dissipées en parties de plaisirs; des plaisans de la Cour de Saint-Pétersbourg dirent à cette nouvelle que Puschkin avoit fait naufrage avec les médailles comme Voltaire avec les mémoires Russes.

Malgré ses favoris et quelques foiblesses qu'on doit plutôt attribuer à son éducation qu'à son sexe, Elisabeth eut de grandes qualités, et tous ceux qui ont parlé d'elle ont donné les plus grands éloges à son humanité. Lorsqu'elle monta sur le trône, elle fit voeu de n'infliger aucune peine capitale pendant son règne. On ajoute même qu'elle versoit des larmes quand on lui apportoit la nouvelle de quelque victoire remportée par ses armées. On observe cependant que quoique sous son règne on n'ait exécuté aucun criminel publiquement et formellement, les prisons étoient remplies de malheureux dont plusieurs périrent de l'air infect qu'ils y respiroient, mort plus terrible sans doute que celle qu'inflige le fer des bourreaux.

L'inquisition d'état, ou le *comité secret* qui recherchoit les personnes suspectes de crimes d'état fut continuellement en activité sous le règne d'Elisabeth. Plusieurs personnes sur les plus légers indices, subirent la torture dans l'enceinte des prisons où elles reçurent le knout et expirèrent dans les tourmens de ce cruel supplice. Cette justice faite entre quatre murailles est une vengeance atroce, un assassinat gratuit, parce que la punition du coupable doit être exemplaire et publique. Ce qui deshonore surtout le règne de cette princesse, c'est la peine qu'elle fit infliger aux comtesses *Bestuchef et Lapuchin*. Chacune reçut par ses ordres cinquante coups de knout dans une place publique, on leur coupa la langue et elles furent réléguées

en Sibérie. Une de ces dames, la comtesse Lapuchin, regardée comme la plus belle femme de Russie, étoit accusée d'avoir entretenu une correspondance secrette avec l'ambassadeur de France; mais son véritable crime étoit d'avoir parlé avec trop de liberté des amours d'Elisabeth, et les femmes ne connoissent point de pardon pour cette injure. Le seul récit de cette vengeance cruelle fait frémir. Qu'on se figure une femme délicate, et d'un rang distingué, déchirée en public par les mains d'un bourreau; l'horreur et la pitié sont alors les seuls sentimens qui nous affectent et l'on s'interdit toute espèce de considération pour la mémoire d'une princesse qui a été assez barbare pour se livrer à un tel excès de cruauté.

Mais en déplorant les inconséquences humaines, mais en détournant les yeux de la scène que nous venons de voir, si l'on examine moins sévèrement le caractère d'Elisabeth, on se réconcilie avec elle; on se rappelle tout le bien qu'elle a fait, on voit que son coeur, naturellement enclin à la bonté, s'étoit laissé corrompre par le pouvoir absolu et endurcir par le soupçon, mais qu'elle revenoit aux sentimens de la pitié et de la clémence quand ses passions et ses préjugés ne l'entraînoient pas. En effet ceux qui l'ont approchée assurent qu'il étoit impossible d'obtenir d'elle un consentement pour punir de mort les crimes les plus atroces, mais que le lieutenant de police faisoit tourner au préjudice des malheureux cette même clémence de leur souveraine, et qu'il recouroit alors en secret à l'affreux expédient de faire donner le knout à des criminels de cette classe, jusqu'à ce qu'ils expirassent sous les coups, mort plus cruelle sans doute que la peine capitale, puisqu'ils n'auroient été que décapités et qu'ils étoient alors déchirés lentement et par lambeaux. Elisabeth mourut en 1761, agée de 53 ans après vingt deux années de règne.

CHAPITRE VIII.

Hôtel des monnoies de St. Pétersbourg. — Espèces qu'on y frappe. — Maison du Czar Pierre I. objet de curiosité. — Eglise et canonisation d'Alexandre Newski.

L'hôtel des monnoies, qui fut l'objet d'une de nos courses est encore un édifice qu'on remarque dans l'isle de St. Pétersbourg. Il est sans faste, et l'architecture n'a rien de recommandable, mais l'ordre qui règne dans les atteliers est admirable.

Entre les choses remarquables que l'on voit dans ces atteliers, est une machine qui sert à frapper les espèces; elle attire d'autant plus l'attention des voyageurs qu'on les prévient qu'elle a été inventée par l'Impératrice regnante, et que le méchanisme en est simple et ingénieux.

Les matières premières, pour la fabrication des monnoies, sont apportées des mines de Sibérie, et le départ s'en fait dans un laboratoire, voisin des atteliers. Pendant très longtems (et on le fait encore aujourd'hui) on a fondu à St. Pétersbourg, une grande quantité d'écus de hollande pour en faire des roubles. Pierre I. manquant de matières d'argent pour la monnoie, ordonna que tous les droits d'entrée se payeroient en écus de hollande, mais à présent on n'en paye plus que la moitié en cette monnoie, et les Anglois ainsi que la plupart des étrangers sont dispensés de cette obligation par les traités. Cependant comme l'or et l'argent qui viennent de Sibérie, et les écus de Hollande ne suffisent point à la quantité de monnoie qui est en circulation dans le vaste empire des Russies, on y importe annuellement de ces deux métaux précieux, pour des sommes considérables. Malgré cette importation la monnoie est du plus bas aloi, et cet état d'altération où elle est aujourd'hui donne beaucoup de profit, puisqu'il y a tant d'alliage dans l'or qu'on y gagne 48 pour cent, et 37 sur l'argent, mais elle produit le facheux effet d'encourager l'introduction de la fausse monnoie qui se fait chez l'étranger, sur laquelle il y a un grand profit à faire, et le plus grand discrédit à éprouver pour l'état.

De la forteresse on va par eau à l'isle voisine de St. Pétersbourg, pour y rendre hommage à une cabane de bois qui est illustre, parce qu'elle

servoit de demeure à Pierre le grand pendant qu'il faisoit bâtir la forteresse. Elle a été conservée dans son premier état au moyen d'un bâtiment de briques qui lui sert de couverture. Cette maison n'a qu'un rez-de-chaussée, et trois pièces qui formoient le salon de compagnie, la salle à manger, et une chambre à coucher ; près de là est un bateau à quatre rames, construit de la main même de Pierre, qui a été quelquefois appellé *le petit grand Sire*, mais mal-à-propos, ce nom honorable devant être réservé à celui dont nous avons fait mention.

Une belle gelée et quelques amis nous engagèrent à aller visiter le superbe couvent de S. Alexandre Newski qui est situé à une des extrémités du faubourg de Moscow; la situation en est tout-à-fait *romantique*, sur-tout celle des jardins; il y a quatre cloitres, entre lesquels sont les cellules de 60 moines qui y retracent l'opulence de nos ci-devant Bernardins; ils en ont l'embonpoint et l'incurie, mais ils sont plus ignorans; les Bernardins et nos moines n'étoient qu'adonnés à la bonne chère, ceux-ci sont des ivrognes crapuleux, que tous les jours on ramasse dans les carrefours. Nous fumes reçus par deux de ces moines qui étoient des premiers du monastère; le diner qu'on nous y donna fut d'abord un repas de moines, et ensuite une orgie de grenadiers.

Le monastère de Newski, est une fondation de Pierre I, qui fit canoniser le grand duc Ale-

xandre Newski ou le Nevien, ainsi nommé des victoires qu'il remporta sur les Suédois, sur les rives de la Newa. Le clergé russe, et le peuple, d'après ses prêtres, débitent sur ce grand duc, qui, de son vivant, ne se doutoit pas d'être un jour inscrit sur la légende, une foule de miracles plus absurdes les uns que les autres ; ils racontent entr'autres que dans la ville de Wolodimer où son corps avoit été transféré, le Métropolitain s'en étant approché avec le passeport ordinaire, la main du Saint s'ouvrit d'elle même et prit le passeport. Ils lui attribuent aussi le gain d'une bataille que le prince Demetrius Iwanowitsch remporta sur le Kan des Tartares; mais le miracle le plus accrédité, et qu'il ne seroit pas prudent de contester aux Russes, c'est celui de l'incendie de Wolodimer; le feu avoit pris à l'église où Alexandre étoit enterré, tout devint la proie des flammes excepté le corps du Saint qui apparut, dit-on, dans le plus fort du feu, encore enveloppé dans le linceuil où il avoit été enseveli ; le linceuil et le corps demeurèrent intacts.

Ce ne furent point ces prétendus prodiges qui portèrent Pierre premier à faire canoniser Alexandre le Nevien et à batir en son honneur, le superbe couvent qui embellit la capitale des Russies, à faire renfermer le corps du saint dans un magnifique cerceuil d'argent ; ce fut 1°. pour se raccomoder avec son clergé, que ses reformes lui avoient aliéné, 2°. pour honorer la mémoire d'un guerrier,

qui mérite par ses victoires signalés, la reconnoissance de la postérité, 3°. enfin et le véritable motif, l'occasion d'introduire le goût des monumens et des arts dans son pays.

Elizabeth entra dans les vues de son père, et fit ériger un mausolée digne de l'Italie, au guerrier béatifié par son père; nous y lûmes une longue inscription latine qui ne se ressent pas du siècle d'Auguste, et qui nous apprit qu'à ses talens militaires, le *divus Alexander* joignoit toutes les vertus d'un chrétien, et que l'auguste Elisabeth qui avoit les vertus de ses père et mère, lui éleva ce monument. Cette amplification d'écolier qui commence par ces mots: *tu vois*, *lecteur*, *combien les cendres des saints sont cheres à Dieu*, prouve que si les arts ont été introduits en Russie, le stile lapidaire n'y est pas encore parvenu.

CHAPITRE IX.

Population de S. Pétersbourg, — de toute la Russie. — Les Russes divisés en quatre classes constitutionnelles. — La Noblesse, première classe qui en contient 14 autres. — Boyard, ce qu'on entend par ce titre. — Le clergé, seconde classe. — Les bourgeois, et hommes libres, troisième classe. — Les paysans, quatrième classe. — Ceux qui appartiennent à la couronne. — Ceux qui appartiennent aux particuliers. — Sort infortuné de ces derniers.

S. Pétersbourg contient environ 200 mille habitans ; et Busching, que sur la Russie on peut consulter avec confiance, estime que la population totale de ce vaste empire, est de 20 millions d'habitans. Selon Sulmisch elle est de 24, et M. Levesque la porte à 19 millions ; mais ce dernier calcul paroît erronné, en ce qu'on n'y évalue les habitans de l'Ukraine, de la Sibérie, et les Kosaques, qu'à 300,000 ames ; voici les renseignemens que nous nous sommes procurés sur cet objet, d'après la dernière révision ou recensement fait en 1788.

Tableau de la population en Russie.

Habitans soumis à la capitation .	18,000,000.
Dans les provinces conquises .	1,200,000.
Nobles	70,000.
Clergé, Evêques, Popes, Moines, etc.	60,000.
Militaires, et Marins . . .	570,000.
Employés dans l'administration et les tribunaux	28,000.
Ukraine, Sibérie, et Kosaques . .	900,000.
Crimée et Cuban	860,000.
Total de la population	21,688,000.

Cette population est constitutionnellement divisée en quatre classes, 1°. celle de la grande et petite Noblesse, 2°. le Clergé, 3°. les Marchands, Bourgeois ou autres personnes libres, 4°. les Paysans ; dans les trois premières sont les sujets libres de l'empire, et dans la quatrième les serfs ou les esclaves, et à la honte de l'humanité, et des pompeux éloges prodigués à Catherine II, comme législatrice, cette classe est la plus nombreuse.

Dans le premier ordre sont compris les grands et la noblesse, les seules personnes à qui, selon le véritable esprit du despotisme féodal, il appartient le droit de posséder des terres, privilége monstrueux, que de nos jours Catherine II, par une injustice qu'on doit plutôt attribuer à ses préjugés qu'à son coeur, a ratifié d'une manière solemnelle, en confirmant les immunités de cette

noblesse, en ordonnant que le droit d'acheter ou de vendre des terres seroit propre aux seuls nobles. Il est vrai que cette prérogative ne regarde que la Russie proprement dite, car en Ukraine et dans les provinces conquises sur la Suède (l'Ingrie exceptée) les terres peuvent être possédées par des roturiers. Les grands ne sont point obligés, comme dans le tems qui précéda Pierre I, de s'armer et de se mettre à la tête de leurs vassaux; ils sont tenus seulement de servir dans l'armée, et de fournir des recrues proportionnellement à l'étendue de leurs possessions.

En Russie comme dans tous les Gouvernemens Orientaux, il n'y a presque pas d'autre distinction de rang entre les nobles, que celle qui dérive des emplois et des grades que leur confère le Souverain. Les fils aînés des personnes élevées aux premières dignités, n'ont aucune prérogative attachée à leur naissance. La grandeur d'une famille qui réunit des richesses immenses, aux plus éminentes dignités, est comme anéantie à la mort de son chef, parce que les biens sont également partagés entre les fils, et que les titres qui sont héréditaires, sans la faveur du maître, ne contribuent presqu'en aucune façon à rendre grands ceux qui les portent, qu'ils soient Princes, Comtes, ou Barons, c'est une distinction qui est pour ainsi dire nulle, si elle n'est appuyée par quelque emploi civil ou militaire, car en Russie les titres de l'ancienneté de la Noblesse, l'illustration des

aïeux n'empêchent pas celui à qui son emploi ne donne que le rang de Lieutenant, d'être même hors du service militaire, inférieur à un Capitaine tiré de la Noblesse la plus nouvelle, ou même de la classe des affranchis.

Pour bien entendre cette prééminence, il faut savoir qu'en Russie, les gens en place doivent être inscrits, pour avoir une certaine existence dans une des quatorze classes qu'on appelle *classes civiles*, et qui toutes supposent un grade militaire; car en Russie, comme dans tous les états où le chef est un despote, le gouvernement est tout militaire. Les courtisans russes sont placés dans les trois premières de ces classes ou censés en faire partie. Les sept premières sont toujours invitées aux fêtes que donne l'Impératrice, tandis qu'il n'y a que des membres privilégiés des sept dernières qui y soient admis. Ce sera donner une idée de l'organisation de ces classes, que d'énoncer quelle sorte d'individus sont inscrits dans les principales.

Première.

Le feld-maréchal-général; l'amiral-général; le grand chancelier de l'empire.

Deuxième.

Les généraux en chef d'infanterie, et de cavalerie; les gouverneurs de provinces, le grand maître de l'artillerie; l'amiral en second de la flotte;

le grand-maréchal de la cour; et tous les conseillers privés composant le *Sénat dirigeant*.

Troisième.

Le Grand-Ecuyer; le Procureur général du *Sénat dirigeant*; tous les Lieutenans généraux; les Chevaliers de l'ordre de Saint-André; les Commissaires généraux de la guerre; et les vices-Amiraux.

Quatrième.

Le grand Chambellan; les Présidens des Collèges; les conseillers d'état; les Conseillers provinciaux de Livonie et d'Esthonie; les Majors Généraux; les Quartiers maîtres généraux; les Lieutenans colonels des gardes, (il n'y a point de Colonels,) les Contre-Amiraux.

Cinquième.

Le Héraut d'armes; le maître général des requêtes; le grand maître des cérémonies; le grand maître des eaux et forêts; le grand maître général de police; les vice-présidens des collèges; le directeur général des postes, le grand-maître des écuries de la cour, le Secrétaire du cabinet de l'Impératrice; les premiers commissaires des guerres; tous les colonels de l'armée et tous les Capitaines de navire de haut bord, etc.

Les autres classes, dont la nomenclature seroit fastidieuse, vont toujours en diminuant de grades

et de considération. Enfin la quatorzième contient, 1°. les valets de cour, qui par-tout veulent avoir un rang, et auxquels on l'accorde toujours, 2°. les suppots subalternes de la chicane, espèce de vermine qui fourmille autant en Russie que par-tout ailleurs, et qui comme par-tout joint à la cupidité la morgue des prétentions; 3°. les militaires et les marins de grades inférieurs qui forment la partie la plus saine de cette classe, et en conséquence méprisent tout ce qui ne tient pas à leur profession.

Malgré cette *classification* aristocratique, tout ce qui n'est pas noble ou *annobli*, n'a en Russie qu'une existence précaire. Pour se persuader de cette triste vérité, il ne faut que lire un passage du code de Catherine II; „en confirmant les „droits et les priviléges que Pierre a accordés à „la Noblesse Russe, dit l'historien qui nous à „transmis ce code, l'Impératrice en a ajouté „quatre nouveaux; 1°. elle a ordonné aux colo„nels des régimens dans une instruction particu„lière, de préférer, dans tous les cas, les Nobles „à ceux qui ne le sont pas, dans la promotion „des grades militaires, 2°. elle a statué que les „enfans des nobles, ainsi que ceux des officiers „de l'état major seront reçus préférablement à „tout autre de ses sujets dans les établissemens „d'éducation nationale, 3°. que le droit d'acheter „ou vendre des terres, seroit propre et particulier „aux seuls nobles, 4°. que les nobles de son em-

„pire jouiroient seuls du privilége exclusif des „fabriques pour la distillation et la vente de l'eau- „de-vie de grains.“ Puisque ces nobles possèdent les terres, possèdent les malheureux qui les cultivent, et jouissent des facultés industrielles, que reste-t-il donc à celui que le hazard n'a point fait naître noble?

Avant Pierre-le-grand le seul titre héréditaire étoit celui de *Knoes* qu'on traduisoit par celui de *Prince*; celui de *Boyard*, que quelques voyageurs ont dit signifier *Conseiller privé*, se donnoit et se donne encore, dans les provinces de la Russie, aux possesseurs des grandes terres ou fiefs héréditaires qui relèvent du souverain. Du tems des grands ducs de Russie, *les Boyards* étoient convoqués en diète pour délibérer sur les affaires importantes de l'état; c'étoient les grands Barons du pays; s'il s'élevoit un différend entre deux *Boyards*, ou entre un Boyard et le Souverain, les *Boyards* formoient une cour, jugeoient le procès, et le grand duc étoit tenu de déférer à la sentence que ce tribunal avoit rendue; il y a dans les fastes russes des exemples de grands ducs bannis, d'après le jugement des *Boyards*.

Ceux qui prenoient le titre de *Knoes*, descendoient ou prétendoient descendre de quelques branches collatérales de la famille régnante, ou de quelques princes Lithuaniens qui s'étoient établis en Russie au 14e et 15e. siècles, ou de seigneurs tartares qui devinrent sujets de l'empire sous Ivan Vassi-

Vassilovitsch II, ou enfin de quelques familles polonoises et étrangères qui se sont établies en Russie. Avec le tems, le nombre de ces princes s'est tellement accru, qu'il y en avoit trois cent qui servoient comme simples soldats dans le seul régiment de dragons de Menzikoff.

Quoique Pierre-le-grand, à l'exemple des autres cours de l'Europe, ait introduit en Russie les titres de comtes et de barons, et que ses successeurs l'aient imité, aucun de ces titres n'a suffisamment flatté les favoris des souverains Russes; ils ont souvent désiré d'être créés princes de l'empire germanique, comme Menzikoff le fut, sur la demande de Pierre I, ainsi que l'ont été depuis les princes Orloff et Potemkin sous le règne et à la sollicitation de l'impératrice Catherine II.

Comme, suivant le système établi par Pierre I, mais qui s'est altéré à mesure qu'il s'est éloigné de sa source, chaque personne ne prend son rang que du grade qu'il a dans l'armée, on se hâte d'avoir de l'avancement; cependant on ne s'avance que successivement; avant d'être officier il faut avoir servi comme caporal ou sergent. Mais la faveur élude ce réglement. On fait souvent des enfans à la mamelle sergens ou caporaux, et il n'est pas toujours nécessaire d'avoir fait même une seule campagne pour obtenir un rang, puisqu'on peut y parvenir par des emplois civils.

Quoique la loi de Pierre I, qui obligeoit tout gentil-homme, sous peine de dégradation, à ser-

vir dans l'armée, ait été abolie par Pierre III, les effets subsistent encore. Aucun gentil-homme au dessous du grade de major, quelque riche qu'il puisse être, ne peut avoir plus de deux chevaux à son carosse, au dessous de brigadier il ne peut en avoir que quatre; et quand il joindroit la plus haute fortune à la plus haute naissance, s'il n'a jamais servi, il ne peut avoir dans la capitale qu'une voiture à un seul cheval, à moins d'une permission expresse, tandis qu'un simple marchand peut avoir un carosse à deux chevaux. Il y a cependant divers moyens de se procurer des grades militaires et les priviléges qui y sont attachés; par exemple, un chambellan de sa majesté a le rang de major-général; les charges de secrétaires dans les différens départemens donnent le nom d'officiers, et ceux qui contribuent pour une certaine somme à l'entretien de l'hôpital des enfans trouvés à Moscow, obtiennent le rang de lieutenant, et ce moyen de faire servir la vanité à l'utilité de l'espèce humaine prouve le génie du législateur qui fit cette loi.

Les nobles ont dans leurs terres une autorité presque illimitée et disposent de leurs serfs sans aucune restriction comme on le verra dans l'article où nous traitons de cette caste infortunée appellée paysans.

Le second ordre est le Clergé. Un patriarche en étoit le chef. Pierre-le-grand trouvant que celui qui occupoit cette dignité avoit trop d'autorité,

supprima le patriarchat en 1721. Cependant trop adroit politique pour se déclarer formellement le chef de l'Eglise pour ce qui concernoit le spirituel, il remit prudemment la principale direction des affaires ecclésiastiques à une commission qu'il nomma le *saint Synode*, mais il le mit entièrement sous sa dépendance, en faisant prêter serment à chacun de ses membres de le reconnoître comme son juge suprême. Ce synode qui a l'empereur pour président, est composé d'un vice-président qui est ordinairement l'archevêque métropolitain, et de cinq conseillers qui sont les premiers prélats de l'empire, tels que les évêques de Plescow, de Riga, de Twer et de Kachin. De notre tems Jean Pansiloff, confesseur de Catherine II, siégeoit parmi ces prélats avec l'influence d'un prêtre qui voit sa souveraine à ses genoux.

Le Clergé russe est composé de réguliers et de séculiers; les premiers sont les moines, les seconds, les prêtres ou curés de paroisses.

La plus grande partie des richesses de l'église russe étoit concentrée autrefois dans les monastères dont les revenus annuels se montoient à plus de quarante millions de nos livres. Les moines comme les autres possesseurs de fiefs exerçoient un pouvoir absolu sur leurs paysans, et ce joug n'étoit pas celui qui pesât le moins sur les malheureux serfs; mais sous le règne de Catherine II, ce régime a changé, elle a affranchi les paysans qui dépendoient des monastères et annexé à la cou-

ronne les biens ecclésiastiques, en payant toutefois des pensions aux prélats et aux moines. Les Russes, tout dévots qu'ils sont, n'ont point crié à l'anathême, ils n'ont point cru leur religion en péril parce que leurs popes n'avoient plus de serfs ni des milliers de roubles. Les archevêques et les évêques ont de 16 à 18,000 livres par an, et les ecclésiastiques d'un rang inférieur à proportion. A l'époque de ce changement, plusieurs monastères furent supprimés, et le nombre des moines considérablement réduit; dans ceux qui furent conservés, on défendit d'en recevoir au-delà d'un certain nombre, et on fixa l'âge où l'on peut prononcer les voeux.

Il y eût cependant quelques murmures et les amis des moines soutinrent que bientôt cette réforme alloit causer les plus grands torts à la Russie, parce que les couvens étoient les seuls séminaires qu'il y eut dans le pays pour ceux qui se destinoient à l'état ecclésiastique, et que les moines étant les seuls qui possédassent toute la science qui existoit dans le clergé russe, l'ignorance alloit désormais être le partage de l'église grecque; le gouverneur ne s'amusa point à répondre à ces vaines allégations; il agit, et prévint le mal en perfectionnant l'administration des couvens qu'il avoit laissés subsister, fonda de nouvelles écoles en divers endroits, pour l'instruction des ecclésiastiques, de sorte que bientôt la science du clergé pensionné surpassa celle du clergé ci-devant

doté, qui, comme on se l'imagine, ne devoit pas être prodigieuse, parce qu'en Russie comme ailleurs, le moine opulent étudie peu ou point du tout.

Il y a trente-trois archevêchés ou évêchés en Russie, dont les principaux sont: Novogorod, Moscow, Saint-Pétersbourg, Kasan, Astracan, Tobolsk, Mohilef, Smolensko, Archangel, Kiow, etc.

La Russie contient aujourd'hui cent cinquante couvens d'hommes gouvernés par cinquante-huit archimandrites ou abbés, et quatre-vingt dix-neuf Igoumens (prieurs), et soixante-sept couvens de femmes, dirigés par des abbesses. On y compte plus de 6000 moines et cinq mille religieuses. Les autres prêtres ou personnes ecclésiastiques appartenant aux couvens et aux cathédrales, sont au nombre de deux mille.

Les curés sont désignés communément par le titre de *Papa* ou Pope, mot grec qui signifie *père*, et qu'on donnoit indifféremment dans les premiers âges du christianisme à tous les ecclésiastiques sans distinction, jusques à ce que Grégoire VII, ordonna qu'il fut réservé au seul évêque de Rome. La séparation qui a toujours existé entre l'église latine et la grecque n'a pas permis que celle-ci déférât à cet ordre, et le nom de *Papa* est resté aux prêtres grecs.

On appelle *Protopopes* les vicaires et les prêtres habitués des paroisses.

Ces popes et leurs protopopes qui devroient être des hommes choisis et jouissant d'une certaine considération dans la société, sont ordinairement, en Russie, la plus méprisable partie du peuple; la plûpart ne sachant pas même lire, dans leur propre langue, l'évangile qu'ils sont chargés de prêcher, ils ont coutume de réciter leur office de mémoire. On attribue leur dégradation et leur ignorance au peu de bénéfice qu'ils tirent de leurs fonctions; cependant dans un pays où les denrées sont au plus bas prix, ils ont environ 50 écus dans les petits bénéfices et 750 livres dans les meilleurs; ils jouissent en outre d'une maison de bois et d'une portion de terrain qu'ils cultivent ordinairement eux-mêmes. Leur condition est beaucoup meilleure que celle de notre clergé qui, peut-être, sera quelque jour aussi ignorant que celui de Russie. La plus grande dignité à laquelle les Popes puissent parvenir aussi longtems qu'ils sont mariés, (car le célibat des prêtres n'est point de précepte chez les grecs) est celle de premier prêtre d'une cathédrale dont le revenu est d'environ 800 livres par an. Les archevêques sont choisis parmi les moines qui regardent les malheureux popes comme bien au-dessous d'eux.

L'impératrice régnante, persuadée que pour civiliser une nation superstitieuse et livrée à ses prêtres, le moyen le plus efficace étoit de soigner l'éducation de ceux qui se destinoient à l'état ecclésiastique, en conséquence elle a fondé divers

séminaires où l'on élève les enfans des prêtres; elle a dans le même but encouragé par toutes sortes de moyens le clergé en général à s'instruire et à sortir de l'épaisse ignorance dans laquelle il étoit plongé; mais les Popes se prêtent difficilement ou de mauvaise volonté à l'intention de leur souveraine.

On ne permet pas en Russie aux moines de se marier, tandis que le mariage est ordonné aux prêtres comme un préliminaire indispensable de l'ordination, mais ils ne doivent épouser que des filles. Si leurs femmes viennent à mourir, ils peuvent entrer dans un couvent et parvenir ensuite aux dignités de l'église, qui sont accordées aux seuls moines, ce qui est l'inverse de l'église latine où les moines ne sont rien et les prêtres séculiers tout. Les Popes russes ne peuvent s'engager dans un second mariage à moins que de devenir laïcs; veufs, ils ne peuvent rester prêtres de paroisse sans une permission expresse de l'évêque. Tous les enfans des prêtres sont libres; ordinairement ils se consacrent au service de l'église.

Tous les ecclésiastiques portent de longues barbes, et on les distingue des laïcs, parce qu'ils laissent croître leurs cheveux très-longs et les portent flottans sur les épaules sans être attachés ni frisés. Ils croyent que leur barbe et leur longue chevelure les rapprochent davantage de Jésus-Christ qu'on a toujours représenté avec une longue barbe et de longs cheveux. Les Popes por-

tent un bonnet quarré très-haut, et une longue robe noire ou brune qui descend jusques aux talons. Les dignitaires de l'église sont distingués par de plus riches vêtemens.

La troisième classe constitutionnelle en Russie est celle qui est entre la noblesse et les paysans, en mettant le clergé à part. L'impératrice Catherine II, la désigne ainsi dans son nouveau code.

„ Cette classe d'hommes, dignes que nous en „ fassions mention, et dont l'état peut se pro„ mettre de grands avantages, quand elle aura „ reçu une forme stable et qui ait pour but l'en„ couragement des bonnes moeurs et l'amour du „ travail, c'est l'état mitoyen.

„ Cet état composé d'hommes libres, n'appar„ tient ni à la classe des nobles, ni à celle des „ paysans. On doit ranger dans cette classe tous „ ceux qui sans être gentils-hommes ni paysans „ s'occupent des arts, des sciences, de la naviga„ tion, du commerce, ou exercent des métiers.

„ On doit y placer encore ceux, qui, nés de „ parens roturiers, sortiront des écoles et maisons „ d'éducation religieuses ou autres fondées par „ nous, ou par nos prédécesseurs, ainsi que les „ enfans des officiers et écrivains de chancellerie. „ Mais comme le tiers-état est susceptible de dif„ férens degrés de prérogatives, dont nous ne „ voulons pas traiter en détail, nous allons nous „ contenter d'ouvrir ici le champ à un plus ample „ examen etc.

Quoiqu'il y eut avant le règne de Pierre le grand des corps de marchands qui jouissoient de certains privilèges, au moyen desquels ils étoient au-dessus de l'ordre des paysans, ces privilèges étoient précaires et restreints, soit par les immenses monopoles que la couronne exerçoit, soit par les moyens que trouvoient les grands pour opprimer de mille manières ces communautés de négocians. Mais Pierre à qui rien n'échappoit, s'étant apperçu dans ses voyages de l'utilité et même de la nécessité d'un tiers-état dans son empire, pour y faire fleurir le commerce, publia plusieurs réglemens dans cette vue qui, tout excellens qu'ils étoient, ne répondirent point au but que le législateur s'étoit proposé, parce qu'ils n'étoient pas adaptés à la nature des propriétés telle qu'elle est en Russie. Un des plus utiles de ces réglemens fut celui par lequel le prince accordoit à quelques villes libres certains privilèges qu'Elisabeth augmenta par la suite; mais ils se bornoient aux villes de Saint-Pétersbourg, de Moscow, d'Astracan, de Twer et de quelques grandes villes de province; dans les autres, les habitans, sans en excepter les marchands, restoient dans certains cas, sur le même pied que les paysans. Ils étoient soumis, par exemple, aux deux principales sujétions qui sont considérées comme le caractère indélébile de la servitude, la capitation et le tirage au sort pour aller servir dans l'armée ou la marine. Catherine II qui a senti combien il importoit à la prospérité de

son empire que le commerce fleurit, non-seulement a excepté les marchands des deux odieuses servitudes dont nous venons de parler, mais encore a augmenté le nombre et les immunités des villes libres; elle a permis à plusieurs paysans de la couronne, et à tout homme libre, de s'inscrire sous certaines conditions, dans la classe des bourgeois et des marchands. Ceux-ci sont sous-divisés en trois classes, la première comprend ceux qui ont un capital d'environ 50,000 livres, la seconde ceux qui en ont un de 60,000 livres et la troisième comprend les moindres capitalistes.

Par le 47ème article du *manifeste de grace*, que cette princesse fit publier à la paix en 1775, il est dit que tous ceux qui voudront entrer dans quelqu'une de ces classes, seront exemptés de la capitation, à condition de payer annuellement à la couronne un pour cent du capital qu'ils employeront dans le commerce. On ne recherche pas rigoureusement du marchand de déclarer la somme qu'il est supposé posséder; ainsi celui qui a plus de 50,000 livres peut s'inscrire dans une classe inférieure, il peut même s'inscrire comme simple bourgeois, s'il aime mieux ne payer que la capitation d'un pour cent de son capital, et alors il ne jouit que des priviléges de ce corps.

Ce changement dans la manière de faire contribuer les marchands, a de grands avantages pour le prince et les contribuables. Le premier, parce qu'il perçoit sans frais et que les autres payent

sans peine un pour cent de leur capital, qui les exempte de la capitation et les rend admissibles à de nouveaux priviléges. C'est d'ailleurs un impôt juste en lui-même, puisque le marchand ne paye qu'à proportion de ce qu'il possède: il croit avec ses profits et diminue dans la même proportion. Relativement aux intérêts de l'état, c'est un chef-d'oeuvre de politique et de prudence en ce qu'il excite l'industrie et l'émulation du négociant et lui donne une nouvelle sûreté contre la crainte des impositions arbitraires en engageant la bonne-foi du gouvernement à protéger sa propriété.

Les simples bourgeois forment la seconde classe de cet ordre. C'est le nom qu'on donne à tous les habitans des villes libres, quelle que soit leur profession, qui déclarent avoir un capital au-dessous de 3,000 livres ou qui possédant cette somme, ne se soucient pas de prendre une inscription plus honorable. Ils jouissent de plusieurs priviléges que n'ont pas les paysans, mais ils sont au-dessous des marchands en ce qu'ils payent la capitation et peuvent être enrôlés pour l'armée ou la flotte.

Au-dessous de ces derniers sont les autres sujets libres de l'empire, comme les esclaves affranchis par leurs maîtres, ceux qui ont obtenu leur congé de l'armée ou de la flotte, les membres de l'académie des arts et d'autres établissemens semblables, les orphelins de l'hôpital des enfans trouvés, et enfin les enfans de tous les hommes

libres. Toutes ces personnes ont la permission de s'établir dans quelque partie de l'empire que ce soit, d'y exercer le commerce ou des professions, de se faire inscrire parmi les bourgeois des villes libres, et si elles ont un capital suffisant, elles sont admises dans l'ordre des marchands.

Par tous ces sages réglemens qui sont selon la nature et les loix de l'humanité, le nombre des personnes libres s'accroîtra graduellement, et avec le tems il formera un ordre considérable, sur-tout quand il acquerra le droit de posséder des terres, droit qu'on ne peut contester à aucun individu dans quelque contrée que ce soit, sans se rendre coupable de la plus odieuse tyrannie, car rien n'attache l'homme à son pays et ne constate son état de liberté comme la possession territoriale.

Puisque nous nous sommes occupés quelques momens des négocians russes, nous ferons faire à nos lecteurs une remarque singulière à leur sujet, c'est que la plupart d'entr'eux tiennent rarement des livres de compte, et qu'il y en a peu qui sachent lire et écrire; ils se servent pour compter d'une machine qui a plusieurs rangs de fil de métal, auxquels sont enfilés des grains de verre; ceux du premier rang marquent les unités, ceux du second les dixaines, ceux du troisième les centaines et ainsi de suite; au moyen de cette machine, ils font la multiplication, la soustraction et la division, avec beaucoup d'exactitude. Cependant dans le petit nombre qui fait

exception, on distingue les habitans d'Archangel qui joignent à la plus grande honnêteté, une intelligence singulière; il en est peu d'entr'eux qui n'entendent parfaitement l'arithmétique; aussi la factorerie angloise à Saint-Pétersbourg en emploie-t-elle un grand nombre, pour diriger les magasins; ils ont en général la réputation de commis aussi fidèles qu'industrieux.

Le quatrième ordre de l'état en Russie comprend les paysans, qui malgré les cris de la nature, sont tous serfs ou esclaves dans toute l'étendue du terme; il faut en excepter cependant ceux de Finlande, de Carélie, d'Ukraine et ceux qu'on appele *Odnodwortzi*, paysans qui n'ont pour toute propriété qu'une seule maison et forment une espèce de classe intermédiaire entre les nobles et les serfs; ils sont indépendans de la noblesse, et personne ne dépend d'eux, mais plusieurs ont acheté peu-à-peu des paysans en empruntant le nom de quelque noble, et ce sont, dit-on, les pires maîtres de la Russie. Sous le règne d'Anne, la majeure partie de ces *Odnodwortzi* fut transportée sur les frontières de l'Ukraine, pour former une milice nationale qui défendit cette partie de la Russie. On les forma en bataillon et chaque bataillon eut sa *Stabode* ou village dans lequel on assigna à chaque *Odnodwortzi* transporté une maison ou chaumière. Entre deux stabodes il y a toujours une forteresse. Quelques *Odnodwortzi* se sont fixés sur les bords de l'Occa dans le gouverne-

ment de Moscow; on en trouve encore beaucoup dans les gouvernemens de Bielgorod et de Woronetz.

Les autres paysans peuvent être divisés en paysans de la couronne, et paysans appartenans à des particuliers. Ceux qui appartiennent à la couronne habitent les domaines de l'impératrice et forment environ la sixième partie des paysans russes, en y comprenant ceux des terres de l'église qui n'ont point été affranchis lorsque ces terres passèrent à la couronne. Les paysans qui appartiennent à la couronne relèvent immédiatement de la jurisdiction des officiers impériaux, ou des baillis. Quoique ces officiers puissent leur faire souffrir beaucoup de vexations, en abusant de leur pouvoir, ils sont cependant plus assurés dans les terres où ils sont installés que les paysans qui appartiennent aux particuliers; comme ils sont sous la protection du souverain, ils peuvent espérer d'obtenir plus aisément son intervention, lorsqu'ils sont violemment opprimés. Dans plusieurs districts ils ont été affranchis, et il leur a été permis de se faire inscrire dans la classe des marchands ou bourgeois; tous les paysans obtiendront peu-à-peu de plus grands priviléges, non-seulement parce que l'esprit d'humanité et la bonne politique font des progrès dans ces régions, mais encore parce que l'impératrice s'applique sérieusement à réaliser le généreux système de répandre plus de liberté et d'égalité entre les sujets de son vaste empire.

Les plus infortunés des paysans sont ceux qui appartiennent aux particuliers, et en sont la propriété comme leur charrue et leurs troupeaux; la valeur d'une terre s'estimant en Russie, non par le nombre d'arpens mais par celui des paysans qu'elle contient. En Esthonie, en Livonie on compte par *Hackens* qui signifie sept hommes, et une terre de 20 Hackens est une possession à laquelle sont attachés 140 hommes chefs de famille ou célibataires.

Le seigneur peut exiger de ses malheureux serfs la somme qu'il lui plait et les employer comme bon lui semble, sans qu'aucune loi le gêne à cet égard; il est le maître absolu de leur tems et de leur travail; il les employe à l'agriculture ou en fait ses domestiques, mais sans leur payer de gages. Il y en a même dont il exige un tribut annuel; ainsi chaque serf est taxé arbitrairement par son maître. Cet usage de contraindre les paysans à payer une somme annuelle en argent, sans qu'ils ayent toujours les moyens de se la procurer, les porte souvent au désespoir et au crime, et ces excès ne doivent pas étonner, il n'est que leur patience à supporter le joug de leurs maîtres qui soit inconcevable!

Comme ces malheureux n'ont aucune action et n'en peuvent intenter à leurs seigneurs, il arrive quelquefois que des paysans qui auront amassé une somme considérable, ne peuvent acheter leur liberté à aucun prix, parce qu'aussi longtems

qu'ils restent serfs, ils peuvent être impunément dépouillés par leurs maîtres avides. Plusieurs seigneurs russes envoient leurs esclaves à Moscow ou à Saint-Pétersbourg pour y apprendre des métiers, ensuite ils les employent sur leurs terres, ils les louent, les vendent avec profit, ou s'en font payer une somme annuelle en retour de la permission qu'ils leur accordent de travailler pour leur compte. Lorsqu'ils prennent le parti de les vendre, ils les exposent en place publique avec leurs femmes et leurs enfans, et chacun d'eux a sur le front un écriteau qui en indique le prix et le savoir-faire.

A l'égard de l'autorité qui appartient au seigneur sur les paysans, suivant les anciennes loix, il pouvoit les faire juger par ses propres officiers ou les punir sans les avoir fait juger. Excepté le knout, il pouvoit arbitrairement les faire battre de verges, les enfermer dans un cachot, les envoyer dans une maison de correction, les reléguer en Sibérie, en un mot, les condamner pour toute faute qui n'étoit pas un délit public. Il n'avoit à la vérité aucun droit sur leurs vies, car si un serf avoit été battu par ordre de son maître, et mouroit dans l'espace de trois jours, le maître étoit poursuivi comme coupable de meurtre, à moins qu'il ne put alléguer d'autres causes de la mort de son serf; mais n'étoit-ce pas une justice illusoire! car un homme peut sans doute être chatié d'une manière terrible et n'en pas mourir au bout de trois jours,

et dans le cas où le serf chatié fut mort, qui eût osé venger cette infortunée victime, en citant en justice le meurtier, assez puissant pour la mettre en défaut ou l'éluder? Par le nouveau code ce pouvoir énorme des seigneurs a été restreint d'après les principes de l'humanité, et le droit de punir a été remis aux personnes seules auxquelles il appartient, c'est-à-dire aux magistrats; cependant il subsiste encore bien des abus, mais ils céderont avec le tems à l'influence des institutions de Pierre et de ses successeurs.

Les serfs qui travaillent pour leurs maîtres, ou sont entretenus par ces maîtres, ou dédommagés par une portion de terre dont ils tirent le produit et les choses les plus nécessaires à la vie, qui sont en bien petit nombre pour cette classe infortunée. Pour s'étourdir, sans doute, sur leur sort, les paysans russes dépensent le peu d'argent qu'ils ont en habits et en liqueurs spiritueuses; ceux qui au contraire épargnent ce qu'ils ont pu gagner par leur travail ou leur commerce, cachent autant qu'il leur est possible ce qu'ils ont acquis, parce que comme nous venons de le dire, les maîtres avides leur raviroient ce pécule s'ils en avoient connoissance. Ces malheureux très-souvent même enterrent leur argent et meurent avec leur secret. Cette coutume d'enfuir son or est une des causes de la rareté du numéraire en Russie, car c'est principalement en argent que les paysans réalisent leurs économies. Cet usage, ou plutôt

cette triste nécessité, subsiste dans tous les pays de l'Orient où la propriété n'est pas assurée, où le peuple est tellement esclave, que la crainte des exactions ne lui permet pas de jouir des richesses qu'il a acquises. Malgré le peu de jouissances que les russes tirent des leurs, ils n'en sont pas moins très-apres au gain, et il n'y a peut-être point de marchands qui demandent autant de leurs marchandises, et se contentent de si peu, preuve sûre d'une oppression continuelle.

Cette privation de la plûpart des commodités de la vie n'est pas ce qui rend les paysans russes à plaindre, l'habitude les en console aisément; mais c'est la dépendance dans laquelle ils vivent qui doit exciter la compassion en leur faveur: les privations servent à les rendre durs, patiens et faciles à contenter, mais cet état de servitude où ils vivent les rend humbles, rampans, opiniâtres, négligens, et en quelque manière insensibles.

Un paysan peut obtenir sa liberté 1°, par l'affranchissement qui est accordé fréquemment à la mort du maître à ceux qui ont été ses premiers domestiques.

2°. En achetant sa liberté.

3°. En servant dans l'armée ou dans la flotte, car un paysan est libre du moment qu'il est enrôlé, et continue à l'être lorsqu'il a obtenu son congé. Dans tous les cas l'impératrice qui ne voit pas sans peine l'existence pénible de cette branche précieuse de l'espèce humaine, a facilité aux paysans les

moyens d'obtenir la liberté en abandonnant plusieurs droits de la couronne qui rendoient à quelques égards cette acquisition difficile.

Quoique la Czarine ne puisse porter atteinte aux propriétés des nobles en conférant aux paysans des priviléges importans qui attaqueroient ceux de leurs maîtres, elle n'a cependant pas négligé leurs intérêts; elle a allégé leurs chaînes et adouci leur sort par diverses loix faites en leur faveur. Elle leur a permis en outre, de s'établir dans quelque endroit que ce soit de ses états, et de s'inscrire parmi les bourgeois ou les marchands suivant leurs facultés respectives; elle a donné à leur liberté une stabilité plus grande et de puissans encouragemens à leur industrie; elle a aboli enfin dans certain districts les loix oppressives qui défendoient aux paysans de se marier sans le consentement du gouverneur de la province ou du magistrat de la ville, auxquels il falloit que les époux portassent des présens. En supprimant cette taxe qui outrageoit les droits les plus sacrés de l'humanité, l'impératrice a sagement écarté tous les obstacles qui s'opposoient à une population nombreuse, et a rendu les mariages des paysans moins difficiles et plus fréquens.

CHAPITRE X.

Administration civile et politique. — Le Sénat dirigeant. — Colléges ou départemens qui en dependent. — Tribunaux. — Par qui présidés. — Les Avocats. — Abus dans les procédures. — Le Code de Catherine II. — Loix pénales. — Supplice du Knout. — Description de l'instrument qui sert à ce supplice. — Les Battoges, autre supplice. — Abolition de la torture. — Administration des prisons.

L'EMPIRE de Russie est divisé politiquement d'abord en 44 gouvernemens militaires confiés à des officiers généraux investis de la plus grande autorité, qui en imposent très-souvent aux administrations civiles, et mettent leur volonté ou celle du prince à la place de la loi, et cela en dépit des codes tant vantés de Pierre I et de Catherine II, parce que les codes sont illusoires là où règne le despotisme.

L'administration de l'empire est confiée au *Sénat dirigeant* et aux principaux départemens connus sous le nom de *Colléges*. Le Sénat est d'institution nouvelle et a remplacé les chancelleries qu'avoit créées Pierre I. Ce tribunal où ressortissent tous les autres, joint à la connoissance de toutes les affaires la direction des bureaux de la

guerre, de l'amirauté et des domaines. Il se divise à cet effet en six départemens composés chacun d'un ou plusieurs sénateurs qui président chacun à leur tour, de quatre conseillers privés et d'un premier procureur. A chacun de ces départemens est subordonné, pour l'exécution, un des colléges dont nous venons de parler, sous la dénomination de collége des affaires étrangères, collége de guerre, collége de l'amirauté, collége de justice et collége du commerce. Il y a en outre un collége de médecine, institution qui seroit la plus salutaire dans un pays où la pharmacie est encore dans l'enfance, où existe une routine qui n'a aucune donnée sur la qualité des drogues et leur manipulation. Le collége de médecine est spécialement chargé d'approvisionner les apothicaireries impériales qui elles mêmes approvisionnent les apothicaireries particulières, ou sont les seules, dans la plûpart des villes du second ordre même. La direction de ce collége est un Pérou pour celui qui en est pourvu, malgré les entraves que Pierre I et ses successeurs ont mis aux malversations que peut commettre cette direction.

Le collége de justice est divisé en plusieurs chambres pour le jugement des procès criminels ou civils, et selon les priviléges de quelques provinces qui ont conservé une jurisdiction particulière, telle que celles de Livonie, d'Esthonie et de Finlande. La première de ces chambres juge à St. Pétersbourg, la seconde à Kostroma. Il y en

a une pour le criminel à Catherinoslaw, une autre à Riga, une troisième à Kiow et une quatrième à Tobolsk.

Si l'on s'imaginoit d'après les belles phrases des écrivains qui ont parlé des codes de Russie, que chacun de ces tribunaux sont présidés par de profonds jurisconsultes, on seroit dans l'erreur la plus grande ; les cours de justice en Russie ne sont presque pas mieux composées qu'elles ne l'étoient à l'époque où la nation étoit encore plongée dans les ténébres de l'ignorance, où la science des prêtres ne rouloit que sur quelques mots latins et une routine monotone de psalmodier. Pierre I a bien fait quelques efforts pour porter ses sujets à l'étude des loix, en distinguant par toutes sortes de préférences ceux qui paroissoient s'y appliquer, sur-tout par l'ordonnance qui enjoignoit aux chefs des dicastères ou chancelleries de pourvoir d'un emploi de judicature et de tous les droits de la noblesse celui qui pourroit prouver un certain tems d'étude. Mais après la mort du législateur cette même ordonnance fut une source inépuisable d'abus, la faveur sut prouver des études qu'on n'avoit point faites et se mit à la place du mérite. Par un autre abus plus inconcevable encore et qui n'a lieu qu'en Russie, c'est qu'on met à la tête des tribunaux, des généraux, des officiers, à qui l'on donne pour retraite l'emploi d'interpréter des loix qu'ils n'entendent pas et ne se soucient guères d'entendre.

Les Avocats ne sont pas plus éclairés que les juges, ils les égalent en avidité et les surpassent en effronterie. Un paysan, un serf, qu'une mauvaise conformation rend inhabile pour les travaux oratoires, apprend par coeur une partie du code et des ordonnances et devient avocat. On nous en montra un à St. Pétersbourg qui par son impéritie ayant mal fait ses affaires dans le commerce, avoit pris comme dernière ressource la profession d'avocat et y avoit fait une fortune brillante.

D'après ce qu'on vient de lire, qu'on juge de l'état de la jurisprudence dans un pays, où il faut avoir manié l'épée et vieilli sous le harnois militaire pour aspirer à la fonction délicate de prononcer sur la fortune et la vie des citoyens; où la naissance et l'intrigue pire encore, par mille bas moyens, rivalisent dans cette partie, avec le mérite militaire; où les places de secrétaires, d'avocats et autres subalternes sont la proie de la lie de la nation ; où enfin l'habitude d'interpréter insidieusement les loix est le plus sûr moyen de faire fortune.

Il n'est peut-être pas de pays en Europe, où la chicane macule plus de papier qu'en Russie; dans les affaires même les plus sommaires, il y a des procès-verbaux dont on ne peut imaginer le volume ; aussi tous les dicastères sont-ils remplis d'écrivains qui malgré leur foule trouvent tous à subsister. C'est dans St. Pétersbourg l'espèce la plus insolente et des plus mauvaises moeurs.

Ce qui augmente les frais de la procédure et le désespoir des plaideurs, c'est que tout s'y fait sur du papier timbré, et que le papier varie ou augmente en raison des actes.

Malgré cette longue suite d'inconvéniens, qui tiennent plutôt à l'homme en général livré à la corruption des villes, qu'à une seule nation, parce que par-tout la chicane et la vermine qui en vit, souillent le palais de Thémis, on va voir, par ce qu'a fait Catherine II pour les extirper, combien la nation russe étoit loin de cet état de civilisation où on la supposoit, lorsque cette princesse parvint à l'empire. Avant elle, se joignoit aux abus de la chicane le chaos des loix, les tribunaux n'ayant d'autres guides que les réglemens et les statuts d'Alexis Michaelowitsch qui manquoient absolument d'ordre et de précision, et les *Ukases* ou décrets impériaux rendus par Pierre I et ses successeurs, trop nombreux et souvent contradictoires sur des points très-importans.

Alors le vaste empire des Russies étoit divisé en un petit nombre de gouvernemens; très-étendus, subdivisés ensuite en provinces et chaque province en cercles ou districts. Il y avoit un gouverneur pour le gouvernement général, un Woyvode et ses officiers pour chaque province qui formoit ce qu'on nommoit une chancellerie, et un woyvode ou juge inférieur pour chaque district.

Il résultoit de cette distribution des abus sans nombre, et le plus grand étoit l'autorité énorme des

des juges inférieurs, qui, comme nous l'avons vu plus haut, étoient des gens ordinairement de basse extraction, sans aucune connoissance des loix, et qui pouvoient cependant punir non-seulement des délits légers, mais condamner au knout et au bannissement en Sibérie. Il arrivoit souvent que des personnes soupçonnées de quelque crime restoient en prison plusieurs années sans être jugées, qu'on les appliquoit à la question faute de preuves suffisantes, et qu'on les y appliquoit même plus d'une fois. Un autre abus non moins terrible, c'est que le juge inférieur faisoit souvent servir le glaive de la justice à des petites vengeances personnelles, et alors ce glaive n'étoit plus dans ses mains que le fer d'un assassin.

Plusieurs empereurs depuis le règne d'Alexis et en particulier Pierre I et l'impératrice Elisabeth, avoient projeté de réformer les loix de l'empire, mais ce projet étoit toujours resté sans exécution. Cette entreprise aussi grande que difficile étoit enfin réservée à Catherine II, qui en 1767 appela à Moscow des députés de toutes les parties de son empire, nomma des commissaires pour composer de nouveaux réglemens, et leur remit les instructions qu'elle avoit composées ou fait composer, toutes dictées par le véritable esprit qui doit animer un sage législateur.

Conformément à ces instructions, la première partie du nouveau code parut en 1775, et une seconde partie en 1780. Il fut reçu, applaudi et

suivi dans les nouveaux gouvernemens établis par la division qu'ordonnoit la nouvelle constitution. Mais ceux qui étoient attachés aux anciennes formes, ne s'y conformèrent que lentement et en murmurant, parce que l'ignorant prend pour innovation pernicieuse l'amélioration même la plus sensible, et l'homme de mauvaise-foi, qui vivoit de l'abus qu'elle détruit, se met de niveau avec l'ignorant et crie plus fort encore.

Par la nouvelle constitution, l'empire d'abord partagé par Pierre I en neuf vastes gouvernemens, le fut premièrement en 32 et ensuite en 44, à cause des nouvelles provinces ajoutées à l'empire. Chacun de ces gouvernemens contient aujourd'hui environ trois à 400,000 ames. Un officier nommé *Namestnick* ou gouverneur, a l'administration d'un gouvernement et quelquefois de plusieurs, et il a sous lui un vice-gouverneur, un conseil et une cour de justice civile et criminelle, dont la cour nomme quelques membres, et les autres sont élus par la noblesse. Ainsi par cette institution, Catherine a mis à quelques égards des bornes à son autorité absolue, en diminuant le pouvoir des tribunaux qui ne dépendoient que de la couronne, et en le transférant à la noblesse, en donnant à cet ordre plusieurs priviléges relatifs à l'administration de la justice. De même en établissant dans chaque gouvernement des tribunaux supérieurs qui prononcent définitivement, elle a prévenu les fréquens appels qui intervenoient aux colléges impériaux de

St. Pétersbourg et de Moscow, ainsi que les dépenses et les délais considérables qui en étoient la suite. En formant pour les finances la police et les différentes branches d'administration, des départemens distincts, elle a obvié aux conflits de jurisdictions, et l'on ne voit plus des tribunaux s'embarrasser comme autrefois les uns les autres en s'assemblant dans le même lieu; elle a facilité ainsi l'expédition des affaires et celles de l'administration de la justice. Elle a augmenté le salaire des juges qui étoit trop peu considérable autrefois pour qu'ils ne fussent pas exposés à la tentation presque irrésistible de se laisser corrompre, elle le leur rappele par les expressions qu'elle emploie en s'adressant à eux dans son édit. "Autrefois le besoin a pu vous engager à être "trop attentifs à vos intérêts particuliers, à pré- "sent votre patrie vous paye vos travaux, et ce "qui pouvoit ci-devant recevoir quelque sorte "d'excuse devient un crime dans ce moment." Elle a considérablement augmenté les dépenses de la couronne, sans accroître les taxes, parce qu'elle a introduit un meilleur ordre dans les finances.

Ce sont les lois pénales sur tout qui ont attiré l'attention de Catherine. Elisabeth avant elle avoit ébauché cette partie importante de la législation, et l'édit de cette princesse, qui abolit la peine de mort, la fera révérer à jamais par les amis de l'humanité, qui ne voyent dans le glaive de la justice

que la verge d'un bon père qui chatie à regret les fautes de ses enfans.

Avant le règne d'Elisabeth, les voyageurs ne nous parlent que de supplices affreux dont la sévérité glace d'horreur; le knout, instrument terrible dont les descriptions sont fausses et exagérées, étoit donné pour les moindres fautes; mais tout fut changé par la juste Elisabeth, et avant de parler de cette heureuse époque, nous allons donner une description du knout, ayant l'instrument de ce supplice sous les yeux.

C'est une courroie de l'épaisseur d'un écu, large de neuf lignes, et rendue extrêmement dure par une espèce de préparation; elle est attachée à un fouet tressé fort épais qui tient par une virole de fer à un petit morceau de fer élastique, et le tout est emmanché à un bâton assez court.

La longueur de la courroie est de deux pieds; sa largeur dans la partie supérieure de huit lignes, et de trois dans l'inférieure; l'épaisseur est également de trois lignes; la longueur du fouet est de deux pieds, celle du manche d'un pied deux pouces, et la longueur totale de l'instrument de cinq pieds cinq pouces; son poids est de onze onces. Qu'on juge de la grande force qu'un exécuteur adroit, (c'est-à-dire barbare, ou payé pour l'être) peut donner à cet instrument, quand on saura que s'il en reçoit l'ordre en particulier, il peut expédier le criminel en lui donnant seulement deux ou trois coups sur les côtes. Nous avons assisté à

l'exécution d'un malheureux qui subit la peine du knout pour crime de meurtre; l'exécuteur; (que dans ce pays on appelle *le maître*), avant de frapper recula de quelques pas, et retira en même-tems la main dont il tenoit l'instrument; ensuite il s'avança, et appliqua le bout plat de la courroie avec une grande force sur le dos du patient; il frappa d'abord sur l'épaule droite et ensuite sur la gauche, jusqu'à ce qu'il lui en eût donné les 333 coups que portoit la sentence. Nous remarquâmes, ou plutôt on nous fit remarquer, qu'il fut assez adroit pour ne pas donner deux coups à la même place. Après cette terrible exécution, le malheureux dont le dos ruisseloit le sang, eut les narines tenaillées avec des pinces, le visage marqué d'un fer chaud, et fut reconduit (ou plutôt porté) en prison d'où il devoit être transporté dans les mines de Nerschinsk en Sibérie. Nous doutons qu'il ait survécu à son supplice.

On inflige encore en Russie les *battoges*; c'est une espèce de fustigation qui est appliquée avec une branche d'arbre de la grosseur du petit doigt. Celui qui doit subir ce supplice est couché sur le ventre, et deux hommes qui lui tiennent entre les jambes, l'un la tête, l'autre les jambes, lui appliquent alternativement sur le dos un coup de *battoges*, et frappent jusqu'à ce que celui qui ordonne le supplice les avertisse de cesser, ce qui n'a lieu souvent que lorsque le dos de l'infortuné patient est mortellement déchiré. Pendant la fustigation,

il est obligé de prononcer sans cesse le mot de *Winawat*, qui veut dire *je suis coupable*, et en sortant d'être fustigé, il doit aller baiser les pieds de celui qui a ordonné son supplice, et le remercier de ce qu'il ne l'a pas rendu plus cruel. Les seigneurs les plus qualifiés ne sont point exempts des *battoges*, et s'en vengent sur leurs malheureux vassaux. Cette peine est particulièrement réservée aux *sous-ordres*, que des malversations ou des friponneries feroient ailleurs chasser de leurs emplois. En Russie on se contente de les faire descendre à un emploi inférieur après la correction des *battoges*.

Les loix pénales ont été long-tems en Russie un tissu d'atrocités, sur-tout sous Iwan Basilowitsch, le plus ingénieux bourreau qui se soit assis sur le trône des Russes. L'empalement qu'il avoit mis en vogue subsistoit encore du tems de Pierre I, et des seigneurs de la première distinction, subirent par ses ordres cet affreux supplice. On nous a raconté, mais nous faisons difficulté de le croire, que ces malheureux, au milieu des tourmens, loin de murmurer contre le Czar, formoient des voeux pour la prospérité de son règne.

Aujourd'hui ces horreurs n'ont plus lieu, et le code pénal se réduit, pour les criminels de haute trahison, à être décapités ou condamnés à une prison perpétuelle. Les criminels qui par la loi étoient ci-devant condamnés à la peine capitale, aujourd'hui sont tenaillés aux narines, marqués au visage d'un fer chaud, dont l'empreinte est le

double aigle de l'empire, et reçoivent le knout, comme celui dont nous venons de parler, ensuite ils travaillent le reste de leur vie aux mines de Sibérie. Cette sorte de supplice est sans doute plus cruelle que la peine de mort, et n'a pas cependant la même efficacité, par ce que l'individu n'y voit point sa dernière dissolution.

Ceux qui sont coupables de moindres crimes sont, ou fouettés, ou transportés dans les colonies de Sibérie, ou condamnés aux travaux publics pour un certain tems; on envoie aux colonies de Sibérie les paysans que leurs seigneurs peuvent bannir arbitrairement, en déclarant seulement la nature de leur délit.

Tous les criminels qu'on transporte sont envoyés au lieu de leur exil en automne et au printems. Ils sont conduits en partie par eau, en partie par terre, enchaînés deux à deux et attachés à une longue corde. Quand cette chaîne arrive à Tobolsk en Siberie, le Gouverneur distribue ceux qui savent des métiers à divers maîtres de la ville, il en envoie d'autres travailler comme esclaves à la campagne, le reste est conduit jusqu'à Jrkutsk, et le gouverneur en dispose de la même manière. Ceux qui ont été condamnés pour crimes capitaux, sont envoyés aux mines d'argent ou aux forges de Nerschinck.

Malgré la clémence qu'on a tant louée dans l'Impératrice Elizabeth, elle avoit conservé expressément l'usage barbare qu'elle avoit trouvé

établi, pour extorquer les aveux des personnes accusées de trahison. Il étoit terrible, c'étoit une espèce d'estrapade ; on leur lioit les mains par derrière, on les élevoit très-haut dans cette posture, ensuite on les précipitoit jusques près de terre avec tant de violence, que la secousse leur disloquoit les épaules, et dans cet affreux état, on leur donnoit encore le knout, et Elizabeth, la compatissante Elisabeth, employoit sans réserve et pour ses petites vengeances ce terrible instrument de la barbarie et du despotisme; pendant tout son règne il étoit d'usage de l'employer au gré des juges inférieurs. Ce n'a été qu'au moment où Catherine II. est montée sur le trône, que cette affreuse torture et toute espèce de torture ont été proscrites dans les tribunaux.

Quoique les souverains de Russie soient absolus dans le sens le plus étendu de ce mot, cependant le préjugé général de la nation, en faveur de la nécessité de la torture, étoit tellement enraciné, que l'Impératrice, qui savoit combien les préjugés les plus déraisonnables doivent être quelquefois ménagés, usa avec raison de la plus grande circonspection, pour éviter le mécontentement qu'eut excité la suppression soudaine et inattendue de cette pratique inhumaine. Les précautions qu'elle prit pour amener par degrés cette suppression ne font pas moins d'honneur à sa prudence qu'à la bonté de son coeur. En 1762, dès son avénement à l'empire, elle ôta d'abord aux Woyvodes ou aux

Juges inférieurs, le droit d'ordonner la torture, dont ils avoient honteusement abusé. En 1767 un ordre secret fut donné aux Juges des diverses provinces, portant que toutes les fois qu'ils croiroient la torture nécessaire pour obtenir l'aveu des accusés, ils devroient soumettre les principales charges portées contre lui à l'examen du gouverneur de la province ; et ces gouverneurs avoient reçu des instructions d'après lesquelles ils devoient déterminer les cas, où la question pouvoit être nécessaire; mais ces cas ne pouvoient exister, car on leur ordonnoit de prendre pour règle de leur conduite les principes posés dans la question III du Chapitre X des instructions de S. M. pour former un nouveau code, et dans ces articles on y démontre que la torture n'est pas moins inutile que cruelle pour parvenir au but que les juges se proposent, qui est l'aveu des crimes de celui qu'on livre à cette peine, puisqu'il peut se rétracter au sortir des tourmens, et infirmer ou rendre nul l'aveu qu'on vient de lui arracher. Par cette précaution, qui abrégea bien des formes, la torture se trouva tacitement abolie, et le fut enfin quelque tems après formellement et publiquement. C'est sans doute une époque bien mémorable dans les annales de l'humanité que cette suppression, à côté de laquelle on doit placer les instructions que reçurent tous les gouverneurs de l'empire de Russie pour l'administration des prisons. 1°. Elles ne doivent pas être les mêmes pour le civil et le cri-

minel. 2°. La prison pour le criminel doit être divisée en trois parties ; la première pour les criminels avant et pendant leur procès, où ils doivent être traités avec les égards qu'on devroit à des innocens, par ce que les *prévenus* de crimes doivent être distingués des criminels condamnés, et que le résultat de leur procès peut les *innocenter*. La seconde sera pour ceux qui sont condamnés à rester en prison pour un tems limité, et la troisième pour les criminels condamnés à la prison perpétuelle et aux travaux publics ; sans cesser d'être humain on sera rigide avec les malheureux que renfermeront cette seconde et troisième prison. Chaque partie devra être divisée en deux autres, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes. 3°. Il y aura dans toutes les prisons une infirmerie pour les malades, où ils seront traités comme dans les autres hopitaux et jamais remis aux fers qu'après la plus entière convalescence. 4°. Les prisons seront bâties hors des villes dans un lieu aéré et près de l'eau.

CHAPITRE XI.

Tolérance religieuse du gouvernement russe. — Religion dominante du pays. — Pratiques superstitieuses. — Bénédiction des eaux. — Abstinences et Carêmes. — Cérémonies du mercredi des cendres. — Du jour de Pâques. — De la Pentecôte. — Manière dont on célèbre le service divin. — Le chant. — La Communion. — Discipline de l'Eglise. — Anecdote à ce sujet. — Le Patriarche de Russie. — Autres superstitions singulières. — Vénération pour la sonnerie des cloches. — Pour les Bogs. — (Ce que c'est qu'un Bog.) — Pour le nombre 40. — Roskolnikis, espèce d'hérétiques. — Supplice de l'un d'eux. — Réflexions à ce sujet.

Ce qui est rare et presque un phénomène pour un gouvernement despotique, c'est que l'esprit de tolérance anime celui de Russie malgré la rusticité et l'ignorance de ses prélats et de ses popes, qui ont remué ciel et terre pour en empêcher la propagation, et tout remué envain parce qu'ils n'ont d'influence que sur le bas peuple qui en Russie n'est compté pour rien. Non-seulement les provinces conquises ont été maintenues dans leur religion et ont obtenu des ministres et des temples de

leur communion ou croyance; mais les Luthériens, Calvinistes, Moraves, Mahométans, Payens etc. ont pu aspirer aux emplois et à toutes les dignités civiles et militaires quand ils en ont été dignes ou crus tels.

C'est sur tout dans les provinces d'Esthonie, de Livonie et de Finlande que les intolérans devroient aller prendre des leçons de modération et de tolérantisme. Ils y verroient fréquemment et presque par-tout des mariages contractés entre Luthériens, Grecs, Romains et Calvinistes, sans qu'aucun des deux époux cherche à attirer l'autre dans sa secte. L'éducation des enfans, cette matière si délicate par-tout, pour les opinions religieuses, ne cause en ces contrées aucune dispute. Les filles suivent la communion de leur mère et les garçons celle de leur pére. Rien de si commun dans ce pays que l'union des ministres luthériens à des filles calvinistes et cela parce que les Calvinistes n'ayant d'églises qu'à Riga et à St. Pétersbourg, fréquentent sans scrupule celles des luthériens. La même harmonie règne entre toutes les sectes et les frères Moraves, plus vulgairement connus sous le nom de *Quakers*. Enfin jamais le dogme, jamais la discipline, n'occasionnent de contestations parmi tant de communions confondues les unes dans les autres. Quand on est éloigné de son église, on s'adresse, pour des cas pressans, au premier ministre d'un culte quelconque qui as-

siste le requérant sans restriction ni condition dogmatique.

Cependant il y a en Russie, ce qu'à la honte de la raison, on appelle encore aujourd'hui *une religion dominante*, et qui, comme le remarque *Jean-Jacques*, est toujours celle du prince et du bourreau. Le systême religieux adopté par le Czar et les Russes proprement dits, est celui que les théologiens appellent *religion grecque* qui diffère en quelques points du dogme de la *latine*. Nous épargnerons aux lecteurs le détail de ces différences, toutes futiles, sur-tout celles qui regardent la *procession du St. Esprit*, et la qualité du pain qu'on doit employer dans les sacrifices. Nous nous contenterons de remarquer que les Grecs nient la suprêmatie de l'évêque de Rome, et qu'ils condamnent le culte des images taillées. Aussi l'on ne voit point de statues dans leurs temples; on y trouve une foule de peintures qui représentent des milliers de saints auxquels ils rendent un culte presqu'égal à celui qui est dû à la divinité.

L'église grecque égale l'église latine en cérémonies, et la surpasse en pratiques superstitieuses, ce qui n'est pas peu dire. Comme ces puérilités caractérisent les nations qui y sont adonnées, nous allons en parcourir les principales. Dès le commencement de l'année, le jour des rois est une fête singulière que les Russes appellent la *bénédiction des eaux*. On élève pour cette cérémonie, sur la Newa, alors glacée, une espèce de

temple de figure octogone, sur le faîte duquel est un Saint-Jean Baptiste, et dont l'intérieur est décoré de tableaux qui représentent le baptême de Jésus, sa transfiguration et quelques autres traits de sa vie. On y remarque aussi un énorme Saint-Esprit qui paroît descendre du ciel; cette décoration est commune à toutes les églises grecques, qui font intervenir le Saint-Esprit par-tout. Au milieu du sanctuaire est une place quarrée où la glace rompue laisse une communication avec les eaux qui coulent dessous; le reste est garni de superbes tapis. Autour de ce temple, on dresse une espèce de galerie qui communique à une des fenêtres du palais impérial, d'où l'impératrice et sa famille sortent pour assister à la cérémonie qui commence sitôt que les régimens des gardes ont pris poste sur la rivière. Alors, l'archevêque au son des cloches et de l'artillerie de la forteresse, sort du palais, et se rend en procession avec tout son clergé vers le petit temple dont nous venons de parler. Arrivé à l'endroit où la glace est rompue, il descend par le moyen d'une échelle jusqu'aux bords de l'eau; il y plonge trois fois sa croix, récite ensuite quelques prières, une oraison au grand Saint-Nicolas, et les eaux alors sont censées bénites. Le prélat en asperge le cortége qui l'entoure, et les drapeaux de tous les régimens qui se trouvent à St. Pétersbourg. Après cette bénédiction, l'archevêque se retire, alors le peuple se porte en foule vers le trou par lequel ce prélat

a béni les eaux, il en boit avec une sainte avidité; malgré le froid, les mères y plongent leurs enfans, et les vieillards leurs têtes; tout le monde se fait un devoir d'en emporter pour purifier les maisons, et guérir certaines maladies contre lesquelles les bons Russes prétendent que cette eau bénite est un puissant spécifique. Tandis que chacun procède à cette utile provision, quatre Popes qui sont aux quatre coins du sanctuaire, psalmodient une espèce de litanie où l'on rappelle tous les titres de l'impératrice, et à laquelle le peuple répond par ces mots: *Pameloï-Bog*, que Dieu ait pitié d'elle.

Les Russes ont beaucoup d'abstinences, et entre autres *quatre carêmes*. Le premier, qui est leur grand carême, commence huit semaines avant Pâques; le second qu'ils appellent le *Carême de Saint-Pierre*, dure cinq semaines et cinq jours; le troisième est le *carême de la mère de Dieu*; il commence le premier d'août, et finit le jour de l'assomption; le quatrième enfin est fixé au quinze novembre, et finit le jour de Noël. Pendant la dernière semaine de ce quatrième carême, la table des rigoristes n'est couverte que de petits pots et de mets peu substantiels, parce que, disent-ils, Jésus en venant au monde ne put se servir de grands pots, ni digérer une nourriture trop substantielle. Dans leur grand carême ils ne font usage de beurre et de lait que pendant la dernière semaine, que pour cela ils appellent *masleniza*, semaine de

beurre. Outre leurs carêmes, les mercredis et vendredis de toute l'année, sont des jours maigres.

Ces bonnes gens croyent leur abstinence rompue ou du moins fort altérée, quand un plat de viande a touché leurs plats de carême. Le mercredi des cendres les popes ne noircissent point le front de leurs ouailles avec des cendres ; mais ils leur présentent un mets composé de ris, de sucre, de miel, et de raisin sec, qui est le symbole de l'abstinence qu'on va observer dans le grand carême. Le bas peuple, pendant ce carême, ne fait usage que d'huile de lin, et soupire après le jour de Pâques comme l'homme altéré après une fontaine. Il va à l'église le samedi saint à dix heures du soir, y reste jusqu'à minuit, et revient chez lui se dédommager du carême, dans une orgie qui dure ordinairement jusqu'au lendemain à midi. A la cour, et chez les riches qui la singent, on déjeune le jour de Pâques à dix heures avec de l'eau-de-vie, du fromage, des gâteaux et du beurre. Ce jour-là, qui est un grand jour d'ivrognerie pour les Russes, les serfs présentent des oeufs à leurs seigneurs qui ne peuvent point les refuser, ainsi que l'accolade qu'ils leur donnent en leur disant : *Christ est ressuscité*, l'accolé répond, *oui*, et accompagne sa réponse de quelques *Copekes*.

Pendant les fêtes de la Pentecôte, les Paysans Russes plantent des mays, et éparpillent des fleurs dans leurs églises en l'honneur du Saint-Esprit, et plus encore du printems, qui vaut bien le Saint-

Esprit; le pope prononce après la messe une espèce de prône où il mêle les dons du Saint-Esprit à ceux de la nature qui va se renouveller, bénit les fleurs que les femmes et les filles ramassent, et dont elles se courronnent ou parent leurs maisons.

Les autres jours de fêtes, et malheureusement il y en a beaucoup en Russie, le service divin s'y fait avec beaucoup plus de pompe que dans l'église latine. Nous en avons été témoins plusieurs fois dans la cathédrale de Saint-Pétersbourg, où nous avons vu officier l'archevêque de Moscow qui porte le nom du célèbre *Platon*, et est presque aussi illustre que lui. C'est un homme de lettres qui quoiqu'élevé dans le cloître n'en a point les préjugés. Nous le suivîmes à l'église un dimanche de Pentecôte où il officia pontificalement et dans ses plus beaux habits. Lorsqu'il parut dans le choeur, ceux qui occupoient le jubé entonnèrent une hymne en langue grecque *), qui ne finit qu'au moment où le prélat s'avança vers le sanctuaire, où il récita une courte prière, et alla ensuite se placer sur une espèce de trône élevé au milieu de l'église, où des prêtres l'attendoient pour le revêtir de ses habits pontificaux; il quitta son *Mandias*, ou tunique ordinaire, et à mesure qu'on lui remettoit les différentes pièces dont il devoit se revêtir, il les baisoit avant de se les poser. On lui

*) Le service se fait ordinairement en langue sclavonne et grecque.

mit ensuite sur la tête une couronne enrichie de pierres précieuses et sur les épaules un *pallium* ou manteau non moins riche. On nous apprit que cet habillement est le même que la robe impériale dont les empereurs Grecs faisoient autrefois usage, et dont ils permettoient aux prélats de se revêtir, lorsqu'ils officioient.

Ce fut sous ce costume, que l'archevêque passa dans le sanctuaire et qu'il commença l'office, dont une partie fut récitée par différens prêtres en langue sclavonne, et l'autre par l'archevêque en langue grecque; mais que, selon le rituel, il prononçoit avec l'accent des Grecs modernes, où l'on ne trouve point la prosodie des anciens. Nous n'entendîmes ni orgue ni instrument, parce que le liturgie grecque n'en admet point; mais le rithme que l'on suivoit dans le chant des hymnes, produisoit une mélodie dont l'oreille étoit très-satisfaite. Nous observâmes que le luminaire n'étoit pas moindre que dans l'Eglise latine, et que l'encensoir y étoit d'un plus grand usage. Quand le service fut sur le point de finir, l'archevêque et le clergé passèrent au fond du sanctuaire pour communier, ce qu'ils firent sous les deux espèces et avec du pain *levé*. Pendant cette cérémonie, les portes du sanctuaire avoient été fermées afin qu'aucun laïc n'y participât; cependant comme étrangers nous eûmes la permission d'y assister; un Protopope présenta aux communians, debout sur deux files, une coupe ou étoit du vin mêlé

avec de l'eau tiède; chacun en but à son tour, la coupe passant successivement de la file droite à la file gauche, on servit dans une cuillère à chaque communiant qui venoit de boire, une petite tranche de pain qui avoit été trempée dans le vin.

Cette cérémonie, avec les hymnes et prières qui la précédèrent et la suivirent, dura une bonne heure et finit par une bénédiction que l'archevêque donna au peuple; il revint ensuite quitter ses habits pontificaux sur le même siége où il en avoit été revêtu.

Les prêtres grecs mettent beaucoup plus de révérence et de recueillement dans leur manière d'officier que les prêtres latins, et la discipline de leur église veut qu'une fois à l'autel un prêtre ne puisse s'en éloigner pendant le tems qu'il doit y assister, quelque chose qu'il lui arrive. On nous a raconté par exemple, que le prélat Gabriel, aujourd'hui métropolitain de Nowogorod et Archimandrite de Saint-Alexandre-Newski, étant un jour à dire la messe à Saint-Pétersbourg, le feu prit dans une maison contigue à l'église, que la flâmme gagnant le clocher on avertit Gabriel du péril qu'il couroit et qu'il ne bougea point, même à un second avis qui lui apprenoit que les cloches ne tarderoient pas à l'écraser. Les cris de la multitude qui le conjuroit de se soustraire à une mort certaine, n'ayant fait aucune impression sur lui, un de ses parens s'élança vers l'autel, et l'en arracha. A peine avoit il fait vingt pas, que le

clocher s'écroula avec fracas sur le sanctuaire. Les Russes en racontant cette anecdote y trouvent beaucoup de courage de la part de leur prélat, nous n'y vîmes qu'une opiniâtreté fanatique.

La Russie eut long-tems un patriarche, et c'étoit après le Czar, le personnage le plus éminent de l'empire qui presque toujours égaloit le prince par son faste et son crédit, lorsqu'il ne le surpassoit point; car les russes avant que d'être régénérés, révéroient le patriarhe et ses prêtres comme des demi-dieux. Ce pontife, pour être légalement installé, avoit besoin d'être confirmé par le patriarche de Constantinople. Alexis Michaelowitsch aida l'ambitieux Nikon, dont nous aurons occasion de parler ailleurs, à secouer ce joug, et rendit en cela un grand service à son pays, que le patriarche de Constantinople rançonnoit en prêtre.

Nous avons vu que Pierre I, en rendit encore un plus grand à la Russie en abolissant la dignité de patriarche *), en se déclarant lui-même le chef de l'église russe, malgré les réclamations du clergé, qui l'accusa de porter la main à l'encensoir; mais il étoit trop philosophe, pour ne pas transmettre à ses successeurs la couronne impériale dégagée des liens sacerdotaux, si difficiles à rompre autrefois, et si fragiles aujourd'hui, parce

*) Voyez pag. 98.

que la raison a indiqué le moyen d'en venir à bout.

Malgré l'état de civilisation où l'on suppose les Russes, il seroit difficile, même en y comprenant l'Espagne et le Portugal, de trouver une nation plus superstitieuse; ils ne mangent ni lièvres ni pigeons, les premiers, parce qu'ils sont réputés immondes, et que dans les pigeons ils craignent de manger le Saint-Esprit; la sonnerie des cloches est pour eux un objet de vénération, et ils y attachent beaucoup d'efficacité pour le salut des ames. Dans les jours de grandes solemnités il n'est pas d'oreilles qui bravent le bruit des cloches qui sont mises en branle au point du jour, et ne sont laissées en repos qu'au coucher du soleil; on met de la dévotion à aller les sonner, et à cet effet les cordes de la plupart aboutissent à des cabanes construites exprès devant les églises pour la commodité des sonneurs bénévoles.

Les Russes ont, comme les Espagnols et les Italiens, de petites chapelles dans leurs maisons en l'honneur d'un saint pour lequel ils ont une dévotion particulière. Ce Saint de prédilection, est en Russie, connu sous le nom de *Bog*, et il n'est point de dépenses qu'on ne fasse pour décorer la chapelle de son Bog qui est toujours garnie du plus riche luminaire lorsqu'on en a les moyens. Cette puérilité n'est pas seulement une manie du bas peuple; les Seigneurs, les personnes en places, les monastères, tous ont leurs *Bogs*, et du plus

grand prix. Ce qu'on aura peine à croire, mais ce que nous attestons, parce que nous l'avons vu, c'est que M. Scheremetoff, membre du *Senat dirigeant*, a un cabinet de *Bogs* qui vaut plus d'un million.

Ordinairement le Saint ou *Bog* est peint sur bois, ce sont les diamans dont on l'entoure qui en font le prix. Un Russe qui entre dans un appartement ne salue personne avant d'avoir fait ses trois signes de croix devant le Bog de la maison. Les *Bogs* le plus en vogue sont, St. Nicolas, St. Jean-Baptiste, St. Serge et Alexandre Newski ; cependant les autres saints ne sont pas pour cela sans une vénération plus ou moins grande, qui est toujours réglée sur le prétendu pouvoir que leur attribue l'ignorante superstition. Par exemple, c'est une opinion dans ce pays que Saint-George veille particuliérement sur les bêtes à cornes, et que Saint-Blaise est auprès de Dieu le patron et l'interpréte des autres animaux. Les chevaux ont Saint-Antoine, et Saint-Jonas est pour les poissons; Saint-Aitippe est invoqué pour le mal de dent, Saint-Elie contre le tonnerre, et la Vierge pour une infinité de maux et un très-long patronage.

Il y a plusieurs villes en Russie, où il y a des marchés *ad hoc* pour la vente des *Bogs*, et les marchands en les débitant évitent de se servir du mot *acheter*. On peut toujours en faire emplette au prix qu'ils en font, parce que c'est un péché en-

tr'eux que de les surfaire. On nous a assuré aussi que c'en étoit un que de les marchander. Les bougies ou cierges que l'on brûle devant les *Bogs*, à l'inverse de nos cierges, sont larges par le haut, et vont en diminuant vers le bas. Les popes répondent que cette forme leur a été donnée pour imiter le rayon visuel des saints lorsqu'ils fixent leurs regards vers la terre. Cette solution toute insipide qu'elle soit, ne l'est cependant pas plus que les réponses que font souvent nos prêtres aux indiscrets *pourquois* de leurs dévots. D'un pôle à l'autre la marotte religieuse se tourne à-peu-près de même.

C'est sur-tout loin des capitales que le stupide crédule se laisse duper au gré du premier imposteur qui l'entreprend. On lui persuade par exemple, que pour réussir dans ses plantations, s'il est agriculteur, dans son commerce, s'il est marchand, que tel *Bog* lui fera faire fortune, et ce *Bog* lui est loué, pour une certaine somme et un tems prescrit, pendant lequel le *Bog* emprunté, est grandement festoyé et chargé d'offrandes qui doivent rester pour le profit du louage.

Dans le culte qu'on rend aux *Bogs*, les dévots regardent encore comme une abomination que de prendre du tabac en leur présence ou de leur tourner le dos quand on est en conversation dans une chambre où ils ont une chapelle. Il y a aussi un certain tems de l'année où la femme doit s'abstenir d'aller à l'église et sur-tout de toucher au *Bog*; il

faut, lorsqu'elle sort de ce tems critique, qu'elle se baigne avant de se présenter au *Bog*.

Le nombre *quarante* est sacré pour les Russes, il est le terme de leurs cérémonies civiles et religieuses; ils s'étudient avec le plus grand soin à le faire paroître dans leurs comptes et dans leurs conversations; ainsi au lieu de dire une rouble ou 20 copekes ils disent 40 altins. Le tribut de la Sibérie en pelleterie est rassemblé et mis en paquets de 40 peaux. Les Popes en récitant les litanies sont obligés à la fin de répéter 40 fois et sans perdre haleine, *Dieu ayez pitié de nous*. Deux de leurs carêmes sont de 40 jours.

Si vous demandez à leurs théologiens le motif de la prédilection qu'ils ont accordée à ce nombre, ils vous répondent que Moïse, Elie et Jésus ont jeuné 40 jours, que ce dernier n'est monté au ciel que 40 jours après sa résurrection; que dans l'ancien testament beaucoup de choses étoient divisées par quarantaines et particulièrement la vie de Moïse, où l'on remarque trois époques de 40 ans chacune, à l'expiration de la première, il est obligé de fuir de l'Egypte, au bout de 40 autres années il en fait sortir des Israëlites qui errent 40 ans dans le désert. Ils observent enfin que parmi ces Israëlites et encore aujourd'hui parmi les juifs qui en descendent; les transgresseurs de la loi recevoient et reçoivent 40 coups de fouet. D'après d'aussi puissantes raisons, il est étonnant qu'ils n'ayent pas adopté aussi le nombre *sept*, qui chez les

les juifs étoit bien autrement mystérieux que celui de *quarante*.

Nous avons dit dans le commencement de ce chapitre que la tolérance étoit un des principes du gouvernement russe, cependant il ne tolère point les juifs, même sous le règne de Catherine II, où la liberté de penser est très-philosophique. Il exclut des emplois les *Roskolniki*, les seuls sectaires qui aient pris naissance en Russie. Ce sont les *Quakers* de ce pays. Ces sectaires qui entr'eux s'appelent *Starowerzi*, orthodoxes ou fidèles à l'ancienne croyance, (parce que Roskolniki veut dire hérétiques,) n'ont commencé à faire quelque bruit en Russie que vers le milieu du seizième siècle et sous le patriarche Nikon qu'ils tiennent pour l'Ante-Christ. Ils différent des autres Grecs dans quelques points obscurs sur les détails desquels nous n'entrerons point. Nous remarquerons simplement qu'ils ne regardent point le gouvernement civil qui distingue les propriétés, comme un institut chrétien; ils prétendent que tout doit être partagé comme entre frères. Ils ont en horreur le culte des images qu'ils considèrent comme une idolatrie; mais ce qui les rend avec raison très-ridicules, c'est que fumer du tabac est à leurs yeux une profanation abominable. Si quelqu'un est assez inconsidéré pour se le permettre chez eux, ils ouvrent, dès qu'il est parti, portes et fenêtres, balayent, frottent, nétoyent toute la maison et

principalement les endroits où ce profane s'est assis ou arrêté.

Pierre I, qui auroit dû n'y faire aucune attention, leur donna quelque célébrité en s'occupant d'eux et en mettant tous ses soins pour les ramener à l'église grecque. Mais ce qu'on ne lui pardonne point, à lui, qui affectoit la tolérance et la croyoit utile à la population de ses états qui avoient tant besoin d'être peuplés, ce qu'on ne lui pardonne point, c'est d'avoir employé les tortures pour les convertir, c'est sur-tout le supplice de l'infortuné *Toma* qu'il falloit renfermer et non livrer au bucher.

Cet insensé, qui étoit prêtre dans sa secte et qui par conséquent en devoit être plus fanatique, s'avisa un jour d'aller prêcher ouvertement dans une église de Moscow contre l'invocation des saints et quelques autres dogmes de la religion dite *dominante*; les Popes, dit-on, invitèrent avec douceur *Toma* à se retirer, ce qu'il exécuta, mais pour revenir armé d'une hache avec laquelle il tailla en pièce l'image de Saint-Alexis et celle de la Vierge. Sans doute cette action manifestoit qu'il étoit en démence, et il falloit l'enfermer comme tel et essayer de le guérir, mais les Popes, que nous venons de voir si modérés, le firent arrêter, et Pierre le fit brûler vif. *Toma* après avoir entendu la lecture de sa sentence avec le sang froid noir que donne le fanatisme qui court à la mort, vit brûler sa main armée de la hache sans

pousser un soupir, entra dans le bucher et expira en déclamant contre les Popes et les abus qu'ils avoient introduits dans la religion. Pierre, dit-on, fut si frappé de la manière dont ce malheureux avoit subi son supplice, qu'il se repentit d'y avoir donné les mains, et rendit une ordonnance qui défendit de persécuter les *Roskolniki*, mais leur enjoignit de porter une espèce de chaperon rouge pour les distinguer de ses autres sujets; comme si ces malheureux avec cette marque de proscription eussent dû lui être moins chers que ceux avec lesquels ils différoient d'opinions; comme eux ne payoient-ils pas les impôts, et ne marchoient-ils pas à la guerre, lorsque la voix du prince les y appeloit? Catherine II, dont Voltaire a tant prôné la tolérance, on ne sait trop pourquoi, Catherine II, n'a point supprimé le chaperon des *Roskolniki*. Les philosophes sont donc aussi des flatteurs!

CHAPITRE XII.

Revenus de la Russie. — En quoi ils consistent. — A combien ils se montent. — Ce qu'ils étoient du tems de Pierre I. — L'emploi qu'on en fait. — Banque d'assignation. — Discrédit des billets de cette banque. — Dette nationale.

Les finances de la Russie étoient avant Pierre I, et pendant les premières années de son règne dans la plus grande confusion, de sorte que les Czars connoissoient à peine quels étoient leurs revenus. Pierre qui avoit besoin de grandes ressources, parce qu'il avoit de grands projets à exécuter, ne voulant point flotter dans cette incertitude, établit un systême de finance où cette partie de l'administration fut mise dans le plus grand ordre.

Outre les impôts payés par les provinces conquises sur la Suède et celles qui ont été le résultat du partage de la Pologne, les revenus de la Russie proviennent de la capitation, des droits de douane qui sont très-vexatoires, des Gabelles ou exploitation et vente des sels qui sont portées au plus haut monopole, du revenu des terres domaniales et des biens de l'église qui y sont annexés, du droit de

taverne, du produit des mines, de celui qui provient de la fabrication des monnoies, de l'émission des billets de banque et du droit de timbre.

La Capitation fut établie par Pierre I, en 1721 avec quelques exceptions en faveur des cultivateurs. Mais sous Catherine II, tout le monde y fut assujetti excepté les nobles et les prêtres, qui seuls eussent dû la payer; on comprit aussi dans cette réserve les soldats, les matelots de la marine royale, les Cosaques et les provinces conquises qui avoient leurs priviléges.

Tous les vingt ans on fait un dénombrement général de tous les sujets de l'empire, d'après lequel on taxe, depuis l'instant de leur naissance jusqu'à leur mort, tous les mâles compris dans les classes des bourgeois et des paysans; la manière d'asseoir cette taxe est fort compliquée. Le *maximum* est de 30 copekes et le *minimum* de 3 par tête, mais en raison inverse du bon sens, puisque c'est le paysan qui paye ce *maximum*, et le riche ou l'ennobli le *minimum*. Dans l'intervale d'un dénombrement, ou comme on dit en Russie, d'une *révision* à une autre, la somme à laquelle chaque district a été taxé doit se payer sans aucune variation. Que la population augmente ou diminue, c'est aux possesseurs des terres à s'entendre pour suppléer au déficit s'il y en a, et à répondre également pour leurs paysans.

Selon la dernière révision, la capitation devoit produire une somme nette de 34,000,000 de nos livres, mais lorsque la guerre contre les Turcs recommença elle fut portée à près de 42,000,000: à la paix elle a été remise sur l'ancien pied ainsi qu'il est déjà arrivé dans pareille circonstance; d'où il résulte qu'on peut regarder la somme de 34 millions comme le produit ordinaire de cet impôt.

Les pays conquis et le gouvernement de Mohilef et de Polotsk, démembrés de la Pologne, sont taxés 5,460,000 livres.

Les droits d'entrée et de sortie produisent 13,675,000 livres.

Les salines dont le produit entre dans la bourse particulière de l'impératrice, forment un revenu de 9 millions, quoique sa majesté ait baissé deux fois le prix du sel de près de 30 pour cent.

Les mines, la monnoie, les droits de bains et ceux qui ont été mis par Catherine II, sur le fer forgé produisent 15,200,000 livres, sans compter les profits sur l'or et l'argent qu'on importe de l'étranger et que l'on convertit en monnoie.

Les terres de l'église qui sont annexées à la couronne produisent environ 9 millions, dont une partie sert à payer les prélats, les popes et le clergé régulier ainsi que les pensions des officiers et soldats réformés. Le reste qui forme un objet

de plus d'un million, entre dans la cassette de la Czarine.

La ferme des tavernes qui comprend aussi le droit de distiller, forme à présent un tiers des revenus de la Russie. Elle est établie dans toutes les provinces excepté dans l'Ukraine et les pays conquis. Il est étonnant combien cette branche de revenus s'est accrue. Voici une idée de son accroissement.

En 1752 ce droit étoit affermé	13,000,000	liv.
En 1770 il fut porté à	14,250,000	
En 1774 à	19,360,000	
En 1778 à	37,000,000	
En 1783 à	39,600,000	
Et enfin en 1788 à	41,200,000	

Il sera probablement porté à un plus haut prix au bail prochain. Les villes de Saint-Pétersbourg et de Moscow payent pour leur part environ 13 millions.

Le droit de timbre, le monopole sur différentes marchandises, les tributs payés en nature qui consistent en pelleteries ainsi que les taxes que nous pouvons avoir omises font un objet de 12 millions.

RÉCAPITULATION

des revenus de l'empire de Russie.

Capitation.	34,000,000 liv.
Taxes payées par les pays conquis et les provinces démembrées de la Pologne.	5,460,000
Les Douanes	14,000,000
Les Gabelles	9,000,000
Les mines, les droits sur les forges et les profits sur la fabrication des monnoies	15,200,000
Les terres de l'église annexées à la couronne	9,000,000
La ferme des tavernes	41,000,000
Droit de timbre et autres	12,000,000
	139,660,00 liv.

C'est une remarque curieuse (mais à laquelle on devoit s'attendre) que l'accroisement graduel de la civilisation en Russie, a été suivi d'un pareil accroissement dans les revenus. A l'avénement de Pierre I, ils ne montoient qu'à 24 millions, et à sa mort à 37 millions. Sous Elisabeth ils furent portés à 80 millions. Quand l'impératrice régnante monta sur le trône ils étoient à 102 millions, aujourd'hui ils arrivent à près de 140 et monteront bientôt beaucoup plus haut. Ce revenu est suffisant en tems de paix, où l'armée et la flotte ne

coûtent qu'environ 69 millions, l'administration civile 50 millions, le reste, c'est-à-dire 20 millions, est affecté à la cassette de l'impératrice.

On comprend difficilement comment avec une somme aussi modique, cette princesse peut suffire à la magnificence de sa cour, au grand nombre d'établissemens qu'elle a formés, à celui des bâtimens construits à ses frais et pour lesquels elle a assigné en tems de paix une somme annuelie de 4 millions; comment elle peut suffire à ses libéralités, aux encouragemens qu'elle accorde aux arts et aux sciences, aux achats qu'elle fait sans cesse dans divers pays de l'Europe, aux présens aussi nombreux que riches que reçoivent d'elle les personnes qui se sont rendues dignes de ses récompenses.

Les revenus de la Russie peuvent être considérablement augmentés en cas de besoin, ainsi qu'on l'a vu dans les différentes guerres avec la Porte, mais cette augmentation s'effectue par l'accroissement de la capitation et la création de nouveaux impôts qui épuisent une nation qu'on doit ménager plus qu'aucune autre, parce qu'elle se trouve placée dans un climat rigoureux où la nature n'a presque rien fait pour elle.

Ce qui contribua le plus à mettre le gouvernement en état de soutenir la guerre avec le Turc, fut la banque établie sous le nom de *Banque d'assignation*, dans un tems où l'on ne pouvoit battre assez de monnoie de cuivre, pour suffire aux dé-

penses. On a créé des billets de banque de la valeur de 50, 60, 100 roubles que l'on paye en valeur dans les banques de Saint-Pétersbourg et de Moscow. Il y en a en circulation au moins pour 45 millions de roubles, 225 millions de notre monnoie.

Quand ces billets commencèrent à circuler, ils ne furent pas reçus sans difficulté, sur-tout dans les provinces éloignées ils perdoient environ trois et demi et dans certains endroits six pour cent. Mais comparés à la monnoie de cuivre, l'avantage qu'ils avoient les rendirent bientôt d'un usage général. On les trouva ensuite si utiles dans le commerce qu'ils ne perdirent qu'un pour cent sur la monnoie d'argent, et gagnèrent un demi pour cent sur celle de cuivre; mais la dernière guerre avec la Turquie et quelques projets extravagans qu'il faut imputer à l'affaissement qu'ont produit les années dans Catherine II, ayant épuisé le numéraire en Russie, les billets de banque y sont tombés dans le plus grand discrédit et en 1791 ils perdoient 38 pour cent.

A la fin de l'avant dernière guerre, les dettes contractées par la Russie avec les étrangers ne se montoient qu'à 45 millions de nos livres, et elles furent presques acquittées. Mais depuis on a emprunté, en deux fois, près de 100 millions aux Hollandois qui ne seront pas remboursés de sitôt, s'ils ne veulent pas prendre de papiers ou des priviléges pour aller commercer dans les contrées

glaciales de la Russie, où la cupide avidité de leurs négocians bravera l'excès du froid, comme dans les climats brûlans elle brave les chaleurs excessives. Nous observerons, puisque nous en sommes sur les Hollandois, qui sont aujourd'hui les Crésus de l'Europe, qu'ils ont deux créances bien verreuses, l'une dans l'Angleterre et l'autre dans la Russie, sans compter une soixantaine de millions qu'ils ont prêtés à quelques aventuriers qui n'ont, pour s'acquitter envers eux, qu'un grand nom et des projets de Palladins.

CHAPITRE XIII.

Détails sur les forces militaires de la Russie. — Note historique sur les Strélitz. — Abolition de cette milice. — Par quelle troupe Pierre I la remplace. — Constitution actuelle de l'armée russe. — Maison militaire de l'Impératrice. — Infanterie de l'armée. — Cavalerie réglée. — Cavalerie irrégulière. — Les Cosaques. — Les Kalmouks. — La Milice nationale. — Mode de recruter les armées russes.

Les progrès rapides de la Russie, ses victoires, la prépondérance qu'elle a acquise dans la balance politique de l'Europe, qu'elle prétend augmenter encore, nous engagèrent à porter un oeil curieux sur les moyens qui l'avoient faite arriver au point où elle est aujourd'hui. On nous soutint à St. Pétersbourg qu'ils consistoient dans l'armée et la marine que Pierre I. avoit créées et que ses successeurs, et particulièrement Catherine II, ont ensuite si bien organisées. Pour aprécier cette assertion, qui en mettant à part le concours des circonstances, approche très-fort de la vérité, nous nous procurâmes sur l'armée et la marine russe les détails qu'on va lire et qui ne laissent rien à désirer. Ils nous ont été fournis par un des principaux membres du *Collége de la guerre*.

Nous ne nous étendrons point sur les anciennes milices russes ou Moscovites dont il ne reste plus de traces, même dans les *Odnodwortzi* dont nous avons dit un mot, ni dans les *Strelzis* connus en Europe sous le nom de *Strelitz*, (archers) dont la célébrité nous engage à faire mention. Cette milice autrefois aussi formidable en Russie que l'étoit à Rome celle des Prétoriens et que l'est à Constantinople celle des Janissaires, avoit été créée par Iwan Basilowitsch et servoit à pied; ce n'est point par ses exploits contre les ennemis de l'état qu'elle s'est fait un nom, mais par son indiscipline et ses fréquens soulèvemens contre les souverains même qui la soudoyoient, et cela, comme le remarque fort bien Voltaire, parce que c'étoient des bourgeois de Moscow qui la composoient et non des soldats.

L'ambitieuse et cruelle Sophie qui couvrit ses vices du masque de la dévotion et se concilia les prêtres qui se contentent de ce déguisement, étant parvenue à force d'intrigues à tenir les rênes de l'empire pendant l'enfance de ses frères Iwan et Pierre, eut cette milice à ses ordres et lui fit inhumainement massacrer les infortunés Boyards qui lui faisoient ombrage, et parmi lesquels se trouvèrent la plûpart des parens de Pierre qui parvenu à l'empire se vengea de cette milice en l'abolissant.

Il est vrai que les Strélitz avoient donné lieu à cette vengeance; le Czar Pierre, pour s'instruire chez l'étranger, avoit quitté la Russie, et quelques

Boyards, aidés de la majeure partie des Popes, qui regardoient comme autant de sacriléges les nouveaux établissemens de ce prince, avoient profité de son absence pour exciter des troubles et tirer du cloître la princesse Sophie, que Pierre en parvenant au trône, avoit forcée de prendre le voile. Les Strélitz, qui comme les prêtres étoient attachés aux préjugés nationaux, avoient été les agens de cette insurrection qui eut eu des suites sérieuses, si le génie de Pierre et son activité ne l'eussent point aidé à la calmer.

Il se trouvoit alors à Vienne, il en part *incognito* et arrive à Moscow, qu'on le croyoit encore au fond de l'Allemagne. Sa présence est un coup de foudre pour les conjurés, envers lesquels il déploye une sévérité sans exemple, mais qui fut son salut. Les chefs des Strélitz et deux mille soldats de cette milice, ainsi que les Popes qui les avoient portés à la révolte sont livrés à la main des bourreaux, et le corps entier des Strélitz qu'aucun des prédécesseurs de Pierre n'avoit même osé diminuer, est dispersé et anéanti sans la moindre résistance; il est vrai que depuis long-tems, Pierre avoit secrettement préparé cette importante suppression.

A cette milice indisciplinée comme le sont toutes celles qui à de nombreux priviléges joignent un long séjour à la cour, Pierre substitua quelques régimens organisés comme l'étoient les autres troupes de l'Europe; ce ne fut d'abord qu'un corps

peu nombreux, celui de l'armée n'étant encore composé que des différentes hordes de nobles qui, à la réquisition du prince, venoient servir avec leurs vassaux; ceux-ci formoient l'infanterie et leurs maîtres la cavalerie: mais Pierre qui avoit à combattre des ennemis qui avoient d'autres ressources, entreprit, pour être en état de leur faire tête, de remplacer ces bans de nobles, dont il ne tiroit qu'un service momentané, par des armées permanentes dont il pourroit disposer à son gré et dans tous les tems. En conséquence il ordonna la formation du *Poduschnoioklad* ou cadastre général, dans lequel furent enregistrés tous les chefs de famille de l'ordre des bourgeois et de celui des paysans; chaque dix familles furent obligées de fournir un homme, or comme le recensement donna dans les deux ordres 750,479 familles, il en résulta pour le Czar une armée d'environ 75,000 hommes, qu'on se hâta de faire venir à St. Pétersbourg et autres places, où ils furent exercés dans le maniement des armes. Les successeurs du Czar suivirent ce mode adapté plus ou moins aux circonstances et à leurs besoins. Mais Catherine II en 1764 refondit la constitution militaire de l'Empire; en 1784 elle a éprouvé d'autres changemens, et beaucoup d'augmentation dans l'année qui vit commencer la dernière guerre avec les Turcs.

L'armée russe est composée de troupes réglées et de troupes légères ou irrégulières, les premières presque toutes en infanterie, et les secondes

presque toutes en cavalerie. Les troupes réglées forment un corps de plus de 300,000 hommes, qui est augmenté au besoin de plus de 40,000, car dans ces trois cent mille hommes n'est point comprise la maison militaire de l'impératrice, ni la milice nationale qu'on appelle *Land-militz*.

Ces troupes lorsqu'elles seront bien commandées seront capables d'exécuter les plus grandes choses, 1° parce que les soldats russes sont des êtres entièrement passibles et dont l'obéissance va jusqu'à l'abnégation individuelle ; elle est fondée sur une espèce de dogme qui fait qu'ils se laissent plutôt couper par morceaux sur l'affut d'un canon que de l'abandonner. Ce dogme que leurs prêtres ont eu soin de leur inculquer à l'instigation de quelqu'ambitieux, sans doute, consiste à croire qu'ils vont droit en Paradis s'ils meurent la face tournée vers l'ennemi et qu'ils sont réprouvés s'ils périssent en fuyant. Cet article de foi qui eut pu faire des Russes de fanatiques héros, commence malheureusement à perdre de son crédit parmi eux. Malgré cela ils n'en seront pas moins d'excellens hommes de guerre parce qu'ils sont infatigables, obéissans et de la plus grande sobriété. On raconte que, pendant la guerre de sept ans, un régiment de l'armée du général *Fermor* ayant posé une garde dans un endroit, elle y fut oubliée par une contre-marche que fut obligée de faire l'armée russe ; qu'au bout de cinq jours, revenue au même endroit, cette garde fut retrouvée par l'officier

même qui l'avoit postée, et qui vérifia que les malheureux soldats qu'il avoit oubliés ainsi, n'ayant de vivres que pour un jour, s'étoient nourris d'herbes et de racines pendant les quatre autres.

La maison militaire de l'impératrice est composée de quatre régimens proprement dits *Régimens des gardes*, de deux escadrons, l'un de Hussards et l'autre de Cosaques, et de la superbe compagnie des *Chevaliers-gardes*. Rien de plus beau, de plus magnifique que ces régimens de gardes, aussi ne sont-ils jamais complettés que par l'élite de l'armée pour la stature et la conformation. Le premier est un régiment de cavalerie appelé *Gardes-à-cheval*. Les trois autres sont à pied et portent les noms de *Préobaschenskoi*, *Semenowskoi* et *Ismaïlowskoi*. Ils forment un corps d'armée de 10,000 hommes dont 4,000 pour le premier et 3,000 pour chacun des deux autres.

Le premier, *Préobaschenskoi*, fut formé et prit son nom de cette compagnie de cinquante jeunes gens que Pierre I, lui même jeune homme, exerçoit dans sa maison de campagne appelée *Préobaschenskoi*. Il s'y enrola et y servit d'abord comme tambour, et ensuite comme soldat et sergent ; il y prit enfin le grade de lieutenant, Lefort en étoit capitaine et cette compagnie qui ne causa d'abord aucune inquiétude à l'ambitieuse Sophie, parce qu'elle ne la considéroit que comme l'amusement d'un jeune homme qu'elle avoit soin d'éloigner des affaires, cette compagnie dis-je, fut la base sur

laquelle on organisa bientôt après cette armée qui osa se mesurer avec celle de Charles XII, laquelle apprit de lui à vaincre et par laquelle il fut vaincu.

Le régiment de *Préobaschenskoi* dont nous venons de rapporter l'origine militaire, est composé de deux compagnies de grenadiers de 650 hommes chacune, de seize de fusiliers de 144 hommes chacune, d'une de bombardiers de 200 hommes et d'une de cadets de pareil nombre. Ces cadets sont des fils de soldats que l'on instruit; ils tirent leurs officiers de leur corps même qui est une pépinière d'excellens militaires. Les deux autres régimens de gardes à pied ont chacun une compagnie de grenadiers et 12 de fusiliers; avec cette différence que celui d'*Ismaïlowskoi* a de plus une compagnie de chasseurs et une de cadets, tandis que celui de *Semenowskoi* n'a qu'un corps de 70 chasseurs et point de cadets, il a seulement une école pour les enfans de soldats.

L'impératrice est colonel de ces trois régimens ainsi que de la garde à cheval et de la compagnie des *Chevaliers-gardes*. Celui qui commande après sa majesté, est ordinairement un général et d'une des premières maisons de l'empire; il a la qualité de lieutenant-colonel et les deux premiers régimens en ont deux. Pendant notre séjour en Russie, c'étoient le prince Potemkin, maréchal-général de l'empire et le prince George Dolgorouski, le premier général de l'armée, qui étoient les lieutenans-colo-

nels de *Préobaschenskoi*, ceux des autres n'étoient pas des seigneurs moins qualifiés.

En général les officiers de ces corps, et il en est de même dans toutes les cours, sont plus avancés que ceux du même grade dans l'armée. Un capitaine des gardes a rang de colonel et prend son congé avec le brevet de brigadier. Les sergens y sont gradués de lieutenans etc.

Chaque compagnie a cinq officiers, savoir, deux capitaines, deux lieutenans et un porte-enseigne; elle a trente bas-officiers dont six sergens et 24 caporaux; ce sont toujours deux sergens qui font faction à la porte de la salle dite *du trône*. La constitution de la compagnie des gardes à cheval est la même.

La paye de cette troupe est reduite en argent de France.

Pour la Cavalerie.

Capitaine en pied	4,000 liv. par an.
Capitaine en second	2,500
Ier Lieutenant	2,000
IIème Lieutenant	1,850
Cornette	1,750
Maréchal-des-logis	720
Caporal	240
Trompette	240
Cavalier	105

Infanterie.

Capitaine en pied	2,800
Capitaine en second	2,000

Ier Lieutenant	1,850 liv. par an.
IIe Lieutenant	1,750
Un enseigne	950
Sergent	560
Caporal	190
Tambour	190
Soldat vétéran	117 l. 10 s.
Grenadier	117 l. 10 s.
Fusilier	92 l. 10 s.

Cette solde comme on voit est très-médiocre et elle l'est effectivement pour toutes les troupes de Russie ; mais outre cette paye l'officier a un certain nombre de rations et le soldat ses provisions de bouche, le bois, la chandelle et une quantité d'aubaines qui en augmentent de beaucoup la valeur, si elles ne la doublent pas.

Les Gardes, infanterie et cavalerie, ne font de service que dans les palais d'été et d'hiver et dans toutes les maisons de plaisance de l'impératrice. Dans le régiment de *Préobaschenskoi* on est de service de quatre jours l'un, dans les deux autres on a trois nuits. La garde à cheval fait toujours son service à pied excepté quand l'impératrice habite le palais d'été.

Les *Chevaliers-gardes* ont été créés par Catherine II pour remplacer la *Leib-compagnie* qu'elle a réformée et qu'Elisabeth avoit formée des grenadiers qui l'aidèrent à s'asseoir sur le trône. Les *Chevaliers-gardes* ne forment qu'une compagnie de 60 hommes ayant tous le rang et les appointe-

mens de lieutenant avec des gratifications pour leur table et l'entretien d'une voiture qui n'est pas en Russie un objet de grande dépense. Ils doivent tous être issus de familles nobles et joindre à cet avantage celui d'une haute stature ; avec ce dernier avantage et de la protection on vient à bout d'éluder le premier.

Cette brillante cohorte, la plus superbement vêtue qu'il y ait en Europe et digne de figurer sur les marches du trône d'un puissant monarque, a deux uniformes : celui de tous les jours est un habit bleu à paremens écarlatte, veste et culotte jaunes, avec une soubreveste écarlatte bordée d'un double galon et enrichie sur les deux faces, c'est-à-dire, sur la poitrine et derrière, de l'aigle impérial brodé en argent. L'uniforme de parade est un habit écarlatte avec une soubreveste de velours bleu presque toute couverte d'écussons d'argent attachés avec des chaînons du même métal. Pour les officiers ces chaînons sont enrichis de pierreries. Les jours ordinaires les *Chevaliers-gardes* portent un chapeau bordé d'un large galon et orné d'un panache noir, parce que le blanc est affecté aux officiers généraux. Les jours de cérémonie au lieu du chapeau ils ont un casque doré surmonté de grandes plumes.

Le service que font à la cour les *Chevaliers-gardes* est de douze hommes par jour, lesquels fournissent deux sentinelles dans l'intérieur de la salle du trône qui ont la liberté de s'asseoir, mais

qui debout ou assises se reposent toujours sur leurs armes ; ce sont des carabines. Toutes les fois que l'impératrice entre dans cette salle et lorsqu'elle en sort, les *Chevaliers-gardes* qui sont en faction sont admis à lui baiser la main. Ils sont relevés toutes les trois heures.

La création des Hussards et Cosaques Gardes du corps est aussi l'ouvrage de Catherine II ; ces deux troupes qui sont très-galonnées montent d'excellens chevaux et sont composées, sur-tout les Cosaques, des plus beaux hommes de leurs nations ; ces derniers sont armés de lances dorées et vêtus de fourures inappréciables. Cette cavalerie forme alternativement le cortége de l'impératrice lorsqu'elle sort de la capitale, c'est-à-dire que les Hussards accompagnent sa voiture jusqu'à la première station, où ils sont relevés par les Cosaques qui achèvent la course ; au retour chaque troupe fait le même chemin.

Quoique la paye des gardes de l'impératrice ne soit pas en proportion avec leur riche tenue, leur sort n'en est pas moins beaucoup meilleur que celui des autres troupes de l'armée. Celle-ci est sans cesse sous les yeux du souverain et c'est assez pour en obtenir des faveurs. D'ailleurs, outre beaucoup d'aubaines que nous ne détaillerons point, chaque régiment des gardes a sa fête et ce jour chaque soldat reçoit un présent de l'impératrice. Pierre I. a encore introduit un usage qui est fort dispendieux pour la Czarine et que les

gardes ont eu soin de perpétuer, c'est celui de la prier de tenir leurs enfans sur les fonds de baptême ; elle ne peut s'y refuser. Pierre, Catherine I. et Anne s'acquittoient de cette fonction en personne, ce qu'Elisabeth et Catherine II. n'ont jamais fait ; l'impératrice actuelle envoye sa procuration à un officier de la compagnie et cinq roubles au père de l'enfant, si c'est un simple soldat, 10 roubles si c'est un sergent, cent ducats si c'est un officier, et trois cent ducats lorsqu'il est d'un grade supérieur à celui de capitaine.

En passant de la maison militaire de l'impératrice aux différentes troupes qui composent l'armée russe, nous trouvons que l'infanterie de cet empire consiste 1°. en quatre régimens de grenadiers de 2,100 hommes chacun. 8,400 hommes

2°. En 71 régimens de fusiliers de 2,093 hommes.	148,603
Nota. Chaque régiment a deux compagnies de grenadiers.	
3°. En huit bataillons de chasseurs de 990 hommes.	7,920
4°. En six bataillons de compagnies franches de 700 hommes.	4,200
5°. En 84 bataillons de garnison de 1045 hommes.	87,780
6°. En soldats employés aux mines et dans les jardins des maisons impériales, etc.	22,000
Total	278,803

Un régiment d'infanterie russe est composé de deux bataillons qui forment ensemble douze compagnies, et chaque compagnie est de 154 hommes en tems de guerre et de 134 en tems de paix y compris les officiers et bas-officiers, savoir : un capitaine ayant 200 roubles d'appointemens par an, deux domestiques et cinq rations par jour.

	roubles	domestiques	rations
Un Lieutenant	120	1	4
Un Sous-lieutenant	100	1	3
Un Enseigne	100	1	3
Un Sergent-major	36		
Deux Sergens chacun	15		
Un Capitaine d'armes	12		
Un Porte-drapeau	12		
Un Fourier	12		
4 Caporaux chacun	11		
Un Barbier ou frater	7 1/2		
2 Tambours chacun	7 1/2		
Un Fiffre	7 1/2		
136 Fusiliers	7 1/2		

Il y a en outre un charpentier et deux chartiers par compagnie qui ont paye de soldat, laquelle d'après l'évaluation du rouble est de 2 sous 9 deniers de France par jour, mais avec cela le soldat russe est logé, chauffé, habillé et presque nourri.

Les colonels russes sont les fournisseurs de leurs régimens et aucun monopole ne leur paroît illégitime. Les maréchaux, serruriers et armuriers qui sont à la suite des corps sont à leur compte et reçoivent d'appointement 60 roubles ; tous ces ouvriers sont des Allemands et ne portent point d'uniformes. Le Pope attaché à un régiment comme aumonier a 60 roubles par an comme les armuriers et les serruriers et n'est guères plus considéré.

Il y a douze musiciens par régiment qui reçoivent de l'impératrice la paye et l'habit de soldat, mais que le colonel et les officiers payent et habillent toujours mieux et en raison de leurs talens.

La cavalerie qui a subi depuis Pierre I. beaucoup de changemens pour l'uniforme, le nombre et la constitution des corps, consiste aujourd'hui en cavalerie réglée et en cavalerie irrégulière.

La Cavalerie réglée en 61 régimens savoir :

1°. Cinq régimens de cuirassiers de six escadrons chacun, l'escadron composé de deux compagnies et la compagnie de trente hommes dont trois officiers, quatre sous-officiers et 23 cavaliers. Dans chaque régiment les chevaux sont de la même couleur, ils sont ou tous noirs ou tous bruns.

2°. Neuf régimens de carabiniers constitués comme ceux des cuirassiers mais ayant des chevaux de toutes couleurs.

3°. Neuf régimens de dragons y compris celui de Kasan qui est armé à la légère ; chaque régiment est de six escadrons, l'escadron et la compagnie une fois plus forts que dans la cavalerie.

4°. Vingt régimens d'hussards dont 10 de 1356 hommes en y comprenant les officiers et dix autres de 750 hommes. Les dix premiers ont leurs quar-

tiers dans l'Ukraine et sont presque tous composés de Russes; trois de ces régimens portent le nom de *Kompaneiski-Polki*, régimens de frères. Les dix autres cantonnés à Ste-Elisabeth et dans les environs, sont composés de Hongrois, de Moldaves et autres nations étrangères. Outre une paye beaucoup plus forte que celle des autres, l'impératrice a accordé des terres aux officiers et aux soldats. Par cette donnation la partie de la frontière qu'ils gardent étant leur propriété, ces hommes se sont battus contre les Turcs dans la dernière guerre comme des gens qui combattent sur leurs foyers et pour leurs foyers.

5°. Huit régimens de Lanciers dont 6 de 630 hommes chacun et deux de 540. Ce sont des Cosaques qu'on a enrégimentés, auxquels on a donné des terres et qui les ont défendues contre le Turc comme un tigre défend son repaire. Ils sont armés d'une carabine très-courte, de deux pistolets, d'un sabre tel qu'en portent les hussards et d'une lance qui a huit pieds, de hampe ou de bois.

Toute cette cavalerie forme un corps de 37,440 hommes auquel il faut ajouter ce qu'en Russie on appele *Cavalerie irrégulière*. Elle consiste en Cosaques et en Kalmouks, nations barbares, qui dans la guerre fournissent plutôt des hordes armées que des régimens, mais excellentes pour combattre le Turc et les puissances asiatiques qui

avoisinent la Russie et ne lui opposent pas de troupes mieux disciplinées.

Les Cosaques dont on voit si souvent le nom répété dans les gazettes et les historiens qui sont aussi des gazetiers ou leurs échos, les Cosaques qui forment entr'eux plusieurs nations, ayant cependant toutes à peu-près les mêmes moeurs, sont en général de moyenne taille, portent des moustaches très-courtes et se rasent la tête à l'exception du sommet où ils laissent un peu de cheveux. Leur habillement est un manteau fourré, une longue robe à la manière des Asiatiques, de grands pantalons, des bottes ou des bottines sans éperons et un fouet dont ils s'entourent toujours le poignet droit. Leurs armes sont une lance d'environ douze pieds de long, une paire de pistolets qu'ils placent à leur ceinture du côté gauche, par ce qu'à droite est une petite giberne qui contient environ douze cartouches; ils ont avec cela un sabre très-courbe et qui n'a d'autre garde qu'un simple fer en forme de croix. Leurs chevaux sont petits mais forts et vifs, il se servent d'une espèce de selle à la housarde, d'un petit filet au lieu de bride qui est attaché à la selle, et sert au besoin de licol. Ils ne poussent jamais leurs chevaux en droite ligne; mais en galoppant ils leur font prendre diverses directions, ce qui rend leur attaque dangereuse sur-tout quand ils ont affaire à la cavalerie de ligne; leur allure est aussi celle des Hussards. Quand ils sont en repos, ils tiennent leurs lances appuyées

sur le pied, dans le combat ils la présentent à l'ennemi en la tenant presque par le milieu et en l'assurant par dessous leur bras. Un exercice continuel les met en état de s'en servir avec beaucoup d'adresse. Dans leur retraite qui n'est jamais une fuite pour eux, mais une manière de combattre, ils posent leur lance sur l'épaule la pointe tournée vers l'ennemi dont elle sert à parer les coups, et lui devient quelquefois fatale lorsqu'il poursuit sans précautions un homme dont la fuite est une ruse.

L'éloignement des Cosaques pour toute espèce de discipline n'a pas permis qu'on leur apprît à manoeuvrer en escadron, ils ne font qu'escarmoucher mais ils y excellent. On les lâche sur l'ennemi quand il fuit, et alors ils lui deviennent terribles par leur vitesse et leur manière de l'assaillir. Un corps qui a de pareils hommes à ses trousses est dans l'impossibilité de se rallier, telle bonne volonté qu'il en ait.

Les Cosaques excellent encore à battre un pays, fouiller un bois, et dans toute espèce de patrouilles; leur sagacité à cet égard, le fruit d'une longue habitude, a quelque chose d'étonnant. En examinant les lieux traversés depuis peu par une troupe ennemie dans le plus grand désordre, ils parviennent à découvrir assez exactement le nombre des chevaux qui ont passé. Quelques uns observent les mouvemens d'un corps à une distance extraordinaire, d'autres en appliquant l'oreille contre

terre distinguent de très-loin le bruit de la marche des hommes et des chevaux. Ils sont capables de rester sous les armes un jour entier sans murmurer. Enfin aussi infatiguables pour harasser l'ennemi, sur tout s'ils ont quelqu'espoir de butin, que sobres dans les occasions où il faut l'être, et qui sont fréquentes à la guerre, ils savent se contenter de peu et n'ont pas besoin de se munir de fourage pour leurs chevaux, par ce que comme eux, ils les ont accoutumé à supporter la faim et la soif; mais ont-ils un moment de relâche, c'est à soigner leurs chevaux qu'ils l'employent, et lorsqu'ils vont en course pour se procurer des vivres, ils préfèrent se charger d'une trousse d'herbes plutôt que d'un quartier de viande.

Parmi cette espèce d'hommes, sur laquelle nous reviendrons, lorsque nous dirons un mot sur les nations barbares ou peu connues qui sont soumises à l'empire de Russie, les Cosaques du Don sont ceux qui se distinguent davantage dans les armées russes et y forment le corps le plus considérable. Leur chef porte le nom d'*Hatthman*, il jouit d'une autorité d'autant plus étendue qu'elle est fondée sur l'opinion, qui est pour dominer la multitude un des moyens les plus efficaces. Jewremoff l'un de ces *Hatthmans* a rendu à la Russie les plus grands services, et à ce titre figure avec gloire dans les annales de cette nation. Il joignoit la richesse à la bravoure, il avoit 100,000 roubles

de revenus qu'il se plaisoit, dit-on, à partager avec ses compagnons d'armes.

Voici les différens contingens d'hommes que fournissent en tems de guerre les nations cosaques.

Cosaques du Don	24,976 hommes.
——— d'Orembourg	9,932
——— d'Astracan	4,340
——— de Tobolsk et environs	9,553
	48,801

On ne peut pas évaluer ce que fournissent les Kalmouks ; tantôt ce sont des hordes sans nombre qui viennent inonder l'armée et qui la surchargent plutôt qu'elles ne lui servent ; tantôt ce sont des corps peu nombreux qui à peine arrivés disparoissent, lorsque le pays où il faut combattre et l'ennemi qu'ils ont à combattre ne leur offrent point de butin à faire.

Quoiqu'on ne fonde pas beaucoup sur eux, on s'en sert cependant avec avantage lorsqu'on en a ; leur surveillance surpasse de beaucoup celle des Cosaques et leur activité ne souffre point de comparaison. D'ailleurs ils ne coûtent pas un copeke à l'impératrice. Ils étonnent toujours l'ennemi auquel ils se présentent pour la première fois ; car rien de plus étrange que la vue d'un guerrier de cette nation. Qu'on se figure un homme à cheval, presque ou entièrement nud, armé d'un arc, d'un carquois, d'une lance et d'un large cimeterre,

ayant à l'arçon de sa selle ou plutôt d'un méchant bât un morceau de cheval fraîchement tué ou qui infecte.

L'artillerie dans l'armée russe forme encore un corps très-considérable et est composée d'un régiment de bombardiers de 2,510 hommes.

2 régimens de canoniers de 2,497 hommes chacun	4,994
2 régimens de *Fusiliers-servans*, du même nombre d'hommes	4,994
D'un corps de mineurs, pioniers et ingénieurs formant six brigades de 420 hommes chacune	2,520
De deux brigades de charetiers pour le service des charrois formant ensemble	3,823
Différentes brigades d'ouvriers reparties dans les atteliers de St. Pétersbourg, de Moscow et les principaux arsenaux de l'empire montant à	9,913

Ce qui donne un total pour l'artillerie, sans y comprendre les officiers, de 28,754 hommes.

La Milice nationale ou *Land-Militz* est divisée comme le reste de l'armée en infanterie et en cavalerie, avec à-peu-près la même constitution et même solde, cependant elle a plus de cavalerie

que d'infanterie. Elle n'est en pleine activité que pendant la guerre.

Aucun régiment en Russie ne porte le nom de son colonel. Ils ont la plûpart celui des villes dont ils portent les armes ou dans lesquelles ils avoient originairement leurs quartiers, et cette dénomination leur demeure invariablement, ou du moins n'est changée que par des motifs de la plus grande importance.

Quant à l'uniforme, la couleur générale de l'armée russe est la verte, c'est particulièrement celle de l'infanterie, mais beaucoup de régimens de cavalerie ont adopté la couleur ventre de biche sur-tout pour les vestes, collets et paremens; tous les hussards ont des manteaux verts.

L'uniforme des officiers-généraux d'infanterie est vert et rouge, celui de la cavalerie est bleu et rouge. Les Feld-Maréchaux et les généraux qui commandent à-la-fois l'infanterie et la cavalerie peuvent porter l'un ou l'autre de ces uniformes ainsi que le panache blanc que nous avons dit être la marque distinctive des officiers-généraux. Cependant ils le sont entr'eux par leur broderie; celle du Feld-Maréchal et du général en chef est triple, mais ce dernier n'a point de broderie sur les coutures. Les officiers qui composent l'état-major de l'armée sont distingués par des galons sur leurs vestes.

Dans plusieurs régimens, les colonels ont introduit un petit uniforme qui est une espèce de

surtout de très-gros drap, ce qui est un soulagement pour les officiers peu fortunés, qui ont de la peine à se procurer le grand uniforme. L'armée est habillée de neuf tous les deux ans, mais la cavalerie ne reçoit de manteaux que tous les quatre ans. Il n'y a qu'un seul drap pour les soldats et les bas-officiers, mais ceux-ci sont obligés de s'en procurer un plus fin; leur colonel leur fait une retenue pour cette fourniture et celle des galons qui les distinguent des soldats. Toute l'armée en été ne porte point d'habits, mais l'été de Russie est si court que l'habit n'est que quelques semaines au porte-manteau, et l'économie qui l'y place presque nulle.

Pour le service et la garde des frontières qui sont immenses et exposées à de fréquentes incursions, l'armée russe est partagée en 12 divisions qui prennent le nom des gouvernemens dans lesquels elles sont reparties. Un Feld-maréchal ou un général en chef est à la tête de chaque division qui diffèrent entre elles pour le nombre de troupes qui les composent, mais qui toutes ont de l'infanterie et de la cavalerie. Cependant les hussards et les cosaques ne sont repartis que dans les divisions qui sont placées sur les frontières de manière que la première division qui est celle de St. Pétersbourg, n'a qu'un régiment d'hussards et point de cosaques, tandis que la dixième et la onzième qui sont, l'une la division de l'Ukraine et l'autre celle d'Azoff et des pays nouvellement conquis, ont

chacune cinq régimens d'hussards et cinq régimens de cosaques. Dans toutes ces divisions lorsque le quartier n'est point une ville, l'état-major réside dans le chef-lieu et le reste de la troupe est répandue dans la campagne. Le paysan n'est rigoureusement obligé qu'à fournir la paille pour coucher ses hôtes. Mais dans un gouvernement où le régime est militaire, où les soldats sont plutôt ceux de l'impératrice que ceux de l'empire, ils forcent l'infortuné paysan à retrancher de son nécessaire pour le faire entrer dans leur marmite, et cette vexation, c'est au gouvernement et non au soldat auquel on doit en faire le reproche, parce que le despote voulant avoir de nombreuses armées à peu de frais, paye mal l'homme qu'il a arraché à la charrue pour en faire un soldat. Celui de Russie, comme nous l'avons déjà observé, n'a que sept roubles et demi par an, nous avons ajouté qu'il étoit presque nourri, mais cette nourriture consiste dans trois tonnes de farine du poids de cinquante livres chacune et 44 livres de sel qu'il reçoit du gouvernement.

Les despotes de la Russie ont encore donné une preuve de leur économie dans le mode qu'ils ont prescrit pour le recrutement de l'armée. Les recrues ne coûtent absolument rien à la couronne; lorsque le tems d'en fournir à l'armée est venu, (et il vient tous les ans au premier mars) on prend un homme sur 400, mais on ne choisit que dans l'ordre des paysans, car presque par-tout

c'est toujours cette malheureuse classe qui supporte toutes les charges. Ce recrutement se fait d'autant plus lestement, que chaque noble, par la *revision*, sait quel doit être son contingent et qu'il n'y a nulle excuse pour s'en exempter. Quand la population de son domaine est inférieure au nombre de 400 mais au-dessus de celui de 200, il fournit un homme de deux fois une. Quand la population est au-dessous de 200, plusieurs nobles égaux en facultés se réunissent pour fournir un homme aux dépens de leurs paysans respectifs qu'ils forcent de se cotiser à cet effet; et cet homme on n'a pas de peine à le trouver, 1°. parce que tout noble qui est mécontent d'un de ses paysans le fait inscrire pour les recrues, 2°. parce que le paysan ou la plûpart des paysans, regardant le sort du soldat meilleur que le sien, vient s'offrir volontairement à marcher; alors ceux pour lesquels il part lui fournissent une somme de six roubles pour les frais du voyage, s'il est moindre de deux cent lieues, et de dix roubles s'il est au-dessus.

Certaines parties de la Russie sont exemptes de ces contributions de recrues. Les paysans de la Russie proprement dite et ceux de Finlande qui se sont fixés en Ingrie n'y sont point assujétis. On n'en demande point aux Cosaques parce qu'ils en font assez en couvrant les frontières et en marchant en corps d'armée lorsque le besoin l'exige. La Livonie et l'Esthonie payent une redevance qui y équivaut, et quelques contrées lointaines encore

sauvages ou peu domptées, n'en fournissent que quand elles le veulent.

D'après les ordonnances de Pierre I. et de Catherine II. qui en a rendu beaucoup, où dans les unes elle a égalé ce législateur en sagesse, où dans d'autres elle l'a surpassé, les recrues doivent être traitées avec la plus grande douceur pendant la première année de leur admission, et en passer les trois premiers mois dans le plus parfait repos; mais les circonstances et les officiers jaloux de remplacer promptement les sujets qui leur manquent par des hommes en état de faire le service, abrégent toujours ce tems de grace.

On nous a assuré que le nombre de recrues qu'avoit perdus la Russie pendant les deux dernières guerres qu'elle a eues avec les Turcs étoit incalculable; ce ne sera pas seulement pendant les guerres qu'elle aura avec cette puissance qu'elle sera exposée à ce malheur, elle éprouvera le même sort dans toutes celles qu'elle aura avec quelque puissance que ce soit, par les voyages lointains et les marches forcées qu'auront à faire ses recrues, dont le plus grand inconvénient pour elles est le passage subit et successif du froid le plus rigoureux aux chaleurs les plus brûlantes.

CHAPITRE XIV.

Marine russe. — Cronstadt en est le principal département. — Description de cette ville et de l'Isle où elle est située. — Ses chantiers. — Pierre I, fondateur de la marine russe. — Restaurée par Catherine II. — Nombre des vaisseaux qui composent les forces maritimes de la Russie. — Obstacles qui s'opposent aux progrès de ces forces.

Le département de la Marine et l'amirauté étoit autrefois sur la rive méridionale de la Newa, vis-à-vis de la forteresse de Saint-Pétersbourg, mais tout ce qui concerne la marine impériale a été transporté à Cronstadt qui est à 29 werstes (ou 7 de nos lieues) de Saint-Pétersbourg, à 3 des côtes d'Ingrie et à 14 de celles de Carélie.

Le port de cette ville est dans l'isle de *Ritzkar*, appelée aussi et plus communément l'isle de *Retou-Zari*. Pierre I, le choisit comme le plus sûr qu'il y eût dans cette mer, et comme étant propre par sa situation à servir de boulevard à la capitale qu'il venoit de fonder. En effet le seul passage par où les vaisseaux d'une certaine grandeur puissent approcher de Saint-Pétersbourg est un canal étroit au sud de l'isle, dont un côté est commandé par Cronstadt et l'autre par Kronschlot et la citadelle.

Kronschlot est sur une petite isle sablonneuse et n'est qu'un bâtiment de bois de forme circulaire environné de fortifications en bois qui s'avancent dans la mer. On y tient une garnison de cent hommes. La citadelle est un autre petit fort de bois bâti sur un banc de sable voisin. Il peut contenir trente soldats.

Tous les vaisseaux doivent passer entre Cronstadt et ces deux forteresses, où ils sont exposés au feu des batteries opposées. Dans les autres passages il n'y a pas plus de onze pieds d'eau. Quand on construisit ces ouvrages ils pouvoient passer pour de bonnes fortifications, aujourd'hui ce sont de foibles épouvantails qui seroient insultés par une flotte puissante qui voudroit tenter le passage.

L'isle de *Retou-zari* est une langue de terre ou plutôt de sable, au milieu de laquelle il y a un rang de rochers de granit. Elle est par mer à 26 werstes de Saint-Pétersbourg, à six des côtes de l'Ingrie et à douze de celles de Carélie. Elle a environ une lieue de long sur une demi lieue de large. Quand Pierre I, la conquit sur les Suédois, elle étoit inculte et n'offroit à la vue que quelques antiques pins noircis par le tems, aujourd'hui on y compte 30,000 habitans, en y comprenant environ 12,000 matelots et 1,500 hommes de garnison. On trouve dans cette isle des pâturages, des végétaux et les fruits qui réussissent dans les climats du nord, tels que les pommes, les poires, les groseilles et les fraises.

Cronstadt est bâtie à l'extrémité orientale de l'isle; elle est défendue du côté de la mer par une forte jetée, et du côté de la terre par des remparts qui ne soutiendroient pas une attaque sérieuse, heureusement il n'en est pas à craindre de ce côté-là. La ville est très-irrégulièrement construite et occupe, comme toutes celles de Russie beaucoup plus de terrain que le nombre des habitans ne l'exige. Les maisons sont la plûpart de bois et seulement celles qui sont en face du port, sont de briques enduites de plâtre. Parmi ces dernières on distingue l'hopital de la marine, les casernes, l'académie de marine, école où plus de 360 cadets sont instruits et entretenus aux dépens de la couronne. On les reçoit à l'âge de cinq ans, et ils peuvent y rester jusqu'à dix-sept. On leur enseigne avec le dessin, les mathématiques et principalement celles qui peuvent s'appliquer à la construction des vaisseaux et à la navigation; les plus avancés font toutes les années une croisière dans la Baltique, mais ces courses sont insuffisantes pour former un sujet. Aussi sans les étrangers qui remplissent les places de pilotes et celles d'officiers, la marine russe n'auroit pas fait des progrès si rapides, car des thèses où la théorie seule raisonne et les examens devant les amiraux, qui en sont la suite, ne sont pas capables de former

un marin, qui avec toute sa théorie ne sait plus où il en est lorsqu'il faut pratiquer.

Cronstadt a un port pour les vaisseux de guerre et un autre pour la marine marchande. Près du port des marchands il y a un canal et plusieurs formes qui peuvent se mettre à sec pour réparer les vaisseaux de guerre; cet ouvrage commencé en 1719 par Pierre-le-grand et négligé sous ses successeurs n'a été achevé que du tems d'Elisabeth; mais Catherine II, qui en concevoit toute l'utilité s'empressa de l'aggrandir et de le perfectionner. Avant le règne de cette princesse on n'y pouvoit réparer que des vaisseaux d'une certaine grandeur, aujourd'hui il sert à la construction ainsi qu'au carénage des vaisseaux de ligne.

A l'extrémité de ces formes est un grand réservoir qui contient assez d'eau pour les remplir toutes. On pompe ensuite cette eau par le moyen d'une machine à feu, dont le cylindre a six pieds de diamètre; il seroit à souhaiter qu'on eut imité les formes de Brest, et qu'à la pompe à feu on eut substitué des écluses. Du commencement du canal à l'extrémité de la dernière forme, on compte 4,221 pieds; les parois de ces formes sont revêtues de pierres, et le fond est pavé en granit; elles ont quarante pieds de profondeur, et cent cinq de large; elles peuvent contenir neuf vaisseaux de guerre sur le chantier.

Rien ne peut donner une plus grande idée de l'habileté, du génie et de la persévérance de

Pierre I, que l'état dans lequel il trouva la marine russe, et celui où il la laissa; au commencement de son règne, il n'avoit pas un seul vaisseau sur la mer Baltique. Nous l'avons vu s'occuper dans le lac voisin d'*Yaousa*, et y faire construire de petits bâtimens. C'étoit le génie qui s'essayoit, et ce qui sembloit d'abord n'être que les amusemens d'un jeune homme, donna lieu par la suite au plus glorieux évènement du règne de ce prince, dont l'histoire et la postérité commencent déjà à lui tenir compte.

En 1695 il avoit mis le siége devant Azoff; mais malgré ses efforts et le courage de ses troupes, cette entreprise n'avoit pas été couronnée du succès, parce qu'il étoit impossible de se rendre maître de cette ville, sans en bloquer le port. Pierre qui ne possédoit pas alors un seul vaisseau, reconnut sa faute, et fut contraint non de lever le siége, mais de le suspendre; car il ne se désista point de son projet, et son courage fut plutôt excité qu'abattu par cette espèce de revers. Pour le réparer, il fit construire, avec une promptitude incroyable, plusieurs vaisseaux; quelques uns furent commencés à Occa, puis transportés par terre jusq'au Don; la plus grande partie fut construite à Voronetz et par-tout en moins d'une année. Il recommença alors le siége d'Azoff, et conduisit devant cette ville, à l'extrême surprise des Turcs, deux vaisseaux de guerre, vingt-trois galères, deux galiotes et quatre brûlots; avec cette petite

escadre qui avoit descendu le Don jusques dans la mer Noire, il bloqua le port, dispersa les galères turques, et prit la ville; il signala cet évènement étonnant en entrant dans Moscow en triomphe, et en faisant frapper une médaille, avec cette inscription en langue russe: *vainqueur par le tonnerre et par les ondes*. Ce succès ne fut que le prélude de plus grands exploits. Comme la sûreté de ses nouvelles conquêtes sur la mer Noire exigeoit une puissante marine, il fit venir de tous côtés les plus habiles constructeurs; ce fut après les avoir établis et mis en oeuvre à Voronetz, à Azoff et à Taganrok, qu'il partit pour le premier voyage qu'il ait fait hors de ses états. Mais à son retour en 1699, il recueillit le fruit des soins qu'il s'étoit donnés; il fit une revue générale de ses forces navales sur la mer Noire, et il y compta, avec un plaisir indicible, dix frégates dont les plus grandes portoient cinquante canons, les plus petites vingt-six; mais trois ans après cette même flotte fut triplée, et eut des vaisseaux de soixante canons. Cet accroissement rapide qui tient de la magie, paroîtroit incroyable, s'il n'étoit attesté dans le plus grand détail par tous les écrivains. A peine peut-on comparer à de si grands efforts ceux des Romains dans le même genre, après la première guerre punique.

Cependant Pierre n'en resta pas là, et à peine se vit-il en possession de Cronstadt, qu'on le vit faire sur la mer baltique des choses aussi étonnantes

que celles qu'il avoit exécutées sur la mer noire, et l'établissement de la flotte dans cette mer a tellement fait époque dans l'histoire de Russie, qu'elle forme une espèce d'ère dans la chronologie de cette nation. Mais à la mort de Pierre tout changea de face; son génie, son activité ne passèrent point à ses successeurs; la marine fut négligée, et elle étoit en si mauvais état à l'avènement de Catherine II au trône, qu'on peut dire de cette princesse, qu'elle en a, pour ainsi dire, créé une nouvelle. A l'instar de Pierre I, elle appella en Russie plusieurs constructeurs anglais, et en particulier l'amiral Knowles, qui s'est fait un nom par ses connoissances dans l'architecture navale. Elle appella aussi quelques habiles marins de cette nation qui enseignèrent la manoeuvre aux matelots Russes, encore novices ou mal-adroits. Sous ses auspices, l'Europe a vu avec étonnement le pavillon russe déployé dans l'Archipel, et la flotte turque anéantie à *Tchesmé* par une escadre venue du Nord.

La Russie, plutôt qu'aucune autre nation, pourroit avoir une marine formidable, si la marine consistoit en agrès; car elle trouve chez elle tout ce qui est nécessaire pour la construction et l'équipement des vaisseaux. On les construit principalement à Cronstadt et à Archangel; ceux de Cronstadt sont faits de bois de chêne, ceux d'Archangel de bois de mélése, espèce de sapin qui ne soutient point la fatigue, et encore moins un

combat. Le chêne dont on fait usage à Cronstadt ne vaut guères mieux; il vient des provinces de Kasan et d'Astracan; mais il est tendre et poreux, et ne reçoit pas la même préparation qu'on donne, dans les différens ports de l'Europe, aux bois de la marine, qu'on laisse flotter dans la mer pendant plusieurs années, afin de les rendre plus durs et plus propres à la construction. En Russie, ils sont à peine arrivés dans les chantiers, qu'on les met en oeuvre. Aussi un vaisseau russe, au bout de quinze ans, est hors d'état de servir, et a besoin d'être radoublé au bout de six.

L'Ukraine et la province de Moscow fournissent le chanvre; on trouve des mâts dans les vastes forêts qui sont entre Nowogorod et le golfe de Finlande, ou dans les provinces démembrées de la Pologne. Wiborg fournit la poix et le goudron. Il y a dans différentes provinces des manufactures de toiles à voiles et de cordages. Enfin les magasins de Saint-Pétersbourg et d'Archangel sont toujours abondamment pourvus de ces divers articles.

La marine russe dans les ports de la mer Baltique et à Archangel consistoit à la fin de l'année 1788 en quarante-huit vaisseaux de ligne, dix-huit frégates, douze prames et cent vingt-deux galères. Cette marine est commandée 1°. par le grand amiral de la flotte, qui est le grand-duc de Russie lui-même; 2°. par un chef des galères et un amiral en chef de la flotte; 3°. par six vice-amiraux et huit

contre-amiraux qui remplissent les fonctions de chefs d'escadre. Le prince de Nassau-Siegen parmi les vice-amiraux, et M. Spiritow parmi les contre-amiraux, étoient les seuls employés pendant notre séjour en Russie. Il y a trois classes de capitaines; ceux de la première ont rang de brigadiers, ceux de la seconde de colonels, et ceux de la troisième de lieutenans-colonels; ils sont tous décorés de l'ordre militaire de Saint-George; mais ils ne sont chevaliers que de la quatrième classe. Un officier de marine qui passe au service de terre est avancé de deux grades. C'est dans l'organisation de ce corps, que Pierre a fait voir l'intérêt qu'il y mettoit, et la préférence qu'il lui donnoit sur l'armée; car les matelots même se ressentent de cette préférence; ils ont plus de vivres que les soldats, et une paie qui est presque le double.

Dans un danger pressant, la Russie pourroit augmenter considérablement sa marine; mais elle n'embarqueroit qu'une multitude maladroite; car malgré tous les progrès que cet empire a fait à cet égard, quoiqu'il soit devenu en peu de tems plus puissant sur mer que les autres états du Nord, on peut dire que cette marine a encore bien des pas à faire pour atteindre celles des différentes puissances de l'Europe, au niveau desquelles elle prétend cependant se mettre. Elle seroit encore bien plus arriérée sans les anglais et les hollandais auxquels elle doit une partie de ce qu'elle est, soit à

l'égard de la construction, soit à l'égard des manoeuvres et de la discipline de la flotte; mais plusieurs obstacles s'opposent encore aux progrès ultérieurs dont elle est susceptible ; d'abord le défaut de ports dans l'Océan, ensuite le peu d'étendue des côtes que possède la Russie, et qui sont d'ailleurs embarrassées de glaces une partie de l'année, enfin le petit nombre de marins expérimentés dont elle peut fournir ses vaisseaux, si elle ne veut les équiper que de nationaux. En effet la Russie n'a sur l'Océan que le seul port d'Archangel qui ne peut servir qu'au commerce, à cause de la grande distance où il est des mers de l'Europe, et de la nécessité où l'on est pour communiquer aux autres mers, de doubler le Cap-Nord situé sous le soixante-douzième dégré, et qui n'est ouvert que dans le milieu de l'été.

2°. Il est prouvé qu'une puissance qui ne possède qu'une petite étendue de côtes ne sauroit avoir que difficilement une grande puissance sur mer. Or la Russie n'a guères que celles qui sont depuis Riga et Wiborg jusques au fond du golfe de Finlande, ce qui n'est qu'un point pour un si vaste empire, et qui a d'autant moins de valeur, que le golfe serré entre les terres, privé des marées, inaccessible au moins cinq mois de l'année, n'est pas fort au-dessus d'un lac comparé à l'Océan. Nous ne comptons pas ici ce que la Russie a acquis sur la mer noire, ni les côtes presque désertes

de la mer blanche et de la mer glaciale, ni les pays inhabitables du Kamschatka.

3°. Enfin, la Russie manque de matelots expérimentés, et n'en aura pas de sitôt, parce que la constitution de son gouvernement s'y oppose. Le serf qui est le seul homme robuste en Russie qui convienne aux fatigues de la mer, est enchaîné au sol qui l'a vu naître, et la mer n'est que l'élement des hommes libres. Aussi lors de la première guerre que les Russes eurent contre les Turcs, le hasard sembla-t-il les servir dans la distance où Cronstadt se trouva de l'Archipel par l'expérience que les officiers et les matelots acquirent dans ce trajet. Le gouvernement tient à la vérité à sa solde 18,000 matelots, mais la plupart n'ont jamais servi; un petit nombre, en tems de paix, fait quelques croisières dans la Baltique, ou, tout au plus jusqu'à la vue des côtes de l'Angleterre; les autres sont employés en été à conduire quelques vaisseaux de Cronstadt à Saint-Pétersbourg, ce qui n'est pas là un apprentissage suffisant pour former un grand nombre de matelots, auquel on ne peut pas même suppléer en tems de guerre par les équigages des vaisseaux marchands; car la Russie n'en a presque point, ce qui vient principalement des sévères défenses de sortir du pays, sans un passe-port en forme de l'amirauté. Un négociant qui expédie un bâtiment est d'abord obligé d'obtenir de l'amirauté une permission de prendre sur son bord un certain nombre de sujets russes,

pour le retour desquels il doit fournir une caution de 140 roubles par matelot. Ainsi, à moins d'enfreindre les loix fondamentales de l'empire et le code de Bronze de la servitude, on ne sauroit avoir en Russie le nombre de marins nécessaires pour armer une grande flotte dans un cas pressant; enfin un état qui n'a point des colonies éloignées, point de pêches considérables, point de côtes étendues qui puissent en familiariser les habitans avec les dangers de la mer, ne sauroit se procurer une marine capable de se faire craindre des puissances maritimes de l'Europe.

Celle de Russie, cependant, avec tous ses défauts, est bien suffisante pour la défense de ses côtes, pour escorter ses vaisseaux marchands, pour se faire respecter sur la Baltique, et en imposer dans l'Archipel aux Turcs qui n'ont point une meilleure marine, ou plutôt qui l'ont très-inférieure encore à celle des Russes, parce que la marine de ces deux puissances est en raison inverse l'une de l'autre, que celle des Russes va d'amélioration, en amélioration et que celle des Turcs se détériore tous les jours. C'est un avantage et un effet de la bonne politique du cabinet de St. Pétersbourg, que d'entretenir une bonne intelligence avec les grandes puissances maritimes, à qui elle fournit les munitions navales, et qui sont intéressées par cette raison à la ménager et à cultiver son amitié; mais il ne doit pas espérer de long-tems de les rivaliser.

CHAPI-

CHAPITRE XV.

Commerce que les nations européennes font avec la Russie. — Quels sont les ports les plus fréquentés de cet empire. — Archangel. — Riga. — Astracan. — Gurjef. — Derbent. — Baku. — Enzelli. — Navigation et commerce de la mer noire. — De la mer d'Azoff. — Navigation intérieure de la Russie. — Projet des Russes pour porter leur commerce dans l'Inde.

Le commerce de la Russie en Europe, c'est-à-dire dans les parties septentrionales de cette partie du globe, a été long-tems entre les mains des seuls négocians des villes Anséatiques. Mais les Anglais, qui abordent par-tout, ayant mouillé pour la première fois et sous le règne d'Iwan IV, dans le port d'Archangel, furent invités par ce prince à établir des comptoirs dans ses états, et la reine Marie sur le rapport des navigateurs qui avoient été accueillis en Russie, établit en 1555 une compagnie pour y faire le commerce à laquelle Iwan IV accorda des priviléges considérables, que les Anglais, selon leur système, trouvèrent les moyens de rendre exclusifs.

Ce débouché devint bientôt pour eux une source de spéculations avantageuses parce que le commerce qui en résulta fut immense et lucratif

au-delà de toute expression. Il consistoit principalement, pour l'exportation de Russie dans les diverses contrées dé l'Europe, en fourures, peaux, mâts, lin, chanvres, suif, huile de baleine, goudron, poix et cuirs; et pour l'importation de ces contrées en Russie, en draps, étoffes, modes, coton, étaim etc. Cette branche de commerce pour les Anglais se ramifia bientôt dans une grande étendue des vastes provinces qu'Iwan IV, aussi célèbre par ses conquêtes que par ses cruautés, soumit à son empire. Mais ce prince n'étoit pas immortel, et à sa mort tout changea de face. Foedor, son successeur, loin de protéger les Anglais, annulla ou réduisit presqu'à rien leurs priviléges. Ce prince étoit jaloux ou ennemi de tout ce qui n'étoit pas russe. Cependant comme l'avidité des marchands est aussi rampante, aussi capable d'obsession que celle des courtisans, les Anglais à force de bassesses parvinrent à recouvrer une partie de leurs priviléges; mais Boris Godunow qui vint ensuite, non-seulement ne voulut point entendre parler de priviléges, mais encore rendit libre le commerce dans ses états, ainsi les villes anséatiques rentrèrent dans leurs anciens droits et rivalisèrent les Anglais avec tous les avantages de la localité. Les Hollandais vinrent aussi, car par-tout où vont les Anglais on voit bientôt le pavillon batave qui, dans les parages où il n'y a pas de coups de canons à essuyer, devient bientôt le pavillon dominant, parce que le navigateur hol-

landais égale le navigateur anglais en avidité, mais lui est inférieur en courage et plus inférieur encore en moyens.

Les troubles qui désolèrent la Russie lors de l'apparition des faux Démétrius, nuisirent beaucoup au commerce de ces différentes nations et sur-tout à celui des Anglais, qui cependant se releva sous Michel Foederowitsch, et fut anéanti sous son fils Alexis qui bannit de ses états les marchands de cette nation, indigné, dit-on, de ce qu'elle avoit fait périr sur un échaffaud le roi Charles I, avec lequel Alexis avoit des liaisons d'amitié et des traités d'alliance. Cette allégation n'est pas dans l'exacte vérité, car l'expulsion des Anglais a précédé d'une année la mort de Charles; mais ce qui la motiva réellement furent les offres faites par les Hollandais de payer un droit de 15 pour cent de leurs marchandises, si on vouloit les mettre à la place des Anglais, ce qui eut lieu et n'empêcha pas que quelque tems après le Czar ne reçut un agent de Cromwel à Archangel, et permit aux Anglais de commercer dans ce port sur l'ancien pied, cependant ni eux ni aucune nation ne purent obtenir d'Alexis de faire le commerce ailleurs que dans ce port.

Charles II, essaya d'obtenir pour la nation anglaise le rétablissement d'un commerce entièrement libre, mais le comte de Carlisle envoyé à cet effet en Russie, aliéna plutôt le coeur du Czar qu'il ne le concilia en faveur des Anglais, parce

qu'à la hauteur d'un courtisan il joignoit une ignorance parfaite des convenances; aussi n'obtint-il du Czar que ce qu'on ne pouvoit lui refuser, c'est-à-dire la permission de commercer dans toute la Russie, en payant, comme les autres nations, les droits d'entrée et de sortie.

Archangel, qui avoit été, sous les grands-ducs et les czars, le seul port de la Russie où se fit le commerce, partagea bientôt cet avantage avec Saint-Pétersbourg et les ports de la mer Baltique. Lorsque Pierre I, fut parvenu à l'empire, ce prince ôta même à Archangel ses privilèges et ses anciennes immunités, comme nuisibles à la liberté du commerce. Plus facile ou moins éclairée sur ses véritables intérêts, Elisabeth les rétablit tous. Cette ville fait aujourd'hui un commerce assez considérable, elle verse dans les provinces d'Archangel, du bas Nowogorod et de Kasan, les marchandises de l'Europe, et en exporte du grain, du chanvre, du lin, de grosses toiles, des mâts, du suif, qui descendent par la Dwina; elle est aussi l'entrepôt des productions d'une partie de la Sibérie, comme les pelleteries et le fer.

Aujourd'hui le commerce est dans une plus grande activité dans les ports de Riga, Revel, Narva et Wiborg. On exporte du premier une grande quantité de grains que les Anglais, les Suédois et les Hollandais y viennent charger et qu'on y amène par la Dwina des provinces de Pleskow, de Smolensko et de Nowogorod. Il en

sort aussi des mâts en petite quantité. Les marchandises exportées des autres ports sont les mêmes que celles qu'on exporte de Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire, du chanvre, du lin, des cuirs, de la cire, du suif, du goudron, des crins, des cordages, de la Rhubarbe, de grosses toiles, toutes sortes de peaux et de pelleteries, du caviar, de la potasse, des grains etc.

Archangel qui doit son nom à un couvent situé près du lieu où cette ville fut bâtie, est sur les bords de la Dwina à 90 werstes de la mer blanche; elle a cinq quarts de lieue de long sur une demie de large, elle est entièrement bâtie en bois à l'exception du *Gostinoï-Dwor* ou maison de commerce, qui est construit en briques. La citadelle où le gouverneur fait sa demeure n'est qu'une enceinte de bois avec des fortifications aussi combustibles. On compte dans cette ville plus de deux mille négocians, et ce qui est rare pour une ville de commerce, c'est qu'on y vit à très-grand marché.

Dès le 16ème siècle, les Russes faisoient un commerce considérable sur la mer Caspienne; il est vrai qu'il a souffert long-tems parce que les Caravanes étoient souvent pillées par les Cosaques en se rendant à Astracan. Mais Alexis Michaëlovitsch ayant dompté ces hordes vagabondes, les chemins devinrent plus sûrs, et le commerce de Perse se ranima, Astracan en fut le centre. Des marchands de la Bucharie, de la Crimée, de l'Arménie, de la Perse et de l'Inde même, y venoient

trafiquer; et comme les bâtimens russes étoient alors grossièrement construits et sujets aux naufrages, le prince fit venir des constructeurs d'Amsterdam pour en avoir de plus propres à résister aux tempêtes de cette mer orageuse.

La rébellion des Cosaques du Don, et les dévastations qui en furent la suite anéantirent ce commerce, qui, après que les rebelles eurent été dissipés, ne se rétablit jamais bien, malgré les conquêtes de Pierre I, les factoreries qu'il établit, la compagnie à laquelle il donna un privilége exclusif, et les traités de l'impératrice Anne avec le roi de Perse pour favoriser cette compagnie. Il ne reprit une nouvelle activité qu'en 1762, époque à laquelle Catherine II, supprima le privilége exclusif de la compagnie, et permit à tous ses sujets de commercer avec la Perse. Deux Consuls russes furent établis à Baku et à Enzelli. Cependant cette princesse n'a pu parvenir encore à empêcher la contrebande qui se fait à Shamakie et dans les autres villes de l'intérieur de la Perse, par les marchands arméniens qui, connoissant le pays et sachant la langue, ont un avantage considérable sur les Russes.

Astracan, dont les différens quartiers sont épars sur les collines que renferme son enceinte, est bâtie dans une isle que le Wolga forme à son embouchure dans la mer Caspienne. Cette ville habitée par des Russes, des Arméniens, des Persans, des Tartares et des Juifs, peut être regardée

comme un des entrepôts les plus considérables de l'univers, parce qu'au moyen du Wolga, on y amène aisément les marchandises des ports Baltiques. On remarque que dans cette ville, qui cependant n'est située qu'au 47ème dégré, le froid est extrêmement rude en hiver, et que pendant deux mois le Wolga est gelé au point de pouvoir porter les traîneaux le plus fortement chargés. C'est sur une des collines que renferme Astracan, qu'est le comptoir impérial des jardins, dont la principale commission est d'encourager dans le pays la culture de la vigne et de fournir de fruits la table de l'impératrice et celles de ses courtisans qui sont plus exigeans qu'elle et comptent pour rien les peines que coûte aux malheureux un melon d'Astracan avant de parvenir sur leur table.

Il y a sur les bords du Wolga de grandes forêts qui dépendent de la province de Kasan et fournissent abondamment toutes les mâtures et les bois nécessaires pour la construction des vaisseaux destinés à naviger sur la mer Caspienne, qu'on sait être une des plus orageuses du globe.

Cette mer, sur laquelle les anciens et les modernes ont formé tant de systêmes, et qui réellement est un phénomène, a environ 386 werstes de longueur de Gurjef à Medshetizar, et n'a nulle part plus de 175 werstes de largeur. Cette mer, dont les eaux sont couleur d'ocre, n'a ni flux ni reflux, et est pleine de bas fonds qui s'opposent

à la navigation des vaisseaux qui tirent plus de 9 à 10 pieds d'eau.

Les pêches qui s'y font sont importantes, occupent et forment beaucoup de gens de mer. Les Cosaques d'Ural jouissent de cette pêche sur les côtes, à 32 werstes de distance des deux côtés du fleuve Ural, et les habitans d'Astracan, sur tout le reste des côtes qui appartiennent à la Russie. On y pêche l'Esturgeon et le Beluga dont les oeufs fournissent abondamment à ce que les Russes appellent du *Caviar*, espèce de mets qu'ils chérissent et dont nous aurons occasion de parler. Le poisson sec et salé forme aussi un article très-important dans la nourriture des Russes. La mer Caspienne abonde sur-tout en chiens marins, dont les Cosaques aiment passionnément la chair, et dont ils tirent beaucoup d'huile.

Les côtes sont partagées entre les Russes, les Persans et les Tartares, de cette manière, les ports des Russes sont Gurjef et Kisliar. Gurjef est à l'embouchure du Jaïk. C'est une forteresse, et la plus petite de celles qui sont élevées le long du Jaïk; mais c'est la plus régulière et celle dont les ouvrages sont le mieux construits. Elle n'a qu'une seule porte qui conduit au fleuve. On y compte 140 maisons, toutes en bois, à l'exception de celle du commandant et du magazin à poudre. La population consiste dans la garnison qui est de deux compagnies de fusiliers, un escadron de Cosaques et quelques marchands d'Astracan, qui

font un peu de commerce avec les Tartares-Kirghis, voisins de ces contrées.

Kisliar est sur la côte orientale, et couvre les frontières du côté de la Perse. Autrefois les vaisseaux pouvoient entrer dans les bras du Terek qui coule au Sud, mais il est encombré aujourd'hui par les sables et l'on décharge les marchandises à plus de 25 werstes de la forteresse qui est sur le Terek, et à 70 werstes de son embouchure, elle est habitée par les Cosaques et des Tartares dont les maisons sont en terre glaise ou en briques non-cuites. Cette ville reçoit d'Astracan les marchandises d'Europe, outre une quantité de grains pour l'usage des colonies que les Russes ont sur les bords du Terek, et les habitans du Caucase qui n'en sont pas éloignés. Les marchands de Kisliar commerçent avec les ports des Persans, et font de plus la contrebande avec Shamakie, Derbent et même Tefflis en Georgie, mais ce commerce est fort sujet aux insultes et au pillage, de la part des hordes nombreuses de brigands qui errent dans ces contrées.

Les principaux ports de la mer Caspienne qui appartiennent à la Perse, sont 1°. Derbent, dans le Shirvan, que les Persans soutiennent avoir été bâti par Alexandre le Grand, qu'ils appellent *Iskander*. Cette ville est assise au pied d'une montagne qui est une continuation des monts Usmeïens; elle est importante par la forteresse qui la défend, que la nature et l'art ont contribué à rendre une place inexpugnable, ou du moins susceptible de la

plus longue défense. Les Arméniens font la principale portion des habitans de cette ville, et le commerce n'est que dans leurs mains; il consiste en sel, en soies crues et en étoffes de soie venant de Shamakie qui n'est qu'à quarante quatre werstes de Baku, le port le plus commode de toute cette mer. Baku est situé vers le Nord au pied du Bischbarmak, montagne célèbre par ses souces de Naphte, espèce d'huile bitumeuse, très-inflammable, dont on fait dans ce pays un très-grand commerce. Les Gaures connus sous le nom de Guèbres et adorateurs du feu, viennent dans ce canton rendre un culte à Dieu qu'ils adorent sous l'emblême de ce feu. On tire de cette ville, dont les Arméniens font aussi le commerce, de la soie, du sel, et surtout beaucoup de Naphte. Il se fait encore à Enzelli ou Sinsili, ville bâtie en jonc, et ayant un superbe golfe sur la côte sud-ouest, un assez grand commerce avec la Perse. Cette ville n'est qu'à dix werstes de Rascht, le chef lieu du Ghilan, et situé au centre de cette province. Les Russes ont conservé le droit d'avoir un consul à Rascht avec trente soldats et une église de leur nation. Ils y débitent avantageusement les marchandises d'Europe ils en tirent de la soie et des étoffes du Ghilan qui sont estimées les meilleures de la Perse.

Les Buchariens, peuple fort adonné au commerce, et qui habite la partie sud-ouest de la Tartarie indépendante, mènent de nombreuses caravanes en Russie. Il y a dans cet empire plusieurs

colonies de ces tartares qui entretiennent une communication avec les marchands de leur pays. Les principaux marchés qu'ils fréquentent sont Tomsk, Kiatka et Orenbourg; ce dernier est le plus considérable, et le commerce s'y fait sur-tout avec Kaskar, Taslhent et Khirva. Ces Caravanes portent en Russie de l'or et de l'argent en monnoie de Perse et en roupies des Indes; elles y apportent aussi de la poudre d'or qui se trouve dans les rivières de la Bucharie, des pierres précieuses, du lapis lazuli, du coton filé et non filé, une grande quantité d'étoffes des Indes en soie et en coton, du nitre, du sel ammoniac, de la rhubarbe, des peaux d'agneaux; elles y conduisent encore de nombreux troupeaux de brebis et des chevaux. Les objets qu'elles exportent de la Russie sont du drap, des cuirs de Roussi, des grains de collier, des bijoux, de la clincaillerie, de l'indigo et de la cochenille, etc.

Les Russes commercent aussi avec la Chine, et cette branche de leur commerce est la plus importante de celui qu'ils font avec le reste de l'Asie; le principal entrepôt en est aujourd'hui à Kiatka, place située sur les frontières des deux empires; il est toujours abondamment fourni de toutes les marchandises qu'ils peuvent se procurer, et que les Chinois achètent avec empressement. La valeur totale de ce commerce en exportations et importations est pour la Russie un objet d'environ quatre millions de roubles, vingt millions de nos livres.

Pierre-le-Grand est le premier souverain de Russie, qui ait tenté de s'ouvrir la navigation de la mer d'Azoff, et de la mer noire, et d'exporter les productions de ses états par ce canal. Ce projet favori sembloit sur le point de se réaliser par la conquête d'Azoff, et la construction de la forteresse de Taganrok, lorsque tous ces grands desseins furent anéantis par la malheureuse campagne de 1711, qui se termina par la paix de Pruth, paix achetée par la cession d'Azoff, de Taganrok, et l'abandon du commerce de la mer noire. Dès-lors les Turcs ont constamment refusé aux Russes avec cette morgue qu'inspire l'envieuse jalousie de partager avec eux la navigation de leurs mers, et cette interdiction a été entre les Turcs et Catherine II une suite de guerres où les deux parties, plutôt épuisées que reconciliées, ne déposoient les armes, que pour les reprendre ensuite avec plus de fureur. Enfin Catherine a vaincu, et ses victoires ont valu aux Russes la navigation libre dans toutes les mers de Turquie, le droit de passer par les Dardanelles avec toutes les franchises relatives au commerce que les Turcs accordent aux nations qu'ils favorisent le plus, la possession d'Azoff, de Taganrok, des forteresses de Kinburn, Kertsh et Yenicalé, et un terrain très-étendu entre le Bog et le Dniéper. Maîtresse de l'embouchure du Boristhene, la Russie a fait construire la ville de Cherson dans la Crimée à dessein d'en faire un port franc qui préparât aux deux empires la faci-

lité d'un commerce plus étendu ; mais ces projets n'ont eu d'abord que des obstacles à vaincre, et n'avoient pris encore aucune consistance, lorsque la guerre s'est allumée une seconde fois en 1787. Malgré les nouveaux succès des Russes, il est probable que cette extrémité de l'Europe ne sera susceptible d'un grand commerce, qu'à mesure que les régions qui l'avoisinent, se seront civilisées. Une communication plus suivie entre la mer noire et la partie orientale de l'Europe, et entre cette même mer et le centre de l'Asie par son voisinage de la mer caspienne, pourroit donner un jour aux échanges de l'Europe plus de moyens et de facilités; mais ce n'est que dans un long avenir qu'on entrevoit cette révolution dont la Russie ne s'occupera ou ne pourra s'occuper qu'après qu'elle aura acquis en Europe un plus grand ascendant, auquel elle parviendra sans doute, si les successeurs de Catherine II lui ressemblent ; car dans un gouvernement autocratique, la destinée de l'empire dépend entièrement de l'autocrate ; un ou plusieurs génies qui se succèdent, le rendent florissant, un ou plusieurs hommes foibles viennent-ils après eux, tout est perdu, tout est détruit; c'est l'image d'un champ que des bras laborieux ont défriché, et que des bras fainéans laissent une autre fois couvrir de ronces. D'après l'activité de Catherine et les espérances que donnent le grand duc, on a fait beaucoup de spéculations sur l'étendue et la valeur du commerce que la Russie pourra

faire bientôt dans la mer noire, et sur la révolution qui sera la conséquence de ce déplacement d'une partie du commerce de la Baltique, en faveur des ports de la Méditerranée. On regarde comme une chose sûre que les provinces méridionales de la Russie auront par ce moyen un débouché pour exporter le superflu de leurs productions, que les vaisseaux russes s'ouvriront un commerce avantageux avec la Crimée, et les provinces autrichiennes par le moyen de Kilia Nova, avec les Turcs à Constantinople, avec les Grecs dans le Levant, que le fer de Sibérie, les grains, le chanvre, le lin de l'Ukraine arriveront dans les ports de la mer noire, et de-là par les Dardanelles dans ceux de la Méditerranée, et qu'ainsi la France et l'Espagne se fourniront des munitions navales bien plus aisément et à meilleur marché que par la route de la mer Baltique et de l'Océan du Nord. Ces projets qui d'abord n'ont paru que des rêves chimériques à ceux qui ne réfléchissent pas sur les prodiges qu'est capable d'opérer une persévérance aussi impassible que celle des Russes, ces projets, dis-je, sont déjà réalisés en grande partie, et il est probable que les circonstances et la patience russe qui ne se rebute de rien les effectueront tous un jour.

Aussi infatigables qu'avides de gain, les Russes portent à Constantinople et à Gallipoli, qui sont les principaux ports de la mer de Marmora, des pelleteries, des cuirs, des toiles à voile, des cor-

dages, des ancres, du goudron, de la poix, de l'acier, du fer, du poisson salé, du caviar, du beurre, des dents de chevaux marins, de la cire, du thé, du musc, de l'huile de castor, des couleurs, du papier, de la grosse toile et des grains. Ils y achètent de la soie crue et travaillée, des étoffes de coton, des mousselines, des étoffes de Turquie, des tapis, du poil de chèvre d'Angora, des vins grecs, de l'huile et toute sorte de fruits, ainsi que du tabac, des pipes, des épices, du safran, de l'opium, et d'autres drogues, des perles, des pierres précieuses, de l'or, de l'argent, etc.

C'est d'après les cessions que les Turcs ont été forcés de faire à la Russie, que ce commerce et celui qui se fait dans la mer d'Azoff ont réellement pu prendre le nom de commerce. Les objets cédés sont considérables et de la plus grande importance pour la Russie. 1°. Elle a obtenu le pays autour de la mer d'Azoff, 2°. toute la Crimée; 3°. la forteresse de Kinburn; 4°. la pays entre le Dniéper et le Bog. Nous allons donner une idée de l'importance de ces différentes cessions.

Le district situé le long de la mer d'Azoff, comprend, outre une grande étendue de pays à l'est et à l'ouest d'Azoff, les forteresses d'Azoff, de Taganrok et de Peterofsk. La première n'est plus de la même conséquence dont elle étoit sous Pierre I. La branche du Don, sur laquelle elle est bâtie, est à présent tellement embarrassée de sable, que les plus petits vaisseaux ont de la peine à y

entrer. On débarque ordinairement à Taganrok et à Peterofsk les marchandises qui étoient autrefois portées à Azoff; les bâtimens marchands se construisent à St. Démétri ou à Rostof, d'où ils descendent le Don par une autre branche de ce fleuve. Le port de Taganrok n'a que sept pieds d'eau; il faut que les navires destinés pour ce port n'en tirent que cinq ou six. Catherine dont l'oeil se porte par-tout, a rendu cette ville beaucoup plus commode par plusieurs magasins et autres bâtimens qu'elle y a fait construire pendant l'avant-dernière guerre; d'ailleurs les marins qui fréquentent ces passages font un cas particulier de la salubrité de l'air qu'on respire à Taganrok.

Peterofsk, bâti pendant la seconde guerre que la Russie a eue avec les Turcs, est à l'embouchure de Broda, et commande les frontières de Turquie. La situation de son port est des plus avantageuses, parce qu'il a une communication directe avec les ports de la Crimée, et qu'il est plus profond que celui de Taganrok. Avant qu'on fut maître de la Crimée, ces forteresses assuroient parfaitement la navigation de la mer d'Azoff, et le pays d'abord cédé par les Turcs, étoit gardé par une chaîne de petits forts qui s'étend encore de Peterofsk au Dniéper.

Les forts de Kertsch et de Yenikalé sur la côte orientale de la Crimée, et près de l'entrée septentrionale du canal de Caffa, étoient de la plus grande importance avant la guerre dernière, parce qu'ils

commandoient le passage de la mer noire à la mer d'Azoff.

Kinburn situé à l'embouchure du Dniéper, et vis-à-vis d'Oczakow, étoit le seul port que les Russes possédassent sur les côtes de la mer noire. Avant qu'ils se fussent emparés d'Oczakow, il touchoit aux frontières du territoire des Turcs et leur faisoit respecter celles des Russes. Il pouvoit encore gêner leur navigation sur le Dniéper. Cette place étoit destinée à être le principal dépôt des marchandises envoyés des provinces que parcourt ce fleuve; mais le port n'offrant aucun mouillage assuré, à cause des sables mouvans, la nouvelle ville de Cherson est devenue le véritable entrepôt du commerce qui se fait dans ce parage.

La possession du territoire entre le Bog et le Dniéper ouvre encore une communication assurée entre la mer noire et les belles provinces au travers desquelles coule le Dniéper; ce territoire important, et si essentiel à l'existence de ce nouveau commerce, étoit habité principalement par des hordes de Tartares errans, et par des Cosaques Saporoviens qui habitoient près du Dniéper, et en rendoient la navigation très-dangereuse par leurs pirateries.

Les provinces russes les plus intéressées à ce commerce, parce qu'elles touchent au Dniéper et au Don, sont celles de Smolensko, de Mohilof, d'Ukraine, de la nouvelle Russie, de Bielogorod, de Woronetz, de Slobodskaia et d'A-

zoff. Ce vaste pays fournit en abondance toutes sortes de grains, du chanvre, du lin, des cuirs, des mâts, des planches, du miel, de la cire, du tabac. L'impératrice a déjà fait bâtir plusieurs villes dans les pays qui lui ont été cédés par les Turcs; les principales sont Cherson, Catharinenslaf et Marianopoli.

Cherson est situé sur le Dniéper, à environ douze werstes au-dessous de l'embouchure de l'Ingul, et elle est bâtie principalement de pierres-de-taille. On la destine à être le principal marché de ces provinces; mais si ce commerce devient étendu, ce marché seroit mieux placé dans quelqu'endroit au-dessous de la barre du Dniéper, c'est-à-dire à quinze werstes environ au sud de Cherson. Il y a dans cette ville un chantier pour la construction des grands vaisseaux, et l'on y a déjà lancé plusieurs vaisseaux de guerre et frégates, aussi bien que des vaisseaux marchands.

Catharinenslaf, ou la gloire de Catherine, est bâtie non loin de l'endroit où la petite rivière de Liltzin se jette dans la Samara, et doit être la capitale du gouvernement d'Azoff. Il y a une colonie de Grecs et d'Arméniens qui sont venus de la Crimée; il y aussi d'autres colons de différentes nations, qui ont rendu de grands services à la Russie dans les différentes guerres qu'elle a eues avec les Turcs.

Marianopoli a été bâtie sur les bords de la mer d'Azoff, entre les rivières Mius et Calmius; ces

trois villes, aussi bien que les nombreux villages qu'on a vu s'élever rapidement dans un pays qui n'étoit habité que par des hordes vagabondes, sont aujourd'hui remplies de Russes, d'Arméniens, de Grecs et de Tartares qui ont abandonné leur vie errante.

L'oeil du voyageur, qui dans l'Allemagne et la Hongrie a admiré le cours majestueux du Rhin et du Danube, est bien autrement surpris lorsqu'il arrive et parcourt les rives du Don et du Dniéper, qui forment la communication entre les provinces dont nous venons de parler et les mers de Turquie.

Le Don prend sa source dans le petit lac de Saint-Jean, près de Tula, dans le gouvernement de Moscow; et après avoir traversé une partie des provinces de Woronetz, de l'Ukraine, Slobodskai et toute la province d'Azoff, il se partage en trois bras, près de Tcherskask, qui se perdent dans la mer d'Azoff; ce fleuve fait tant de tours, et est tellement rempli de bas-fonds, qu'on ne peut guères y naviger qu'au printems, et à la fonte des neiges; son embouchure est aussi tellement embarrassée de sables, qu'excepté dans cette saison, il n'y a que des bateaux plats qui puissent passer dans la mer d'Azoff. Les pays que le Don traverse, sont couverts de vastes forêts, dont les bois sont flottés jusqu'à St. Démétri et à Rostof, où l'on construit des frégates pour la mer d'Azoff.

La navigation du Don deviendra très-avantageuse, si, par ce fleuve, on peut parvenir à trans-

porter dans la mer noire le fer de Sibérie et les marchandises de la Chine et de la Perse. C'étoit par ce même canal qu'elles y arrivoient autrefois, aussi bien que les productions de l'Inde.

On envoie quelquefois le fer de Sibérie et les marchandises de la Chine par le moyen de divers canaux jusqu'au Wolga; celles de Perse sont transportées aussi jusqu'au Don, au travers de la mer caspienne; et du Wolga au Don il n'y a plus qu'un trajet de dix-huit werstes.

Depuis que les Russes ont acquis une partie de la Lithuanie et le pays entre le Don et le Dniéper, et que les Cosaques Saporoviens ont été totalement dispersés ou contenus, la navigation du Dniéper est devenue moins dangéreuse; le fleuve a été débarrassé de divers engorgemens, et il coule aujourd'hui librement depuis sa source jusqu'à son embouchure dans les provinces de l'empire russe.

Quoique le cours de ce fleuve soit de plus de 530 werstes, sa navigation n'est interrompue qu'une seule fois par une suite de cataractes qui commencent au-dessous de l'endroit où ce fleuve reçoit la Samara, et s'étendent dans une longueur de 30 werstes; elles ne sont cependant pas si dangereuses qu'on les a représentées, et l'on peut les passer au printems, sans beaucoup de danger, même avec des barques chargées. Dans les autres saisons de l'année, on décharge les marchandises à Kameusk, vis-à-vis de l'embouchure de la Samara; on les transporte par terre jusqu'à Kitchask, qui n'en

est qu'à environ 30 werstes; de-là on les embarque de nouveau, pour les faire descendre sans interruption jusqu'à Cherson. Si ce commerce prenoit de grands accroissemens, on pourroit, en sacrifiant quelques millions de roubles, rendre ce fleuve navigable dans toutes les saisons de l'année, malgré ses cataractes.

L'établissement d'un commerce entre les ports de la mer noire et de la Méditerranée a été encouragé par l'impératrice; elle a diminué les droits d'entrée et de sortie, et contribué à former une compagnie pour le commerce de la mer noire.

D'abord, après la paix de 1775, quatre vaisseaux marchands firent voile pour St. Pétersbourg, avec une cargaison consistante en fer, en lin, en chanvre, en toiles à voiles, en peaux, etc. Cet armement se fit aux frais de l'impératrice, qui en abandonna tous les profits à la nouvelle compagnie. Mais la jalousie des Turcs fit échouer cette entreprise; ils empêchèrent, sous divers prétextes, ces vaisseaux de passer les Dardanelles; les cargaisons furent vendues dans le Levant et dans la Méditerranée, et les vaisseaux s'en retournèrent, sans avoir rempli leur principal objet. De nouveaux troubles qui s'élevèrent au sujet de la Crimée, empêchèrent, jusqu'en 1779, qu'on ne formât de nouvelles entreprises de ce genre; mais depuis la paix qui fut conclue à cette époque entre les Russes et les Turcs, plusieurs vaisseaux grecs portant

pavillon russe, venant d'Azoff et de la mer noire, ont passé librement les Dardanelles. Ce passage n'est contesté aux Russes, que quand le Turc, oubliant ses dernières défaites, et que ses troupes ne sont plus faites pour combattre celles d'Europe, veut une autre fois tenter le sort des armes, et il ne le veut jamais, qu'il ne soit mu par les Imans, l'opium, ou quelque puissance étrangère qui veut opérer une diversion dont elle puisse tirer avantage.

Voici comment les Russes essayèrent de franchir ce passage fameux qui, pour eux, n'est plus aujourd'hui un obstacle; un vaisseau de leur nation qui appartenoit au gouvernement, et étoit chargé de boeuf salé, partit en 1780 de Cherson pour le port de Toulon; on le laissa passer aux Dardanelles, et bientôt il fut suivi de cinq autres, chargés de fer, qui pénétrèrent heureusement dans les ports de l'Archipel. Au mois de novembre 1781 un pareil nombre de vaisseaux partit de Cherson pour les ports de France, avec des chargemens de chanvre et de tabac, et leurs voyages eurent les mêmes succès. Enfin, en 1784, d'autres bâtimens firent le même voyage; mais la dernière guerre a interrompu ce commerce naissant, que quelques auteurs ont représenté comme capable de causer une prompte révolution dans le commerce général de l'Europe, et qui cependant n'est encore rien ou presque rien.

Nous ajouterons aux détails que nous venons de donner, et pour la gloire des souverains de la Russie, qu'il n'y a point d'état sur la terre où la navigation intérieure ait une étendue égale à celle de cet empire. En effet on peut transporter des marchandises par eau à une distance de près de 3000 werstes, c'est-à-dire depuis les frontières de la Chine jusqu'à St. Pétersbourg, sans autre interruption que celle d'un espace d'environ 40 werstes. On peut aussi en transporter, sans les débarquer une seule fois depuis Astracan jusqu'à Saint-Pétersbourg, dans une étendue de plus de 950 werstes.

La communication par eau de St. Pétersbourg à Astracan, ou, ce qui est la même chose, de la mer Baltique à la mer Caspienne, est formée par le fameux canal de Wishnei-Woloshok, qui est digne du règne de Catherine II, et surpasse, pour les travaux qu'il a nécessités, les ouvrages immortels des Romains, dont il égale la solidité.

La Russie, qui est le pays aux projets, et dont cependant l'exécution de plusieurs a étonné l'Europe, en conçut un des plus gigantesques en 1783; il est vrai que ce fut sur un fait extraordinaire. Eloignés de leur route ordinaire par la guerre que se faisoient Hider-Aly et les Anglois, quelques marchands du Nord du Bengale, après avoir traversé d'immenses pays, étoient venus apporter leurs marchandises sur les frontières de la Sibérie,

où ils avoient été accueillis avec transport, et avoient promis de revenir. Instruit de cette nouveauté, le comptoir du commerce de St. Pétersbourg avoit sur le champ projetté une branche de commerce avec les Indiens, et pour la favoriser, il avoit expédié une flotte d'Astracan, pour s'emparer d'Astrabad, qui est le port le plus méridional de la mer Caspienne, et le parage où les Indiens pouvoient le plus commodément venir commercer; mais les Kadschares, peuple indomptable, qui fuit l'esclavage et sait s'en défendre, dispersa la flotte, et l'entreprise eut le plus malheureux succès. Cependant la cour de Russie ne s'est pas découragée pour cela, et a remis à un tems plus opportun, une seconde tentative, à laquelle elle se prêtera avec d'autant plus de raison, que la navigation intérieure, établie de St. Pétersbourg à Astracan, doit porter les vues de la Russie sur le commerce de l'Inde, puisqu'en établissant cette communication, elle franchit l'obstacle le plus difficile à surmonter, pour le commerce qu'on fera par ce débouché. Mais si jamais la Russie parvient à ce but, le commerce de l'Inde ne sera plus rien pour l'Angleterre, qui ne fleurit aujourd'hui que par ce moyen, et pour la France, qui a les plus puissans motifs pour y rétablir le commerce qu'elle y faisoit du tems du fameux Duplex. Ces deux puissances qui ont été long-tems rivales, et finiront par être amies, s'opposeront sans doute aux projets de la Russie, qui n'a guères n'étoit dans

dans la balance de l'Europe qu'un poids sur-abondant, et dont on ne faisoit pas compte, mais qui est aujourd'hui, ou prétend être, un poids prédominant, qui fera bientôt disparoître ceux qui pesoient avant elle dans cette chimérique balance que la fortune élève ou baisse à son gré.

CHAPITRE XVI.

Mines de Russie. — Celles de Woetsk. — Celles de Beresofoka. — De Kolivan. — De Nerschinsk. — Les Salines de Stroganoff. — De l'Ileck et de Sibérie.

UNE des plus fortes branches du commerce de la Russie, est celle qui provient des mines qui forment aussi un article conséquent dans les revenus de l'impératrice. Elle possède, comme une prérogative de la couronne, toutes celles qui produisent de l'or et de l'argent, qui se sont découvertes et peuvent se découvrir sur toutes les terres de sa domination. Quant aux mines de cuivre et de fer elle en exploite quelques unes pour son compte et ce sont les plus considérables; les autres sont abandonnées aux propriétaires des terrains où elles sont situées, ou à celui qui les a découvertes, moyennant une certaine redevance à la couronne

et une indemnité annuelle ou une fois payée aux propriétaires des terrains.

La mine de *Woetsk*, située près d'Olonetz, entre le lac Onéga et la mer blanche, est la première qu'aient eue les Russes. On en tire de l'or, mais à si grands frais, qu'elle a été abandonnée plusieurs fois. Catherine II en a fait reprendre les travaux en 1772 avec des procédés moins dispendieux; mais c'est encore une exploitation peu lucrative, car elle ne rend annuellement que 300 *Pounds* de cuivre et environ huit à dix marcs d'or en poudre.

Les mines découvertes dans les environs de Catharinenbourg, entre le Pyschma et le Beresofscka, et postérieurement à celles dont nous venons de parler, quoique nommées pompeusement *mines d'or* par les Russes, ne sont que des mines de cuivre, par ce que l'or qu'on en tire est au cuivre dans la proportion de 1 à 30, et que le produit annuel de ce précieux métal ne passe jamais 400 marcs et est très-souvent au-dessous de 350, ce qui ne couvriroit point les frais de l'exploitation, si la main-d'oeuvre n'étoit à bas prix dans ces contrées, et si, plus que tout cela, pour le malheur de l'humanité, le despote n'employoit pas la ressource des corvées, injuste, fatale pour l'infortuné paysan qui périroit sous le knout s'il osoit divertir la plus petite parcelle du minerai qu'il arrose de ses sueurs.

Les mines de la Russie les plus renommées et qui payent le mieux les sueurs des infortunés qu'on y emploie, sont celles de Koliwan, entre l'Oby et l'Irtisch, sur les frontières de la Sibérie et vers le pays qu'habitent les Kalmoucks chinois. Ces mines furent découvertes en 1725 par *Jakins Nikitisch Demidoff*, négociant de Moscow, aussi célèbre par ses singularités que par ses richesses. Des paysans des environs de l'Oby, avoient perdu quelques bestiaux et battoient la campagne pour les retrouver, quand des morceaux considérables de minerai s'offrirent sous leurs pas; ils en portèrent des échantillons à *Demidoff* qui avoit des forges dans leur pays, et lui indiquèrent l'endroit d'où ils les avoient tirés. Plus instruit que ces paysans, *Demidoff* connut le prix de cette trouvaille et courut à Moscow solliciter des lettres-patentes qui lui permissent d'exploiter le riche trésor que renfermoient les montagnes de Koliwan. Ce qu'il y a de singulier et qui prouve l'ignorance des Russes, c'est que le Collége des mines qui vit ces échantillons n'accorda les lettres-patentes que pour des *mines de cuivre*, tandis que *Demidoff* extrayoit de son minerai deux cinquièmes d'argent. Il continua en silence et dans le secret cette exploitation lucrative pendant près de vingt ans; assez riche alors ou craignant d'être trahi, et il est étonnant qu'il ne l'ait pas été, il remit son exploitation à l'impératrice Elisabeth et en reçut à titre d'indemnité une rente de 3,000 roubles. L'argent qu'on

tire de ces mines est mêlé de trois pour cent de parties d'or, dont on fait le départ à St. Pétersbourg. Selon les registres du comptoir des mines, celles-ci ont produit depuis qu'elles ont été découvertes, jusqu'en 1786, 5,280,000 marcs d'argent et 72,000 d'or, ce qui donne, année commune, un produit de 88 mille marcs d'argent et 2,400 marcs d'or.

Les mines et les fonderies de Koliwan occupent près de 40,000 hommes, sans y comprendre les paysans des environs de Tomsk et de Kusnetz qui se rachetent de leur capitation en coupant du bois, en fournissant du charbon et en transportant le minerai aux fonderies.

Depuis 1765 le comptoir des mines a trouvé le moyen de suffire aux frais de l'exploitation de celles de Koliwan, en employant à la fabrication des monnoies le cuivre qu'on en tiroit, et qui étoit, pour ainsi-dire, jeté à l'écart, à cause des frais de transport qu'il eût fallu faire pour en tirer un parti avantageux. On le voiture aujourd'hui à Suzunskoi qui est à quelques werstes de-là, où il est fabriqué en pièces de deux copekes, avec lesquelles on fait la paye des ouvriers. L'argent fondu en lingot dans cette même ville, est transporté à St. Pétersbourg par convoi, lorsque la saison le permet.

Après les mines de Koliwan, les Russes placent celles de Nertschink, situées sur la Nertscha, vers les frontières de la Chine, au Sud-est de la Sibérie; et celles d'Argunskoi, sur les bords de

l'Argun, située à-peu-près dans le même pays. On les croit même d'un meilleur rapport que celles de Koliwan, quoique moins abondantes, parce qu'elles exigent moins de main-d'oeuvre, et que d'ailleurs celles de Koliwan manquent du plomb nécessaire à leur exploitation, et qu'on est obligé pour y subvenir de le tirer d'Angleterre. Les mines d'Argun et de Nertschinsk ont rendu de 1741 à 1786, 72,400 marcs d'argent et 1,200 marcs d'or.

C'est principalement aux mines de Nertschinsk que l'on occupe les criminels que l'on transporte en Sibérie. Ils y sont toujours au nombre de deux mille, et ne forment cependant qu'un cinquième des ouvriers qu'on y employe.

Les autres mines de Russie sont peu considérables ou moins conséquentes que celles-ci. La couronne les a données à l'entreprise, ou on en a cédé la propriété moyennant une redevance. Beaucoup appartiennent à la maison de Schuwalow et aux différentes familles des Demidoff.

Malgré l'impéritie que quelques voyageurs ont reproché avec raison aux Russes dans la minéralogie, on a observé que ces peuples exploitoient leurs mines avec beaucoup plus d'avantage que ne l'étoient par les Espagnols celles du Potosi et du Pérou, et que la différence en faveur du bénéfice étoit pour les Russes de 80 pour cent sur l'or et de 50 pour cent sur l'argent. Elle provient, dit-on, de ce que les Espagnols employent du vif-argent au lieu de plomb, et que cet argent, outre

qu'il est infiniment plus nuisible que le plomb à la santé des ouvriers, cause dans les parties de l'or une plus grande évaporation.

Sans doute, dans un pays où la végétation est presque partout contrariée par la rigueur du climat, les richesses qu'offrent les mines sont une ressource inappréciable ; mais si les souverains de la Russie, au lieu de songer à peupler leurs états qui ont tant besoin de population, conservent cet esprit guerrier qui non-seulement la détruit, mais fait des déserts, des plus belles contrées, les trésors immenses que renferme la Sibérie, et qu'on n'arrache à la terre qu'à force de bras, deviendront pour eux un don inutile que la nature cependant semble leur avoir fait pour les dédommager de ceux qu'elle leur refuse dans une contrée où elle ne paroît que stérile ou marâtre. Gmelin, Pallas, l'abbé Chappe qui ont parcouru la Sibérie, conviennent unanimement, que les mines de ce pays sont inépuisables dans le sens le plus étroit de cette expression; mais que la majeure partie, et peut-être la meilleure attendent encore la main qui l'ouvrira. C'est donc un long règne de paix qu'il faut aux Russes pour jouir de ces biens, si toutes fois l'or est un bien.

L'avantage indicible que la Russie peut retirer de ses mines, n'avoit point échappé à la sagacité de Pierre I, et pour s'en convaincre, il ne s'agit que de lire cette foule d'ordonnances qu'il a rendues à ce sujet. Il y garantit, tant en son nom,

qu'en celui de ses successeurs, la conservation des priviléges de ceux qui en auront entrepris l'exploitation. Il veut que celui qui aura découvert une mine sur le terrein d'autrui, reçoive du propriétaire une forte récompense ; que si l'exploitation n'en est pas commencée dans l'année, celui qui aura découvert la mine ait le droit de faire exploiter, et que le terrein lui appartienne dans une circonférence de 200 toises de diamètre, en payant annuellement au propriétaire deux pour cent du bénéfice, et autant à la Couronne pour toutes les mines qui ne sont ni d'or ni d'argent. Celles de cette classe, ajoute l'ordonnance de Pierre I, appartiendront à celui qui les aura découvertes, dans quelqu'endroit qu'elles soient situées, et sous la seule condition de n'en vendre le profit qu'à la Couronne. Ces encouragemens cependant ne firent point encore ouvrir les entrailles de la terre. Timides ou mauvais calculateurs, les Russes alors peu industrieux, s'effrayèrent d'abord des dépenses éventuelles, et restèrent dans l'inaction. Mais Pierre qui spéculoit, lui seul, mieux que tous les Russes ensemble, prit pour son compte les mines déjà découvertes, et fit des gains immenses. Alors les courtisans imitèrent leur maître, et de-là les mines des Schuwalow et des Demidoff.

C'est pour améliorer cette branche d'administration qu'a été instituée l'école des mines de St. Pétersbourg où les jeunes gens qui y sont admis étudient toutes les parties de la minéralogie. Lors-

qu'ils sont instruits, on les envoie en Sibérie, où ils y dirigent les principales mines. Il est sorti de cette école, dit-on, d'excellens sujets qui, par des procédés aussi simples qu'ingénieux, ont épargné, dans les mines qu'ils dirigoient, les sueurs des malheureux, et augmenté le produit de l'exploitation.

Les salines seroient pour les Russes un objet aussi important que leurs mines, si elles étoient exploitées avec intelligence et fidélité ; mais l'oeil du maître ne peut s'étendre et embrasser un aussi vaste horison que celui qu'offrent les immenses régions de l'Empire des Russes. Il ne voit que ce qui est autour de lui, et ceux qui ont intérêt à le tromper lui rétrécissent autant qu'ils peuvent cet horizon, ou le lui montrent toujours sous des apparences flatteuses.

Pierre I. a fait sur cette administration de sages réglemens qu'ont encore amélioré ses successeurs, et Catherine II, sur tout, qui a profité de l'expérience qui résulte du tems, et des abus qu'il décèle. Cependant, malgré ces précautions, on est encore obligé, dans l'Empire, de tirer des sels de l'Espagne, tandis que des magazins établis avec intelligence dans différens points de l'Empire non-seulement approvisionneroient la Russie et les provinces limitrophes, mais encore, pourroient en pourvoir les pays qui avoisinent la Baltique et les autres contrées du Nord qui sont privées de ce minéral de première nécessité ; car il y a des sa-

lines dans presque toute la Russie. Une des plus célèbres est celle qui est dans le gouvernement de Kasan, et appartient à la famille des Stroganoff qui la possède, depuis qu'elle est en exploitation. C'est principalement celle qui est située près d'Orenbourg, et sur les bords de l'Ileck, qui produit le plus, et offre le plus d'observations au naturaliste qui la parcourt. Le sel y est de la plus grande beauté et de la meilleure qualité ; c'est une espèce de roc qui n'est qu'à 4 werstes de la rivière ; il a 800 toises de long, sur près de 300 de large. Il est d'une telle solidité qu'il n'a pas encore été possible de le sonder. Cependant, on est parvenu avec une tarrière de mineur, à pénétrer à une profondeur de 27 toises ; mais le tems, les sueurs et l'instrument n'ont point encore procuré une parfaite connoissance de la profondeur de cette masse.

De 1784 à 1787, on en a tiré plus d'un million de pouds de sel qu'on a transporté dans différentes parties de l'Empire, par le Wolga, la Biela et le Kama. Les ouvriers de cette mine qui sont au nombre de 200, reçoivent un demi copek, par chaque poud de sel qu'ils mettent en état d'être transporté, et pour le faire, ils n'ont qu'à tailler le roc qui résiste à la pioche, comme la roche la plus pure, mais qui se fend dans une certaine direction, avec la facilité du pin. Ils ont six copekes pour le transport d'un poud, de la mine à la petite rivière d'Aschkaeer, où il est embarqué pour Orenbourg et les débouchés les plus voisins.

Ce sel se vend dans le pays, de 25 à 30 copeks le poud, ce qui le porte à environ un sou de France la livre. On a calculé que cette saline peut encore fournir du sel pendant près de deux siècles, en ne lui supposant pas une profondeur plus considérable que celle qu'on lui connoît déjà. Pour que l'exploitation soit plus abondante et moins dispendieuse, le gouvernement vient de s'arranger avec des Cosaques qui doivent extraire cinquante mille pouds par an, et les transporter dans les magazins d'Orenbourg. Il y a dans le voisinage de cette saline des lacs très-profonds d'eau salée à laqu'elle les Kirguis attribuent de grandes vertus, et où ils se baignent volontiers lorsqu'ils sont attaqués de la moindre maladie. Les médecins qui ont été à portée de juger de ces bains, s'accordent tous à les croire excellens pour toutes les maladies pédiculaires. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la superficie de ces eaux est d'un froid glacial, tandis que plus on s'y plonge, plus on éprouve de chaleur, et qu'au fond, on ne peut l'endurer plus de deux à trois minutes. Nous laissons aux instigateurs des secrets de la nature à expliquer ce phénomène qu'on attribue cependant à l'action des rayons du soleil sur les parties de sel dont ces eaux sont imprégnées.

Il y a encore des salines assez considérables dans les environs de Bachmut, près du Donetz qui est un bras du Don. Elles appartiennent à la Couronne, et ne lui produisent pas un revenu de 55,000 roubles, par l'avidité des administrateurs qui sont trop éloignés pour être éclairés dans leur gestion, et personne n'a plus besoin de l'être que les Russes, lorsqu'ils ont quelque comptabilité. Toutes les nations qui comme eux vivent sous le joug du despotisme, leur ressemblent sur cet article. Cette ressemblance ne doit pas étonner, parce qu'elle est dans la nature. L'esclave qui épie le moment où son maître détourne les yeux, pour lui dérober quelque chose, est l'image du Russe, du Turc, de presque tous les malheureux serfs de l'Allemagne, et peut-être aussi celle du grave Espagnol qui est maintenant aussi près de l'esclavage que le Turc.

Après les salines dont nous venons de parler, celles de la Sibérie seroient les plus importantes, et les surpasseroient même en produit, si elles étoient entretenues, et recevoient l'exploitation dont elles sont susceptibles; mais le défaut de bras, l'éloignement qui rend le transport très-couteux, et la rigueur du climat sont des obstacles qui s'opposent à la vivification de ces salines qui, ailleurs, seroient un trésor dont on sauroit gré à la nature.

CHAPITRE XVII.

De la civilisation des Russes, et ce que l'on doit en penser. — Les maisons des Grands. — Leur train de vie. — Celui du commun du peuple. — Ses alimens. — Sa boisson. — Manière de saluer des Russes. — Morgue. — Orgueil national. — Anecdote. — Les dames russes. — Leur Costume. — Mariage. — Usages singuliers. — Funérailles. — Coutumes et Usages. — Bains russes. — Comment construits. — Comment et par qui administrés.

CATHERINE II. qui se montra dans tous les points de l'administration l'émule de Pierre I. et qui dans beaucoup le surpassa, par ce qu'elle eut pour elle les circonstances et les leçons du tems, Catherine II. s'est appliquée, dit-on, principalement à adoucir les moeurs agrestes des Russes que le climat, l'éducation et les préjugés maintenoient dans une espèce d'aspérité qu'on retrouvoit même dans la capitale et sur les marches du trône, malgré ces pompeuses descriptions d'un changement total dans les moeurs et usages des Russes, que Voltaire et les *élogiastes* de Pierre lui attribuoient avec exagération et aux dépens de la vérité, ou du moins de la vraisemblance; car les moeurs mêmes de Pierre n'étoient point douces, et mille faits

attestent qu'il se ressentoit et se ressentit toute sa vie de la rusticité de sa première éducation.

Il est vrai qu'une nation peut paroître avoir fait de grands progrès, tant qu'elle n'est comparée qu'à ce qu'elle a été dans des tems antérieurs où elle vivoit, loin des lumières et du commerce des étrangers qui les procure; mais ces mêmes progrès se réduisent presqu'à rien, quand on la met à côté d'autres nations véritablement civilisées. On s'attend, quand on arrive en Russie, d'après ce qu'on a lu, à trouver l'esprit de la nation généralement cultivé, éclairé et adouci, et on est étonné du degré de barbarie dans lequel est encore plongée la grande majorité de cette nation. Sans doute la haute noblesse a pris dans son commerce, dans sa manière de vivre, et dans l'accueil qu'on en reçoit, le ton des grands de nos cours méridionales; elle a poussé même la politesse et l'élégance aussi loin qu'aucune autre nation; mais il y a une grande différence entre civiliser une nation, ou seulement quelques individus. Quoiqu'il y ait beaucoup à dire encore sur cette prétendue civilisation des grands, nous ne la leur contesterons point, mais nous demanderons si ce qu'on appelle en Russie bourgeois, marchands, hommes libres, nous ressemblent en quelque chose pour la civilisation, sur-tout si l'on sort de St. Pétersbourg. Quant aux paysans, ils conservent encore leur barbe, leur habit national, les anciennes moeurs, et ressemblent encore, par leur extérieur et leur

manière de vivre, à leurs ancêtres; ils ont peut être quelques vices de plus, et une infinité de besoins qu'ils n'avoient pas.

Les maisons des seigneurs et de la principale noblesse sont meublées avec beaucoup d'élegance. On y a des sallons, des boudoirs, des cabinets d'histoire naturelle auxquels on ne comprend rien, et des bibliothèques où l'on n'entre pas. Toutes ces pièces sont de la plus grande magnificence, distribuées et meublées à-peu-près comme l'étoient les nôtres sous le règne de Louis XV; car nos nouveautés, quoiqu'on en dise, n'arrivent en Russie que surannées ou entièrement défigurées.

La table des grands ou de ceux qui vivent sur le même ton est servie avec profusion et à la française, mais ils n'affectent pas de mépriser les plats de leur pays, les viandes communes, comme celles qui sont le plus recherchées, y sont placées de niveau; cependant le ton et le faste les portent à imiter les anciens Romains qui réunissoient sur une même table les productions des contrées les plus éloignées; aussi sur celle d'un seigneur Russe sert-on, dans un même repas, le stelet du Wolga, le veau d'Archangel, le mouton d'Astracan, le boeuf d'Ukraine, auprès du faisan de Hongrie ou de Bohême; à côté des vins de Bordeaux, de Bourgogne et de Champagne, se trouvent les vins de Hongrie et de Grèce. On est dans l'usage, même dans les plus grandes maisons, de servir avant le diner des harengs secs ou marinés, des

viandes fourrées, du pain, du beurre, du fromage avec différentes sortes de liqueurs, et surtout du *Caviar*, mets particulier aux Russes: ce sont des oeufs d'esturgeon marinés ou sechés. De l'usage que nous venons d'énoncer, il résulte que les Russes diffèrent des français, en ce qu'ils boivent avant le diner le verre de liqueur, que nous ne prenons qu'après.

Dans les grandes maisons on dine ordinairement à trois heures. On suit l'usage de France dans le service, et dès qu'on a desservi, on passe dans une autre pièce où l'on sert le café.

La plûpart des maisons montées tiennent cercle le soir, et il y régne beaucoup de politesse et d'aisance. On se met au jeu vers les sept heures; les uns jouent, d'autres font la conversation, d'autres dansent. On sert, entr'autres choses, du thé aussi régulièrement qu'en Angleterre; à dix heures on soupe, et on se retire ordinairement entre onze heures et minuit.

Le commun du peuple vit assez mesquinement. Un Russe de la classe ordinaire déjeune avec un petit pain et une botte d'ail, qu'il mange gousse par gousse, et il étanche la soif que doit lui donner ce repas, par une ample tasse de *Spitin*, qui est un mélange de thé et d'hydromel. Il y a dans les rues de St. Pétersbourg et de Moscow des marchands de *Spitin*, comme à Paris de marchands de tisanne; ils en ont le costume, et la fontaine; comme eux, ils sont ambulans et régalent à très-bon marché.

Le dîner du Russe n'est pas meilleur que son déjeuner: c'est ordinairement du poisson sec ou mariné; les jours de régal du *Caviar*, et très-rarement de la viande; le Russe soupe comme il dine.

Entre les différentes boissons dont il fait usage, et qu'il abandonne volontiers pour l'eau-de-vie qu'il aime avec passion et boit avec excès, on distingue particulièrement le *quass*, espèce de bierre qui résulte de la fermentation d'une portion d'orge, de seigle et de gruau qu'on mêle ensemble, et qu'on amène au point de fermenter par la chaleur d'un four. Cette boisson est bonne quand on y est accoutumé, rafraichissante, et selon le dire des Russes, propre à donner de l'embonpoint. Une autre boisson qu'il préfère au *quass*, et qu'on ne lui disputera point, est une sorte d'hydromel où il entre de la sève qu'on extrait des bouleaux, lorsque la saison le permet. Le Russe trouve cette liqueur saine et délicieuse, et nous avons vu des gens qui la préféroient à nos vins de France; elle pétille et mousse comme notre Champagne; mais quoiqu'il ait voulu nous le faire croire, nous ne lui en avons trouvé ni la couleur ni le goût.

Dans les différens usages qui leur sont particuliers et auxquels ils tiennent comme à leurs dogmes, on remarque leur manière de se saluer.

Les hommes s'inclinent profondément, et les dames, au lieu d'une révérence, font une inclination de tête. Quelquefois les hommes baisent la main des femmes pour leur marquer du respect; quand les deux personnes sont d'égale condition, ou que la dame veut faire une politesse, elle donne à l'homme un baiser à la joue, tandis que celui-ci lui baise la main. Souvent quand elle se baisse pour donner ce baiser, l'homme la prévient, et on ne lui en marque point de ressentiment. Si c'est un homme d'un rang fort élevé, pendant que la dame se met en devoir de lui baiser la main, l'homme la prévient en lui donnant un baiser sur la joue. Les hommes et en particulier les parens se saluent réciproquement de cette manière, en se baisant la main d'abord, et en s'embrassant ensuite. Lorsqu'un Russe entre dans un appartement avant que de saluer personne, il se tourne vers le *Bog*, fait trois signes de croix, une courte prière, et salue ensuite la compagnie.

Lorsqu'ils s'adressent la parole, les russes ne joignent jamais à leurs noms aucun titre d'honneur, et de quelque rang qu'ils soient, fussent-ils même de la première distinction, ils s'appellent par leurs noms de baptême; et d'un nom provenant de la famille qui se forme par l'addition de la particule *Witsch*, au nom de baptême du père, quelquefois par celle *d'Of* ou *d'Ef*. La première manière ne s'emploie que par les personnes de condition; l'autre est pour celle de toutes les autres classes.

Ivan Ivanowitsch ou Ivan Ivanof veut dire fils d'Ivan.

Peter Alexiowitsch ou Peter Alexeof, veut dire Pierre, fils d'Alexis.

Pour les femmes on emploie la particule *efna* ou *ofna* comme *Sophie Alexefna*, Sophie, fille d'Alexis, *Marie Ivanofna*, Marie fille d'Ivan.

Il y a de grandes familles qui sont distinguées par un surnom, comme celles de Romanof, Galitzin, Scheremeto.

Les manières, les sociétés et les amusemens de la noblesse russe, ont tous les dehors de la politesse, mais de cette politesse tudesque qui est toujours roide ou guindée; d'ailleurs, il est peu de gens qui aient autant de morgue que les grands de cette contrée, et autant d'orgueil national que les Russes. — Demandez-leur pourquoi? — Ils se croient le peuple le plus belliqueux de la terre; c'est dans cette opinion, qu'un amiral russe, qui se trouvoit pour la première fois à la tête d'une escadre, écrivoit, en 1788, à Catherine II, que la flotte suédoise en le voyant paroître, avoit fui dans ses ports, *parce qu'elle avoit senti le danger d'avoir à faire à des Russes.* Et notez que quand ce fanfaron écrivoit cela, il y avoit peu de jours que les Suédois, quoiqu'avec des forces inférieures, avoient prouvé aux Russes, d'une manière un peu vive, qu'ils ne craignoient pas *d'avoir à faire à des Russes.*

Si le seigneur russe affecte d'être liant et affable, le commun du peuple, et nous le prenons après ce qui forme le corps des gens de Cour, le commun du peuple, dis-je, est peu communicatif et dépréciateur de tout ce qui n'est point russe ou

fait à la manière des Russes. Quant aux femmes, c'est tout autre chose, elles sont infiniment plus liantes que leurs époux; de grands cheveux noirs, un sourcil fortement prononcé, un oeil fendu et plein de feu, une taille svelte et avantageuse, une gorge comme la Vénus de Médicis, et un teint que l'imagination donneroit à Flore, telles sont les femmes en Russie, pour la majeure partie. A ces beautés, elles joignent presque toutes les douceurs de la Colombe, et l'air ouvert de la franchise; quand on leur donne de l'éducation, elles en profitent presque toutes, sans rien perdre des qualités précieuses d'épouses attentives et de mères soigneuses.

Leur costume est à-peu-près celui des allemandes, à l'exception de la pelisse, que le climat et l'habitude rend en Russie d'un usage général. Nous remarquâmes que la coëffure des femmes mariées n'est pas la même que celle des filles; les femmes portent un bonnet de forme ovale, et pardessus un mouchoir de soie artistement placé, et tel que nos dames en portent aujourd'hui; il ajoute à leurs graces naturelles. Les filles, au lieu de bonnet, ont une couronne de rubans à laquelle elles allient leurs beaux cheveux, ainsi que les perles et les pierres, lorsqu'elles en ont le moyen. Nous croyions en les contemplant, voir ces anciennes grecques, dont les médailles nous ont transmis la parure.

Avant Pierre I. les mariages étoient précédés ou suivis de cérémonies et d'usages superstitieux et ridicules qui furent relégués par ce prince et ses successeurs, loin de la capitale et des principales villes de l'empire ; mais ni St. Pétersbourg, ni ces villes ne consentirent à abolir le *Druschka*, ou aide du fiancé ; il est des hommes à St. Pétersbourg et ailleurs , qui ne font pas d'autre métier que celui de *Druschka*, et pour le bien remplir, il faut être d'un certain âge, d'une taille ramassée, porter une barbe longue et bien fournie, et être doué d'une humeur gaie et vive ; car aux noces, la fonction du *Druschka*, est de servir de bouffon aux convives.

Le jour que le mariage doit se célébrer , le *Druschka* , de grand matin , affublé d'un bonnet de forme conique, se présente devant la porte de la jeune épousée, et proclame à haute voix son mariage, en invitant aux noces tous ceux qui sont à portée de 'lentendre ; la formule de la proclamation est ainsi conçue: *le jeune prince de ***, et la jeune princesse de *** vous invitent amicalement , et avec instance à venir à leur noce , à manger le pain d'alliance et boire l'hydromel qu'ont préparé les futurs époux , et qu'ils vous verseront dans la coupe de l'amitié.* Cette formule, qui par-tout, et pour toutes les classes est toujours la même, est d'autant plus risible que les titres de prince et princesse ne sont jamais omis même dans les mariages des plus misérables serfs,

et que celui qui sur cette invitation du *Druschka* se présenteroit à la noce, seroit hué et point admis, parce les personnes qu'on veut y avoir pour convives , sont invitées par une autre voie , et qu'on les prévient , pour leur persuader qu'elles sont invitées de bon coeur, que ce n'est pas de la part du *Druschka*.

Lorsque les futurs époux se mettent en route pour aller à l'église, c'est lui qui ouvre la marche, et qui jusqu'au temple répète son invitation et débite une infinité de Coqs-à-l'Ane qui mettent le cortège en belle humeur.

Pierre a encore supprimé la formule dont se servoit le Pope, lorsque les époux étoient au pied de l'autel: frère, demandoit-il à l'époux, te sens-tu capable de devenir le mari de cette jeune fille ? — Oui. — La battras-tu lorsque la raison l'exigera? — Oui. — Je te défends de la part de Dieu, ajoutoit le Pope, de la quitter quand elle sera malade , et de l'abandonner lorsqu'elle sera vieille, (c'étoit autrefois une coutume des russes).

L'usage ou plutôt l'obligation de précepte de battre sa femme subsiste encore en Russie , et nous pouvons l'attester pour en avoir été témoins mille fois et par tout; nous ajouterons même que cet usage est en vigueur, non-seulement parmi le peuple, où rarement un mari manque à ce devoir, mais dans les premières classes de l'empire. Avant d'en être assurés par l'expérience , nous avions cru que c'étoit un conte de voyageur, lorsqu'on

nous disoit qu'une femme russe qui n'est point battue de son époux, s'en croit méprisée ; mais c'est l'exacte vérité, et nous avons entendu la jeune épouse d'un conseiller, en porter des plaintes à sa mère ; celle-ci tança vertement son gendre, qui pour complaire à sa chère moitié et à sa famille, la rossa d'importance trois ou quatre fois dans un mois.

Il étoit un usage en Russie qui pouvoit avoir les suites les plus funestes, et auquel Pierre et Catherine II se sont empressés de remédier, c'étoit celui d'enterrer une personne sitôt qu'elle avoit rendu le dernier soupir ; on ne peut penser sans frémir au nombre prodigieux de celles qui auront été victimes de cette sépulture précipitée. Pierre voulut qu'on mit vingt-quatre heures entre l'instant de la mort et celui de la sépulture ; mais une ordonnance ultérieure de Catherine II, mit trois jours d'intervalle entre l'instant du décès et l'inhumation. Cette coutume des Russes venoit de l'horreur qu'ils ont de la mort, et tout ce qui peut en rappeller le souvenir ; elle est parmi eux plus ou moins prononcée, selon qu'ils sont plus ou moins ignorants, et il en est qui égalent en stupide superstition les hordes sauvages qui bordent les frontières de la Russie, et dont ces mêmes Russes ne parlent qu'avec dédain, quoiqu'ils ne soient pas plus éclairés.

Quand une personne en Russie a rendu le dernier soupir, ses parens, ses proches, eussent-ils

été ses ennemis, forment un cercle au pied de son lit, et font retentir l'air de leurs cris lamentables, ils s'arrachent les cheveux, déchirent leurs habits, et manifestent toutes les démonstrations de la plus vive affliction. Ils joignent à cette scène, qui n'est souvent qu'une farce dont personne n'est dupe, une antre plus ridicule encore, c'est qu'ils rappellent au défunt, comme s'il étoit capable de les entendre, tous les torts qu'il a eus envers eux pendant sa vie, et cette semonce est accompagnée des reproches les plus vifs. Après que le mort a été pleuré et tancé, on se met en devoir de le porter en terre ; à cet effet, on fait avertir les Popes et des pleureuses ; ce sont des femmes qui font métier de suivre les convois en poussant des cris de douleur, comme si réellement elles en étoient affectées. Cette sorte de pleureuses se rencontre chez une infinité de nations, et particulièrement chez toutes celles de l'Asie.

Les funérailles en Russie se font avec toute la pompe que peuvent comporter les facultés de l'enterré ou de ses parens ; et tel qui lui auroit refusé pendant sa vie un rouble, pour ses plus étroits besoins, en dépense vingt pour le faire enterrer avec ostentation ; tant il est vrai que des passions, une des plus folles, est sans doute la vanité. Il est encore une chose à remarquer sur celle des convois, c'est l'adresse des prêtres qui l'a fait naître, et que par tout on trouve également adroits,

Outre les sommes que reçoivent les Popes pour les messes qu'ils doivent dire pour le bien-être de l'ame du défunt, ils sont encore invités (et ne manquent jamais de se trouver) aux dîners qu'on appelle *commémorations*, orgies qui ont lieu neuf jours après que le parent décédé a été mis en terre, et à certaines époques, telle que le jour de sa naissance et de sa fête; ces repas se donnent au pied de l'image du *Bog* qui a été l'objet de la vénération du défunt; l'hydromel et les liqueurs fortes s'y prodiguent; mais comme elles sont bues en présence du *Bog*, les Popes s'en énivrent sans honte comme sans remords, et les parens les imitent, par reconnoissance pour le défunt, et pour faire trève à la douleur que leur a causée sa perte.

Nous oublions une chose scrupuleusement observée lorsqu'on enterre un Russe: c'est de lui mettre en main un passeport du Pope conçu en ces termes: *je soussigné certifie que le porteur du présent s'est confessé, et a été administré dans les formes prescrites par l'église, et qu'il a manifesté en mourant les marques du plus sincère repentir des fautes qu'il peut avoir commises pendant sa vie; on le recommande donc très-fortement à Saint-Pierre, à qui Dieu a confié exclusivement l'entrée du paradis, et on le supplie de la lui ouvrir, sans aucune difficulté, lorsqu'il se présentera, en foi de quoi, etc.*

Les Russes ne sont pas les seuls à qui leurs prêtres aient fait croire que de tels passeports sont indis-

indispensables. En Europe, on ne met aucun Espagnol, aucun Portugais en terre, qu'il n'ait sur l'estomac une bulle du Pape. Les Mahométans, dans leur vaste empire, ne vont point vers leur prophéte sans un bon du Mollah; et dans la plûpart des peuplades de l'Afrique, on ne passe point de cette vie à l'autre, sans en être muni; d'où il résulte que d'une extrémité du globe à l'autre, les hommes sont dupes de leurs prêtres, qui ne diffèrent entr'eux que par le plus ou moins d'impudence.

Ce sont eux qui en Russie avoient attaché une opinion religieuse à la conservation de la barbe, à la suppression de laquelle Pierre I mit trop d'importance, et apporta trop de rigidité; car, de son tems, il falloit ou être rasé, ou disgracié, ou au moins fortement amendé. On raconte qu'il avoit mis aux portes de Moscow des barbiers qui rasoient impitoyablement tous ceux qui se présentoient, ou leur faisoient payer, sans déport, l'amende prescrite par la loi, qui étoit depuis un copeke jusqu'à cent roubles, selon les facultés de celui qui vouloit conserver sa barbe. Aujourd'hui les longues barbes sont moins fréquentes, les lumières, le tems, l'exemple des grands et le ridicule en ont fait tomber plus que l'amende que Pierre avoit mise sur ceux qui y étoient attachés.

Dans les provinces éloignées de la capitale il y a encore un grand nombre de gens qui ont pour la barbe un respect religieux, et qui est tel qu'ils se laisseroient plutôt couper par morceaux, qu'un

des poils de leur barbe ; car, lorsque le hasard en fait tomber quelques-uns, ils les recueillent avec soin, pour être enterrés avec eux, et présentés au jour du jugement à Saint Nicolas, qui ne reconnoîtra pour bon Russe et bon chrétien que celui qui lui présentera une barbe intacte.

Le remède souverain, et presque toujours unique en Russie, pour toutes sortes de maladies, est le bain de vapeurs; on en trouve par-tout, et à bon marché: on le prend ordinairement dans un bâtiment de bois élevé, autant qu'il est possible, près d'une rivière ; il est composé d'une seule pièce, avec de petites fenêtres hermétiquement fermées; des femmes âgées l'administrent et l'échauffent par le moyen du feu qu'elles allument sous une voûte en pierres de granit, qui peut avoir quatre pieds de haut, et quand ces pierres sont assez échauffées, on jette plusieurs fois de l'eau dessus, ce qui forme au même instant une vapeur abondante; alors on retire du brasier plusieurs petits cailloux rougis au feu, on les jette dans des auges pleines d'eau, qui s'échauffent ainsi à différens degrés; une demi-heure après, ceux qui doivent user de ce bain, y entrent et restent pendant qu'une femme continue à jetter de l'eau chaude sur les pierres, ce qui échauffe la chambre à un degré prodigieux; alors ceux qui sont dans le bain se couchent sur une espèce de table, la femme les enduit de savon, et les frotte légèrement avec un faisceau de branches garnies de leurs feuilles,

ou avec de la flanelle, et lorsque leur corps est couvert d'une écume d'un cramoisi très-vif, qui est l'effet de la vapeur, ils passent, si ce sont des gens riches, dans des appartemens qui sont voisins du bain, et graduellement échauffés, si ce sont des gens du peuple, ils y mettent moins de façon, et vont tout bonnement se plonger dans la rivière qui est près de la maison, ou dans la neige, où plusieurs nous ont assuré avoir éprouvé les sensations les plus douces. Les femmes et les filles usent du même procédé, sans s'embarrasser qu'on les voye *in naturalibus*.

Nous vîmes près de Nowogorod un bain peu différent de celui dont nous venons de parler. C'étoit une maison beaucoup plus large et plus commode que cette dernière, et nous pûmes y rester quelque tems ; la chambre étoit garnie d'un rang de bancs larges et placés comme des degrés l'un sur l'autre, presqu'au plancher ; il y avoit dans cette chambre environ vingt personnes nues: les unes étoient couchées sur les bancs, d'autres étoient assises, d'autres debout; il y en avoit qui se frottoient le corps avec du savon ou avec de petites branches de chêne, dont les feuilles étoient liées ensemble, comme une verge; quelques uns se versoient de l'eau chaude sur la tête, d'autres de l'eau froide, un petit nombre, épuisé par la chaleur, se tenoit en plein air, ou se plongeoit à diverses reprises dans le Wolkof qui couloit au pied du bain.

C'est avec raison qu'on a attribué généralement la force du tempérament des Russes à cet usage où ils sont de passer subitement d'une chaleur excessive à un froid extrême, lorsqu'ils se baignent; cependant d'autres causes concourent à produire les mêmes effets. Les paysans changent d'habits, sans faire attention au changement de la température; on les voit le même jour vêtus d'une simple chemise et de caleçons, ou enveloppés dans les habillemens les plus chauds. Les lits sont pour eux un luxe absolument inconnu; ils dorment quelquefois sur le haut de leur poële, quelquefois sur le plancher, habillés ou presque nuds; leurs chaumières sont d'une chaleur excessive, à cause du grand nombre de personnes qui y sont rassemblées dans un petit espace, et parce qu'ils chauffent leurs poëles continuellement, même au milieu de l'été, de manière que quand ils sortent, c'est presque comme quand ils passent d'un bain chaud en plein air. Les enfans sont élevés à la dure, et dès le plus bas âge accoutumés aux extrêmes opposés. On les voit courir dans les rues, ou se tenir à la porte de leur maison, sans autre habillement que leur chemise, même lorsqu'il pleut ou qu'il gèle.

Cependant on a attribué à la rigueur du climat le peu de progrès que les Russes ont fait dans les arts et les sciences, comparés aux autres nations de l'Europe. Mais si le climat produit un effet nécessaire sur l'esprit humain, où faudra-t-il

poser les bornes de la capacité intellectuelle? Supposerons-nous un point où elle est à sa plus grande perfection, après lequel elle s'affoiblit à mesure qu'on s'en éloigne? Cette influence du climat est-elle constante ou accidentelle? Si elle est constante, pourquoi la Grèce moderne n'est-elle plus la patrie du savoir et des beaux arts? pourquoi l'Islande qui est si près du pôle, a-t'elle été autrefois le seul pays lettré qu'il y eut dans le Nord? pourquoi les Suédois sont-ils plus éclairés que les Russes? pourquoi les Russes d'Astracan ne sont-ils pas plus civilisés que ceux de St. Pétersbourg ou d'Archangel?

Plusieurs obstacles qui viennent de la nature du gouvernement, de la religion, et sur-tout de la servitude absolue des paysans, se sont opposés jusqu'ici à ce que les lumières se répandissent aisément dans cet empire, et ces causes expliquent seules ce fait, sans qu'il soit besoin de recourir à l'influence du climat, ni aux rigueurs de la nature envers les Russes. Une courte esquisse de l'histoire de leur littérature, et de son état actuel, suffit d'ailleurs pour réfuter toutes ces assertions fondées sur une théorie démentie par les faits.

CHAPITRE XVIII.

Littérature des Russes. — Wolodimer, premier grand Duc chrétien. — Son fils Jaroslaws. — Tous deux tâchent d'éclairer leurs sujets. — Ignorance de leur siècle. — Nestor, le premier historien qu'ait eu la Russie. — Sa Chronique. — Autres historiens. — Theophanes. — Shérébatoff. — Poëtes. — Lomonosoff. — Sumolokoff. — Théâtres russes. — Ce qu'ils étoient autrefois. — Ce qu'ils sont aujourd'hui. — Théâtre national. — Catherine II. protège les sciences. — Maîtres de langue françoise. — Anecdote. — Ouvrages étrangers traduits.

Ce seroit une haute sottise que de prétendre d'après quelques écrivains, que les Russes ont été instruits, même éclairés, lorsqu'ils embrassèrent le christianisme, vers le dixième siècle et sous le règne de leur grand duc Wolodimer, que les moines ont appelé *le grand*, par ce qu'il affecta leurs pratiques puériles et les combla de biens. Ce fut sans doute pour acheter du ciel le pardon de ses crimes, qui furent nombreux et atroces; il eut sur tout la passion des femmes, la poussa jusqu'à la brutalité et n'en fut pas moins canonisé. Il mérita de l'être, disent les moines russes, pour lesquels Wolodimer est une espèce de divinité, par ce que ses fautes, qui furent les erreurs de la jeunesse, il les expia par la pénitence. Qu'importe la pénitence et l'expiation, répondent la raison et les philosophes, lorsqu'il s'agit de viol et d'adultère, crimes dont les torts ne peuvent être réparés. D'après ces griefs et la pénitence de Wolodimer, tout homme raisonnable doit regarder ce prétendu béatifié comme un brigand couronné, auquel on a déféré l'apothéose, comme on la déféra à Néron ou à Caligula; à Clovis ou à Charlemagne; personnages qui ne diffèrent entr'eux que par le genre de crimes dont ils se sont souillés.

Le fils de Wolodimer, Jaroslaws, qui monta sur le trône en 1018, fit venir de Constantinople plusieurs prêtres, qu'on lui dit être des érudits et des savans, mais qui bornèrent leurs instructions à faire passer du grec en langue russe des hymnes et des pseaumes pour le chant des églises. Ce prince fonda aussi une espèce de séminaire à Nowogorod pour trois cents étudians, et donna à cette ville ce que les Russes appellent son premier code de loix. C'est de cette époque qu'il y eût, dit-on, quelques lumières en Russie, et elles auroient fait peut-être des progrès, si pendant trois siècles elles n'eussent été presqu'éteintes par les Tartares, qui accablèrent la nation sous le joug le plus oppressif, et tinrent enfermées dans un petit nombre de cloîtres le peu de connoissances qu'elle avoit commencé à acquérir.

Quand vers le quinzième siècle, ces maîtres barbares eurent été vaincus et chassés par cet Iwan qui fut l'Alexandre de son pays, les Russes sortirent peu-à-peu de cette ignorance profonde dans laquelle ils avoient été si long-tems plongés; ils ne se civilisèrent point, comme on veut nous le faire croire, mais ils devinrent moins sauvages et s'humanisèrent un peu avec les étrangers, qui, sous les Czars successeurs d'Iwan, abordèrent en Russie comme de nos jours Cook à l'isle d'O-Taïti. Cependant il est à présumer qu'à l'ombre du cloître quelques moines cultivoient les lettres, puisque dans le tems où la Pologne, la Suède et le Dannemarc étoient encore dans l'ignorance, la nation russe avoit déjà produit un écrivain estimé pour son tems qui s'étoit occupé à compiler l'histoire de son pays. Cet historien est le moine Nestor, né à Bielozero en 1056. Il avoit appris le grec à Kiow et s'étoit formé par la lecture des auteurs de l'histoire Bizantine. Sa chronique qui a été servilement copiée par Lomonosoff et les Allemands, commence en 860 au règne de Rurik regardé comme le fondateur de la monarchie russe, et finit à la mort de Jaroslaws arrivée en 1054. Elle est précédée d'une introduction dans laquelle Nestor décrit la Russie et les contrées voisines, ainsi que l'histoire des émigrations des Sclavons, leurs moeurs, leurs établissemens etc. Son style tient absolument du tems où il écrivoit, et son exactitude chronologique est tout à-la fois rebutante et

précieuse, en ce qu'elle sert à constater les évènemens et leurs dates.

Cet ouvrage est resté dans l'obscurité pendant plus de six cents ans, et est encore à peine connu des Russes d'aujourd'hui, des ancêtres desquels il fait connoître l'origine et les actions avec un détail très-souvent minutieux. Le prince Radzivil en ayant donné une copie manuscrite à la bibliothéque de Konigsberg, elle y resta ignorée jusqu'à ce que Pierre I. ayant passé par cette ville, la fit transcrire et l'envoya à St. Pétersbourg. Cet ouvrage fut depuis traduit en allemand et publié par Müller, qui n'en a pas amélioré le style. Cette chronique est devenue un livre classique en Russie. Elle a été continuée par trois autres annalistes jusques à l'année 1203, et le traducteur, M. Müller, observe que Nestor et ses trois continuateurs forment une suite telle que peu de nations pourroient se vanter d'en avoir une qui offrit une période aussi longue et aussi ancienne. Que de livres M. Müller ne connoissoit point lorsqu'il hasarda cette assertion! Il ajoute qu'on y trouve beaucoup moins de miracles et de légendes de moines que dans les chroniques composées dans les cloîtres pendant ces siècles d'ignorance, ce qui n'est pas un petit mérite pour le philosophe qui est quelquefois obligé à des recherches que nos faiseurs de légendes rendent si rebutantes. Depuis l'année 1203, cette succession d'annalistes russes est interrompue; on n'a plus que quelques chroniques isolées

qui contiennent le récit des principaux évènemens arrivées dans les différentes principautés, entre lesquelles la Russie étoit alors partagée. Cyprien, métropolitain de Russie, fut le premier qui recommença dans le quatorzième siècle à écrire l'histoire générale de la nation. La chronique de Nikon qui peut être placée à côté de celle de Nestor, renferme toutes les annales de Russie, depuis l'époque où ce dernier finit, et va jusqu'au règne d'Alexis Michaëlowitsch, qui fut très fertile en évènemens, et sembla annoncer celui de Pierre I. qui le fut davantage.

Après Nestor et Nikon, celui qui mérite d'être distingué dans la littérature des Russes, est Théophanes Procopowitch, archevêque de Nowogorod, qui contribua beaucoup à introduire en Russie le goût de la littérature, et encouragea les sciences par son exemple et sa protection. Il naquit à Kiow en 1681, commença ses études dans cette ville, et les perfectionna à Rome où il passa trois ans. A son retour il se fit connoître de Pierre, qui charmé de ses talens, de son savoir et de sa politesse, eut grand soin de se l'attacher. Il suivit ce prince dans la Perse et l'accompagna dans la guerre contre les Turcs. Pierre l'employa à la réformation de l'église grecque, et le plaça à la tête du Synode que ce prince établit après la suppression de la dignité patriarchale. Sa faveur se soutint sous Catherine I. et il mourut en 1736, archevêque de Nowogorod et métropolitain de toute la Russie.

Son principal ouvrage est la vie de Pierre-le-grand, qu'il n'a pas poussée plus loin que la bataille de Pultava, et qu'il vaut beaucoup mieux consulter que celle de Voltaire; elle est généralement estimée malgré la partialité qu'on y remarque toutes les fois que l'historien parle de son bienfaiteur. Cette erreur de son esprit fait honneur à son coeur.

M. Leclerc dans son histoire de Russie, prétend que Théophanes avoit persuadé à Pierre, d'introduire la religion protestante dans ses états, et que ce prince étoit disposé à suivre cet avis, lorsque sa mort en prévint l'exécution; mais il ne cite point l'autorité sur laquelle se fonde cette importante assertion. Si ce changement eut eu lieu, il eut prouvé plus qu'aucun autre le génie de Pierre, car politiquement parlant, il n'est point de culte qui convienne mieux à la Russie que celui des protestans; et le législateur, en matière de religion, ne doit trouver bonne que celle qui s'adapte parfaitement au pays auquel il donne des loix.

Personne, après Théophanes, n'avoit pensé à écrire une histoire de Russie qui eut quelque méthode. Le prince Kilkof, qui fut longtems ambassadeur auprès de Charles XII, fut le premier qui forma cette entreprise; le monarque Suédois l'ayant fait arrêter au mépris du droit des gens, Kilkof pour amuser les ennuis d'une captivité de 18 ans, écrivit un abrégé de l'histoire de Russie, qui a été publié par Müller, avec des remarques dans lesquelles il rectifie les erreurs que le manque de

livres de la part de Kilkof, n'avoit pu lui permettre d'éviter.

Vassili Tatissichef; autre historien russe qui de 1720 à 1750, s'occupa à rassembler des matériaux pour l'histoire de son pays, forma une riche collection, qui fut brûlée en partie par accident, et dont les fragmens ont été publiés par Müller, en 3 vol. in-4°.

Mais enfin, l'honneur de composer une histoire complette de Russie, étoit probablement réservé au prince *Shérébatoff*; cest lui qui avec Müller, a le plus contribué à débrouiller les annales russes. Il fut protégé par le gouvernement, et en obtint un libre accès aux archives de l'empire, facilité, sans laquelle nul homme ne peut écrire l'histoire d'un pays; aussi le prince *Shérébatoff* cite-t-il rigoureusement toutes ses autorités; l'on rend justice à son exactitude et à son amour pour la vérité, que le commun des historiens fait rarement marcher ensemble.

A l'égard de la poésie des russes, ils n'avoient autrefois que des chansons et un recueil de pseaumes composés par un moine; et les muses, comme le dit le poëte Scheraskof, qui chanta Pierre, comme Boileau Louis XIV, attendoient le règne de cet homme célèbre pour paroître en Russie. Lomonosoff et Sumorokoff furent les premiers qui s'y distinguèrent; l'un, Lomonosoff, perfectionna beaucoup la langue russe, et en tira le plus grand parti; il étoit né de parens pauvres en 1711, son

père étoit marchand de poisson à Holmogory; le hasard fit son éducation; son talent, dit-on, se développa à la lecture du cantique de Salomon, qui, tout mal traduit qu'il étoit, lui inspira une telle passion pour la poésie, qu'il s'enfuit de chez son père, et se réfugia dans un couvent de Moscow, où il trouva le moyen de faire quelques études, et d'apprendre le grec et le latin. L'académie des sciences qui fut témoin de ses premiers succès, l'adoptant pour ainsi dire, l'envoya à ses frais à l'université de Marbourg, où il étudia 4 ans sous le célèbre Wolf; il s'appliqua dans ce pays à une science qui ne s'accommode point avec les vers, ce fut la chymie dans laquelle cependant il réussit si bien, que, de retour en Russie, en 1741, il fut aggrégé à l'académie, et fait professeur de chymie. L'impératrice Catherine II, lui donna en 1764, le titre de conseiller d'état dont il jouit peu, étant mort la même année.

Lomonosoff s'est distingué dans divers genres de littérature, mais ce sont sur-tout ses poésies qui lui ont assuré le premier rang entre les auteurs russes. Les plus estimées sont ses odes, dans lesquelles il a pris Pindare pour modèle; on y trouve, selon les russes et les allemands, la force et la sublimité du poëte grec, et cette emphase empoulée qu'il n'avoit pas. Le comte de Schuwaloff, que Voltaire a fait connoître en France, a traduit, en françois, une des meilleures pièces de vers de Lomonosoff; c'est son épître sur le verre; il y a des

pensées très-ingénieuses que le comte de Schuwaloff, ou plutôt Voltaire sous son nom, a rendues beaucoup plus ingénieusement.

Alexandre Sumorokof, qui est le Corneille des russes, et le fondateur de leur théâtre, n'a pas moins contribué à perfectionner la poésie dans son pays, et ce sera apprécier son mérite dramatique, que de dire en quel état il trouva le théâtre de sa nation, lorsqu'il entra dans cette carrière.

Avant Pierre-le-Grand, des étudians jouoient quelquefois, dans les monastères de Kiow et de Moscow, des drames empruntés de l'écriture sainte et ressemblans à nos mystères, qui faisoient les charmes de notre théâtre, lorsqu'il étoit encore au berceau. Démétrius Tooptalo, archevêque de Rostof, s'étoit principalement distingué dans ce genre de drame. On avoit de lui *le Pêcheur*, *Esther et Assuerus*, *la naissance du Christ*, *et sa résurrection*, et toutes ces pièces étoient trouvées excellentes par les bons russes qui s'empressoient d'en charger leur mémoire; on les joua avec le plus grand succès jusqu'au règne d'Elisabeth, qui avoit elle-même un gout décidé pour ces pieuses farces, sur-tout lorsqu'elle étoit dans ses accès de dévotion.

Les élèves de chirurgie de l'hôpital de Moscow, furent les premiers laïques qui montèrent un théâtre. Ils se servirent pour cela de la grande salle de l'hôpital, et des paravents tinrent lieu de décorations. Staehlin a vu jouer une pièce dont

Tamerlan étoit le héros. Rien, selon lui, n'étoit plus ridicule que tout ce spectacle, où souvent les scènes les plus indécentes se trouvoient cousues à des évènemens empruntés de l'écriture sainte. Il dit avoir vu les femmes de l'impératrice jouer la comédie dans un grenier à foin au-dessus des écuries de la Cour, ou dans des maisons sans meubles. D'autres troupes ambulantes jouoient dans les places publiques; ce n'étoit par-tout que le char grossier de Thespis, et de burlesques obscénités choquant également et le bon sens et la décence la moins farouche. Tel étoit le théâtre russe, lorsque Sumorokof fit paroître sa tragédie de Koref. Un acteur excellent montoit en même tems un théâtre à Jaroslaws; il se nommoit Fedor Wolkof; il étoit né en 1729 à Kastroma; son père, qui étoit un négociant à son aise, charmé des talens précoces de son fils, au lieu de l'obliger à les enfouir dans un triste comptoir, l'envoya étudier à Moscow, et le jeune Wolkof devint le Garrick de la Russie. Après avoir donné pendant quelque tems des drames pieux à ses compatriotes, il introduisit sur son théâtre les pièces de Lomonosoff et de Sumorokof, et elles furent accueillies. On raconte que Wolkof aussi industrieux que passionné pour la comédie, peignoit lui-même les décorations de son théâtre, travailloit à faire les habits, et donnoit très-souvent la comédie gratis pour en inspirer le goût aux gens de son pays qui, malgré cette faci-

lité, préférèrent long-tems les amusemens crapuleux de la taverne à ceux du théâtre.

En 1752, l'impératrice Elizabeth ayant entendu parler de Wolkof, le fit venir à St. Pétersbourg avec sa troupe, et il y joua sur le théâtre de la Cour les tragédies de Sumorokof. Afin d'augmenter cette troupe, Elisabeth envoya quatre des principaux acteurs à l'école des cadets, où ils restèrent quatre ans, s'instruisirent dans la prononciation correcte de la langue, et reparurent sur la scène avec cette urbanité qu'on n'acquiert que dans la capitale. Elisabeth établit bientôt après un théâtre national, dont Wolkof fut le premier acteur; elle assigna, pour exciter l'émulation, une somme de 4500 roubles pour être partagée entre les acteurs, selon leurs talens, et leur permit en outre de jouer une fois par semaine pour le public et à leur profit. La Cour faisant d'ailleurs tous les frais du spectacle, ce théâtre se monta sur le meilleur ton, et l'on y joua, avec les pièces de Sumorokof, des traductions de Molière et d'autres comiques français; bientôt les acteurs qui avoient du talent, sans avoir la morgue de l'histrion, qui sait qu'il en a, et s'en prévaut, surent se concilier la faveur du public et celle de Catherine, dont ils n'ont pas cessé de jouir; l'impératrice a augmenté la somme assignée par Elisabeth, pour le salaire des comédiens; elle a été portée à celle de 10,000 roubles. Deux célèbres acteurs, Wolkof et son frère, furent annoblis, et l'impératrice leur a donné

des terres et des paysans; car l'un ne va pas sans l'autre en Russie; voilà donc comme chez nous des histrions seigneurs de districts; il faut récompenser les talens, mais assimiler l'artiste aux héros qui prodiguent leur sang pour la patrie, c'est le comble de l'extravagance; et quand Catherine donnoit des terres aux Wolkof, que réservoit-elle au brave Potemkin, le vainqueur des Turcs? L'aîné des Wolkof joua pour la dernière fois à Moscow dans la tragédie de Zémire, et mourut peu après, âgé de 35 ans: il jouoit également bien la tragédie et la comédie, il étoit un peu musicien et assez bon poëte.

Quant à Sumorokof, à qui le théâtre russe eut tant d'obligation, il étoit de la caste des nobles, et avoit vu le jour à Moscow en 1727. Il avoit fait ses études dans la maison des cadets à St. Pétersbourg, et y avoit donné de bonne heure des preuves de ses talens et de son génie poëtique. Il sacrifioit alors tous ses loisirs à l'étude des bons auteurs latins et françois. Ses premières productions furent des chansons érotiques que les Russes admirèrent et apprirent. Le comte Schuwaloff le prit sous sa protection, et lui obtint celle de l'impératrice Elisabeth, de laquelle il obtenoit tout.

Lorsque Sumorokof avec l'âge et l'étude se fut formé le goût, il se donna tout entier à la tragédie, et s'y livra avec l'enthousiasme que lui avoit inspiré Racine, dont il aimoit les ouvrages avec passion. Il donna alors sa tragédie de Koref qui

est en quelque sorte la première pièce russe qui ne fut pas un tissu de ridicule et d'impertinences.

Ce phénomène littéraire excita l'attention d'Elisabeth. Koref n'avoit d'abord été joué que par les amis de Sumorokof. Elle voulut qu'on la représentât en sa présence sur un petit théâtre de la cour. Les applaudissemens qu'obtint l'auteur, l'encouragèrent à se livrer à son génie. Il fit paroître successivement Hamlet, Aristona, Sinafet, Truvok, Zemira, Dimisia, Vitzelaf, le faux Démétrius, et Micislaf. Sa muse comique ne fut pas moins féconde. On a de lui plusieurs comédies, Trissotinus, le Juge, les Epoux désunis, le Tuteur, le Bien mal acquis, l'Envieux, le Tartuffe, le Cocu imaginaire, la mère rivale, le Compère et les trois Frères rivaux; il a fait aussi les opéras d'Alceste, et de Céphale et Procris.

Sumorokof n'eut pas à se plaindre de son siècle et de son pays. Elisabeth l'éleva au rang de brigadier, le fit directeur de son théâtre, et lui donna une pension de 1800 roubles. Catherine II le fit conseiller d'état, lui donna l'ordre de Sainte-Anne, et le combla d'honneurs et de bienfaits jusqu'à sa mort qui arriva en 1777 à Moscow dans la 51e. année de son âge.

Avec tant d'avantages cependant Sumorokof ne sut pas être heureux; Il eut le caractère d'un poëte, comme il en avoit le talent: sensible à l'excès, gâté par le succès et les louanges fades qui l'accompagnent, il ne pouvoit supporter la cri-

tique, même lorsqu'elle étoit fondée, et il s'étoit formé de lui et de son art une idée qui tenoit de l'extravagance.

Ce ne fut pas seulement en protégeant les talens agréables, que Catherine II se rendit recommandable; les écoles qu'elle fonda dans toutes les provinces de son vaste empire, facilitèrent à toutes les classes du peuple les moyens de s'éclairer, et les encouragemens donnés à ceux qui se distinguèrent, répandirent une émulation générale. Malgré les motifs que notre nation croit avoir pour se plaindre de cette princesse, l'impartialité qui nous guide, nous force d'avouer que Catherine a fait ce qu'elle a pu pour éclairer son pays, qu'elle a favorisé les sciences, et contribué à leurs progrès avec tant de zèle, qu'il ne paroît pas un ouvrage de quelque mérite, que l'auteur ne reçoive d'elle une marque de distinction ou de libéralité.

Elle eut soin sur-tout d'établir des écoles de langue françoise, qui devint dans cette contrée une des parties de l'éducation un peu soignée; cependant rien de plus ridicule que le françois qu'enseignoient la plûpart des maîtres que nous trouvâmes dans cette capitale; mais ils étoient pires encore il y a quelques années. Un officier prussien nous conta à ce sujet une anecdote qu'il tenoit de M. *Busching*, le célèbre géographe qui fut pendant plusieurs années à St. Pétersbourg à la tête d'une pension de jeunes nobles: l'impératrice ayant été informée qu'il y avoit dans ses états un

grand nombre de François gouverneurs d'enfans, qui non seulement ne savoient pas le latin, mais encore ignoroient jusqu'au moindre élément de leur langue, ordonna que tous les maîtres de langue françoise et les gouverneurs qui se trouvoient dans les maisons particulières, eussent à se présenter devant une commission qu'elle nomma, à l'effet de les examiner. Entre le millier d'ignorans qui comparurent devant ce tribunal, il y en eut deux qui l'étonnèrent par leur bêtise indicible. L'un d'eux ayant été interrogé sur les modes des verbes, répondit qu'*ayant quitté Paris depuis quinze ans, il ne pouvoit rien dire sur les modes actuelles de son pays, où elles changeoient d'un jour à l'autre*; l'autre étoit un Livonien, qui n'avoit jamais été en France, et qui depuis deux ans enseignoit pour le françois le patois de son pays aux filles d'un seigneur qui demeuroit dans une province méridionale de la Russie.

Désirant communiquer à ses sujets les lumières répandues dans le reste de l'Europe, Catherine II établit encore une commission qui fut chargée de faire faire des traductions en langue russe des meilleurs livres, anciens et modernes, et elle a assigné une somme annuelle de 4100 roubles pour en faire les frais.

Voici les titres des principaux ouvrages qui ont été traduits : les Caractères de Théophraste, Elien, Hérodien, Diodore de Sicile, Térence, Cicéron *de finibus*, Caesar, Métamorphoses d'Ovide, Tacite sur les Germains, Montesquieu de la grandeur des Romains, la Chalotais sur l'éducation, une partie de la géographie de Busching, Candide de Voltaire, Dialogue de St. Evremond, divers articles de l'Encyclopédie, le Tasse, Gulliver, Joseph Andrews, Jonathan Wild le Grand, Amélie, Traité des études de Rollin, Dictionnaire de l'académie française, la Henriade, le Diable boiteux, les Oeuvres de Gellert, l'Histoire du Commerce par Anderson, l'Histoire de Charles-Quint par Robertson, Pallas sur les nations Mogoles, Grammaire angloise, l'Iliade et l'Odyssée, Dialogue de Lucien, Milton, Histoire de Sobiesky par l'abbé Coyer, l'Esprit des Loix, Histoire de Dannemarck par Mallet, Histoire des Voyages, Eglogues et Géorgiques de Virgile, Cicéron de la nature des Dieux, Platon, Hésiode, Découvertes des Russes par Coxe, les Incas de Marmontel, Institutions politiques de Bielfeld, Histoire de la maison de Brandebourg, Mémoires de Sully, Commentaires de Blackstone, Ecrivains de l'histoire d'Auguste, Pope essai sur l'homme, Locke sur l'éducation, Tite-Live, une partie d'Horace, Voyages du jeune Anacharsis, les Oeuvres de Buffon, etc; les voyages du docteur Young en Irlande ont été traduits par ordre exprès de l'impératrice, dans la vue de répandre en Russie la connoissance de l'agriculture pratique.

Un grand nombre d'auteurs classiques ont été traduits en Russie ; et on a imprimé les plus esti-

més en original à Moscow et à St. Pétersbourg. Il est vrai que les éditeurs sont la plûpart des étrangers encouragés par des seigneurs Russes qui cultivent la littérature ancienne.

Nous finirons cet article de la littérature des Russes, en disant un mot de M. Keraskoff, le frère du conseiller d'état, et viceprésident du collège des mines. Cet homme célèbre parle presque toutes les langues de l'Europe, et tient aujourd'hui le premier rang parmi les poëtes Russes; son genre est l'épopée; il a composé un poëme sur les sciences, et un beaucoup plus connu et plus vanté sur la journée de Tchesmé; ce poëme est en cinq chants; le héros de cette journée y est encensé sur tous les sens, et jusqu'à la satiété, et Catherine, comme de raison, en a sa bonne part. Les Orloff ont fait faire de ce poëme une édition magnifique, et c'est ce qui en est le plus beau. Leclerc l'a inséré dans son histoire de Russie, où l'on est étonné de le trouver. Mais que n'a pas inséré Leclerc dans son histoire?

CHAPITRE XIX.

La langue russe. — La Sclavonne. — Jurons des Russes. — Académie des sciences de St. Pétersbourg. — Son institution. — Savans qui voyagèrent aux frais de l'impératrice. — Le docteur Gmélin. — Pallas. — Georgi. — Falk. — Rytschkoff. — Lepenin. — Gmelin le neveu. — Guldenstaedt. — Détails sur le prince Héraclius. — Sur le Czar Salomon.

LA langue russe, qui est un idiome de la Sclavonne, quoiqu'elle ait un alphabet grec, est très-riche et très-harmonieuse; elle n'a été cultivée que depuis le règne de Pierre, et n'eut une grammaire que sous celui d'Elisabeth en 1754; ce fut Lomonosoff qui la rédigea pour l'éducation du fils de Catherine qui venoit de naître; ce livre est bien loin de la perfection que doivent avoir ces sortes d'ouvrages, qui devroient être élémentaires et à la portée de tout le monde; mais la Russie n'est pas la seule nation chez laquelle une grammaire nationale soit encore à paroître, nous ne connoissons en Europe que l'Espagne qui puisse se glorifier d'en avoir une, c'est l'académie espagnole en corps qui l'a composée, et en a fait un livre vraiment classique qui, pour la partie de ce qu'on appele

de

grammaire universelle, devroit être traduite dans toutes les langues.

La langue russe ou plutôt la Sclavonne est une des plus abondantes en proverbes. Un petit ouvrage sorti de l'imprimerie de l'université de Moscow en 1770, en offre un recueil de plus de 4,000 la plûpart très-piquans par la vérité qui les caractérise et le sel épigrammatique qu'ils renferment; aussi Sancho Pansa, dans la traduction russe qu'on vient de faire de Don-Quichote, est-il aussi plaisant que dans l'espagnole, qui est une des langues les plus proverbiales de l'Europe.

On n'enseigne la langue grecque en Russie que dans un petit nombre d'écoles. Les gens du monde l'ignorent presqu'autant que chez nous, et c'est une distinction parmi les ecclésiastiques que de la savoir. Ainsi les gens qui, en France, croyent que le grec est la langue des Russes, sont fortement dans l'erreur, puisque le latin est plus commun parmi eux que le grec, il n'y a absolument que les moines qui l'étudient; il leur devient indispensable par leurs relations avec l'église de Constantinople.

Il n'est point de langue que le négociant qui se destine à des voyages lointains dans le Nord, ne doive apprendre avec plus d'empressement que la sclavonne, parce qu'avec ses divers dialectes, elle est parlée dans une plus vaste étendue de pays, que peut être aucune autre langue du monde; c'est celle de la Bohême, de la Moravie, de

de la Croatie, de la Carinthie, de la Carniole, de la Sclavonie, de la Bosnie, de la Servie, de l'Albanie, de la Dalmatie, de la majeure partie de la Hongrie, de la Bulgarie, de la Pologne et enfin de toutes les Russies, ensorte qu'un voyageur qui la possède, peut se faire entendre des frontières de l'Allemagne, jusqu'à la mer du Kamschatka.

L'espèce de Sclavon que parlent les Russes, n'est pas aussi doux que celui des Hongrois, il a même beaucoup de ce que nous appellons *juron*; quelques uns sont même imprécatifs et tellement défendus, que quiconque prononce celui de *Matjewo*, qui n'est pas susceptible d'interprétation en françois, est déclaré coupable de lèze-majesté s'il s'en est servi contre le prince.

Les Russes ont aussi très-fréquemment à la bouche les mots de *Curwin-Sin*, *Bledkin-Sin*, qui veulent dire fils ou fille de prostituée, et ceux de *Sabatschi-Sin*, fils de chien, *Roman*, payen, *Nemtschin*, Allemand, par ce qu'ils tiennent à déshonneur d'être Allemands; c'est cependant aux Allemands que les Russes doivent ce qu'ils sont aujourd'hui, ce sont des Allemands; qu'ils tiennent les sciences, les arts et l'industrie qu'on trouve en Russie. Lorsqu'un Allemand y arrive, quoique les Russes sachent son nom, ils se font un plaisir de l'appeler *Iwan-Iwanowitsch*, Jean fils de Jean, ce qui répond à peu-près à notre *Jean-Farine*; le bon Allemand souffre la turlupinade sans se fâcher, ramasse les roubles des Russes qui sont sans in-

dustrie, retourne ensuite dans son pays et se dit en lui-même qu'il n'est pas aussi *Jean-Farine* que les imbéciles qui l'ont enrichi à leurs dépens.

Parmi les fondations qui ont eu pour but le progrès des sciences et des arts, on distingue l'académie impériale des sciences de St. Pétersbourg qui doit son institution à Pierre I. Ce prince ayant remarqué dans le cours de ses voyages combien les sociétés savantes contribuoient aux progrès des lumières, conçut le dessein d'en former une à St. Pétersbourg. Il consulta le célèbre Leibnitz, qui lui donna des renseignemens sur les divers savans de l'Europe qu'il devoit appeller en Russie, et des réglemens pour la société qu'il vouloit former. Ce fut sur ces documens que Pierre institua l'académie de St. Pétersbourg et qu'il signa le dix février 1724 l'édit de sa création, et les statuts qu'elle devoit suivre. Mais la mort qui surprit ce prince peu de tems après, ne lui permit point d'exécuter le plan qu'il s'étoit formé. Ce fut Catherine I. qui eut la gloire d'y mettre la dernière main, et le premier Août 1726, cette princesse assista à une de ses séances où le professeur Bulfinger, naturaliste allemand d'un grand mérite, prononça un discours sur l'utilité de l'aimant et de la boussole pour découvrir les longitudes.

L'impératrice assigna un fond de 25,000 roubles par an pour l'entretien de l'académie, et l'on pensionna quinze membres sous le titre de professeurs dans différentes branches de littérature et de

sciences; les plus distingués étoient les deux de L'isle pour l'astronomie et la géographie; Hermann et les deux Bernoulli, (Nicolas et Daniel), pour les mathématiques; Bulfinger de Wurtemberg pour la philosophie; Beyer pour l'histoire et les antiquités; Bekenstein pour le droit des gens; Leutmann pour la physique expérimentale; Duvernois pour l'anatomie; Burger pour la chymie; Martini pour l'éloquence; Gross, Meyer et Koht pour la littérature. Le célèbre Wolf, si avantageusement connu des mathématiciens et de l'impératrice, avoit été appellé pour y occuper une place relative à ses talens; mais l'intérêt sordide qu'il manifesta et qui chagrina beaucoup Leibnitz qui l'avoit préconisé à l'impératrice, fit qu'on ne s'empressa pas à lui faire les instances que ses talens, sa morgue et son amour pour l'argent sembloient provoquer. On l'appella, il marchanda et on ne lui fit plus de réponse.

Pendant le court règne de Pierre II, les pensions des membres de l'académie ne furent point payées, et la cour négligea absolument l'académie; mais l'impératrice Anne lui rendit sa protection et les roubles qui lui étoient assignés; elle y ajouta même un séminaire pour l'éducation de la jeunesse, sous l'inspection des professeurs. Ces deux établissemens prospérèrent quelque tems sous la direction du baron de Korff, mais à sa mort, c'est-à-dire vers la fin du règne d'Anne, un ignorant fut donné à l'académie pour la présider, et les plus ha-

biles d'entre les académiciens quittèrent la Russie. A l'avénement d'Elisabeth, l'ignorant ayant cessé de présider et les hommes instruits ayant été rappelés l'académie reprit une nouvelle vie. Le premier plan de son institution fut étendu et perfectionné, et aux 25,000 roubles de la première fondation, Elisabeth en ajouta 4800. Ce fut à cette époque que Lomonosoff fut inscrit dans le nombre des académiciens.

Catherine II. toujours animée pas le désir de répandre les lumières dans son empire, a pris encore plus particulièrement l'académie sous sa protection; elle a fait parmi les directeurs des changemens très-avantageux à tout le corps, et c'est aujourd'hui une muse très-connue dans le Nord, qui est revêtue du titre de *directeur* de cette académie: c'est Madame la princesse Daschkaw qui est des académies de Stockholm et de Berlin, et seroit de toutes celles de l'Europe, si elle l'eut voulu, parce que sur les bords de la Tamise, comme sur ceux de la Seine, on aime à voir les talens réunis aux graces du beau sexe.

La princesse Daschkaw jouit de la faveur de Catherine II, et l'a mérité, parce que c'est elle qui, la première avec le comte Panin, forma le plan de cette fameuse révolution qui plaça Catherine sur le trône, et la princesse fut d'autant plus digne de la reconnoissance de la Czarine, qu'elle se trouvoit être la soeur de la maîtresse de Pierre III. Nous aurons occasion de parler plus au long de cette

révolution qui surprit l'Europe, et ne dût son succès qu'à la pusillanimité de celui qui la provoqua.

La princesse Daschkaw a porté l'impératrice à réformer une infinité d'abus qui s'étoient glissés dans l'académie comme il s'en glisse dans toutes. Aussi Catherine a-t-elle porté un oeil sévère sur ces hommes qui ne sont académiciens que pour les jettons. Elle a voulu et trouvé des hommes laborieux, parce qu'avec des roubles on trouve ce qu'on veut; elle leur a inspiré une nouvelle ardeur pour entreprendre des recherches et les diriger.

Sur sa recommandation particulière, les plus habiles professeurs ont parcouru les diverses provinces de l'empire, et comme les fonds de l'académie n'auroient pas suffi pour fournir aux frais de ces divers voyages, l'impératrice lui a fait présent de 9000 roubles, libéralité qu'elle a renouvellée aussi souvent que le besoin l'a exigé.

L'objet de ces voyages a toujours été dévéloppé dans les instructions que l'académie a données aux différentes personnes qui les ont entrepris. Il leur étoit ordonné de faire des recherches sur les divers genres d'eaux et de terres, sur les meilleures méthodes de cultiver les terrains déserts et stériles, sur les maladies locales des hommes et des animaux, et la meilleure manière de les traiter; sur celle d'élever le bétail, et particulièrement les brebis, les abeilles et les vers-à-soie, sur les lieux propres à la pêche et à la chasse, et la nature de ces pêches et de ces chasses; sur les minéraux, les arts,

le commerce et autres objets d'industrie, enfin sur la formation d'une collection de plantes indigènes. On leur recommandoit aussi de rectifier avec soin la longitude et la latitude des principales villes, de faire des observations astronomiques, géographiques et météorologiques, de marquer le cours des rivières, de dresser des cartes exactes, d'observer et de décrire avec soin les moeurs et usages des différens peuples, leurs costumes, leurs idiômes, les antiquités, les traditions accréditées parmi eux, leur histoire civile et religieuse, et les préjugés qui y tiennent ou en dérivent; en un mot ils devoient rechercher et remarquer tout ce qui pourroit contribuer à faire connoître le véritable état de l'empire dans tous ses points.

Au moyen de ces savantes excursions qui ont été faites avec autant d'exactitude que d'intelligence on peut avancer, sans craindre d'être contredit, qu'il n'est peut être point de pays qui puisse se glorifier d'avoir produit, presque simultanément, un si grand nombre d'excellens ouvrages sur son état intérieur, ses productions naturelles, sa topographie, son histoire civile et morale, et sur les usages, manières, langues et costumes de ses diverses tribus.

Les hommes qui ont été chargés de cette tâche pénible, mais honorable, furent d'abord le docteur Jean George Gmelin, puis Mrs. Pallas, Georgi, Falk, Rytschkoff, Lepechin, Samuel George Gmelin, neveu du précédent, et Guldenstaedt, sur lesquels on nous permettra de fixer un moment les regards de nos lecteurs.

Le docteur Jean George Gmelin étoit un médecin allemand, et professeur de botanique de l'académie des sciences de St-Pétersbourg dès son installation; il fut envoyé en 1733 par l'impératrice Anne pour parcourir la Sibérie et le Kamschatka; il eut pour compagnons de voyage M. de l'Isle de la Cloyere pour dresser les cartes, et M. Müller pour les autres détails; Gmelin fut chargé de l'histoire naturelle. Le résultat de la course de ces trois académiciens fut un *voyage en Sibérie*, qui, sitôt qu'il fut publié, fut traduit dans toutes les langues de l'Europe, parce qu'il donnoit les notions les plus précieuses sur la *Sibérie*, contrée immense qui a plus de 1200 lieues de longueur de l'Est à l'Ouest, et plus de 500 de largeur du Nord au Sud M. Gmelin a encore publié une *Flora siberica* que les botanistes se procurent avec empressement.

M. Pallas si justement célèbre par ses grandes connoissances dans l'histoire naturelle, est fils de Simon Pallas, qui fut professeur d'anatomie à Berlin, et premier médecin de l'hôpital de la charité de cette ville. Il est né en 1741, et a fait ses premières études en partie à Berlin, et en partie à Goettingue. Il les a continuées ensuite en Hollande, et en 1760, a été reçu docteur en médecine à Leyde; le cas que faisoit de ses talens le célèbre Gaubius lui valut un établissement à la Haye, où il s'appliqua principalement à des recherches sur

les Zoophytes, travail qui décéloit autant d'intelligence que de méthode. La réputation quil s'acquit par ses différens ouvrages, engagea Catherine II à l'appeller en Russie en qualité de professeur et d'inspecteur du cabinet d'histoire naturelle; il se rendit à St-Pétersbourg en 1767, et en repartit au mois de juin 1768, pour parcourir et faire des observations dans toutes les provinces soumises à la Russie avec les savans dont nous avons parlé plus haut. Il passa par Moscow, Wolomer, Kasimof, Murom, Arsamas et Kasan; ayant parcouru une grande partie de cette dernière province, il passa l'hiver à Simbirsk. Au mois de mars de l'année suivante, il se remit en marche, et prenant sa route par Samara et Orenbourg, il pénétra jusques a Gurief, petite forteresse russe, située à l'embouchure du fleuve Jaïck ou Ural. Là il examina les pays qui touchent à la Tartarie Kalmouque, et ceux qui confinent a la mer Caspienne, et revenant par la province d'Orenbourg, il passa un second hiver à Ufa. Après avoir fait plusieurs courses dans les contrées voisines, il partit d'Ufa le 16 mai 1770, poursuivit sa route à travers les montagnes d'Ural jusques à Catherinenbourg, visita les mines de ce district, passa delà à Tchelisbinsk, forteresse du gouvernement d'Orenbourg, et en décembre il s'avança jusques à Tobolsk. Il employa l'année 1771 à traverser les monts Altaïks, à suivre le cours de l'Irtisk jusques à Omsk et Kolyvan, dont il visita les fameuses mines d'argent, il se rendit à

Tomsk et termina les courses de cette année à Krasnoyarsk, ville située sur le Jenisey, où il passa l'hiver; le froid y fut des plus rigoureux, parce que cette ville est située au 67e degré de latitude septentrionale, aussi y vit-il geler le mercure, phénomène très-curieux dont il a fait une description très-exacte.

Il repartit de Krasnoyarsk le 7 mars 1772, et prit la route d'Irkutsk, en traversant le lac Baïkal pour se rendre à Udinsk, Selingenskoi, et Kiakta, où nous avons remarqué que se fait principalement le commerce entre la Russie et la Chine. Ayant pénétré dans la partie de la Daurie, qui est au Sud-Est de la Sibérie, il s'avança entre les rivières d'Ingoda et d'Argoun, jusques dans le voisinage du fleuve-Amour, et suivant les limites qui séparent l'empire russe des pays habités par les hordes Mongoles qui dépendent de la Chine, il retourna à Selingenskoi, et passa un second hiver à Krasnoyarsk.

Pendant l'été de 1773, il visita Tara, Jaïlk et Astracan, et finit ses courses, de cette année à Tzaritzin, ville située sur le Wolga; delà il fit de nouveaux voyages au printems suivant, et fut de retour à St-Pétersbourg le 30 juillet 1774, après une absence de six ans et un mois.

Les académiciens ou artistes qui accompagnèrent M. Pallas dans ces voyages, furent 1°. M. Jean Amé Georgi, membre de la société physique de Berlin, qui fut chargé de l'expédition d'Oren-

bourg, avec le professeur Falk, dont nous allons parler tout-à-l'heure. M. Georgi qui parcourut la Daurie et passa par Irkutsk, Tomsk, Tara, Tobolsk, Isetkoi, Ilina, Catharinenbourg, Ufa et le pays des Barschkires, a levé des cartes exactes et très-estimées de toutes ces contrées. Comme artiste aussi perfectionné qu'excellent physicien, il a dessiné et formé le recueil d'estampes qui représentent les différentes nations de l'empire de Russie, avec leurs costumes qui sont aussi bizarres que variés; 2°. M. Falk, né en 1725, en Westrogothie, province de Suède, docteur en médecine dans l'université d'Upsal, botaniste formé par Linné, et placé à la recommandation de cet homme célèbre, pour directeur au jardin des plantes de St-Pétersbourg, après avoir parcouru et observé, conjointement avec M. Georgi, les contrées que nous venons d'énoncer, il s'appliqua particulièrement aux Kirgises, et aux peuplades qui les confinoient; mais portant dans son sein le germe d'une maladie affreuse, en ce qu'elle affecte les facultés intellectuelles plus que les physiques, M. Falk fut forcé d'interrompre ses observations et ses voyages pour refaire sa santé.

La maladie de Falk étoit une affection hypocondriaque que la solitude des déserts qu'il parcourut augménta, loin de la dissiper, et lorsque M. Georgi se retrouva à Kasan, en 1774, il étoit en proie à toute la violence de son mal. Depuis le mois de décembre 1773, il n'avoit pas quitté le lit, et n'avoit pris pour toute nourriture que du

pain desséché à la mode des Suédois, et qu'ils appellent *Knaeke Broed*; il en prenoit tous les jours à midi quelques tranches détrempées dans un thé léger qui n'avoit aucune substance. A cette époque il recevoit encore quelques amis, mais bientôt il refusa de les voir, et se réduisit à la plus austère solitude, en exceptant toute fois M. Georgi dans le sein duquel il déposoit ses chagrins réels et imaginaires.

Le 31 mars 1774, à cinq heures du matin, le chasseur de Falk vint, tout effrayé, éveiller M. Georgi, qui se transporta au logis de son ami, qu'il trouva mort au pied de son lit; il s'étoit brûlé la cervelle. A côté de lui étoit un billet qui dénotoit l'égarement de son esprit, mais rien du parti funeste qu'il avoit pris de s'ôter la vie. Ses papiers qui furent précieusement ramassés, contenoient des observations dictées par la philosophie et l'amour de l'humanité, et ne servirent qu'à le faire regretter de son ami et de ceux qui l'avoient connu, parce que dans ses bons momens il étoit la douceur même; il portoit la bienfaisance jusqu'à la prodigalité, et pour y satisfaire, circonscrivoit ses besoins personnels à l'étroit nécessaire.

3°. M. Rytschkoff, fils du conseiller Rytschkoff, qui s'est fait connoître si avantageusement par sa topographie d'Orenbourg, a donné les détails les plus circonstanciés sur les pays qui s'étendent le long de la Bielaja jusqu'à la Kama, et delà jusqu'à Kungur. M. Pallas estimoit surtout les no-

tions que ce jeune-homme avoit données de la Steppe, ou désert habité par les Kirgises.

4°. M. Lepechin, Russe de naissance, mais élevé à Strasbourg et chez l'étranger, partit en 1768 de St-Pétersbourg avec M. Pallas qui en faisoit un cas particulier; leurs observations furent communes jusqu'à leur arrivée à Simbirsk, d'où M. Lepechin partit pour aller seul parcourir la province de Stawropol, visita ensuite la Steppe, qui est entre le Wolga et le Jaik, et monta, en 1771, sur le sommet le plus élevé de l'Ural. En 1772, il fut employé par M. Pallas à visiter les côtes de la mer blanche, et ne laissa rien à désirer sur cette mission. En 1773, il termina ses voyages par Plesskoff, Mohiloff, les rives de la Duina, passa par Riga et revint à St-Pétersbourg en suivant les côtes.

M. Pallas a resumé tous ces voyages, et en a donné une relation en 5 volumes in 4°. qui est très-intéressante, et a ajouté beaucoup à la réputation qu'il s'étoit déjà acquise par son savoir et son caractère. Cet ouvrage a été traduit en français, et a eu beaucoup de succès.

Des expéditions de ce genre, dans des pays sauvages, et chez des nations errantes, plus ou moins barbares, n'ont point été faites sans s'exposer à mille dangers, et si M. Pallas a terminé heureusement les siennes, ce ne fut pas sans avoir eu beaucoup à souffrir, et sans avoir été exposé aux plus grands dangers. „Je reviens, disoit-il, en „terminant sa relation, avec un corps affoibli et

„des cheveux gris, quoique je n'aye que 33 ans; „cependant je suis bien plus fort que quand j'étois „en Sibérie, et je dois à la Providence, de m'avoir „préservé de périls sans nombre."

Après s'être distingué comme naturaliste du premier ordre, M. Pallas mérita d'être placé parmi les critiques les plus judicieux, en développant l'histoire très-compliquée des tribus qui errent dans ces vastes régions, qui s'étendent du côté du nord, jusques aux limites de l'Inde; c'est ce qu'il a fait dans un ouvrage qu'il a publié sous le titre de: *Recueil pour servir à l'histoire politique, physique et civile des tribus Mongoles*, il répand une nouvelle lumière sur les annales de ce peuple, dont les ancêtres ont conquis la Russie, la Chine, la Perse et l'Indostan, et ont fondé à divers reprises l'empire le plus vaste qui ait peut-être jamais appartenu à un seul peuple. Nous en dirons un mot à la fin de ce voyage; cependant nous remarquerons ici que la dénomination générale de Tartares que jusqu'ici la plupart des auteurs avoient donnée aux différentes hordes Asiatiques, n'a été qu'une erreur de leur part, et M. Pallas prouve que les Mongols sont indubitablement un peuple distinct des Tartares par leur figure, leur langage, leur manière de se gouverner, et qu'ils ne leur ressemblent que par le goût d'une vie errante qui leur est commun.

La nation primitive de l'Asie, dont l'origine, l'histoire, l'état présent, fait le sujet de cet intéres-

sant ouvrage, doit toute sa célébrité à son fondateur Zinghis-Kan. Lorsque son vaste empire fut démembré sous ses successeurs dans le seizième siècle, les hordes Tartares et Mongoles qui n'avoient formé qu'un seul et même état, se séparèrent de nouveau, et dès-lors, sont toujours restées distinctes et indépendantes les unes des autres. M. Pallas divise celle des Mongols en trois principales tribus, celle des Mongols, celle des Oerats ou Kalmoucks, celle des Burats, et il décrit chacune de ces tribus avec cette précision qui distingue tous ses ouvrages. Le dernier volume sur-tout, et qui a paru postérieurement aux trois autres, contient une relation très détaillée de la religion de ces peuples, qui est celle du Dalai Lama; c'est aussi celle du Thibet, et des souverains Manshurck, qui occupent aujourd'hui le trône de la Chine; aussi cet ouvrage nous apprend-il des choses aussi nouvelles qu'intéressantes, et que M. Pallas assure n'être point les résultats de quelques *oui-dire*, comme sont la plupart des relations des régions lointaines ou peu connues.

En juin 1777, cet illustre savant lut dans une séance de l'académie de St-Pétersbourg, à laquelle assistoit le roi de Suède, une dissertation sur la formation des montagnes, et les changemens que notre globe a soufferts, particulièrement en Russie. Cet ouvrage a été traduit en françois, et méritoit de l'être. On a reçu avec le même accueil ce qu'il a écrit sur les Tartares. Depuis que M. Pallas

a mis fin à ses voyages, il n'a cessé de publier des mémoires très-curieux sur divers objets d'histoire naturelle, sur les peuples de la partie de l'Asie qu'il a parcourue, et sur d'autres sujets également intéressans. Il a travaillé à l'édition d'un magnifique ouvrage que l'impératrice a fait imprimer à ses frais, et qui contient une description complette de tous les végétaux qui croissent dans l'empire russe. Ce qui rend cet ouvrage recommandable et en même-tems très-cher, c'est le grand nombre de gravures qu'on y joint, et qui représentent les plantes les plus rares et les plus utiles.

Enfin M. Pallas a été chargé de mettre en ordre et de publier les manuscrits laissés par Samuel-George Gmelin et Guldenstaedt, ces deux savans qui, comme lui, ont contribué par leurs travaux à faire connoître diverses parties de l'empire russe.

Le docteur Samuel-George Gmelin, neveu de celui qui voyagea par les ordres de l'impératrice Anne, fut d'abord professeur d'histoire-naturelle à Tubingue, où il avoit vu le jour en 1715; attiré ensuite en Russie, et reçu membre de l'académie de St-Pétersbourg; il partit de cette ville en juin 1768, passa par Moscow, Woronetz, Azoff, Kasan, Astracan, et visita pendant les années 1770 et 1771 les ports de la mer Caspienne; il examina avec une attention particulière les provinces de Perse qui touchent à cette mer, et il en a donné une description détaillée dans les quatre volumes de ses voyages qui ont déjà paru. Le désir dont

il étoit animé, et l'espérance de faire de nouvelles observations, l'engagea à tenter une expédition semblable dans les parties occidentales de la Perse, qui sont sans cesse infestées par de nombreuses troupes de bandits. Au mois d'avril 1772 il partit dans cette vue d'Enzelli, petite ville de la province de Ghilan, sur la côte méridionale de la mer Caspienne, et environné de difficultés et de dangers; il ne put arriver qu'en décembre 1773 à Sallian, ville située à l'embouchure du Kur; delà il pénétra jusqu'à Baku et Kuba dans le Shirvan où il fut fort bien reçu par Aly Feth, Kan de ce pays; ayant été joint par vingt Cosaques d'Ural, il continuoit sa route, et n'étoit plus qu'à quatre journées de Kisliar, forteresse qui appartient aux Russes, lorsque lui et ses compagnons furent arrêtés le 5 février par ordre d'Usmëi, Kan d'un très-petit territoire qu'on lui avoit conseillé de tourner, au lieu de le traverser, parce que les voisins d'Usmëi connoissoient ses mauvaises intentions, dont le prétexte étoit que plusieurs familles de ses sujets ayant déserté de chez lui, il y avoit environ trente ans, les Russes leur avoient donné un asile, qu'en conséquence il étoit en droit de retenir Gmelin et ses compagnons, jusqu'à ce qu'on lui eut rendu ses sujets fugitifs. Ainsi le malheureux Gmelin fut livré à toutes les horreurs de la plus dure captivité, de sorte que la fatigue, les inquiétudes, le mauvais régime et l'intempérie du climat achevèrent de ruiner un corps déjà usé par les plaisirs,

(car il y étoit extrêmement adonné,) et miné par les fatigues de plusieurs longs voyages; il mourut au mois de juillet de l'année où il fut arrêté, à *Achmetkent*, mauvais village du Caucase. On dit que ce qui hâta sa mort fut le chagrin d'avoir perdu une partie de ses papiers ou de ses collections qui étoient toutes très-rares. Cependant, lors de sa captivité, on envoya quelques uns de ses manuscrits à Kisliar, et l'on eut mille peines ensuite à en arracher le reste des mains du barbare qui le tenoit dans les fers. Le soin de les mettre en ordre pour en faire un quatrième volume, fut d'abord confié à Guldenstaedt; mais la mort l'empêcha de mettre la main à l'oeuvre, et ce fut M. Pallas qu'on chargea de cette tâche précieuse.

Jean Antoine Guldenstaedt, né à Riga en 1745, fut reçu en 1763 au collège de médecine à Berlin. Il prit les degrés de docteur en 1767 dans l'université de Francfort sur l'Oder; les diverses langues qu'il possédoit, et ses connoissances en histoire-naturelle le firent choisir pour coopérer à l'exécution du plan des voyages de l'académie des sciences. Il fut invité à se rendre à St-Pétersbourg où il arriva en 1768, et fut d'abord nommé adjoint, ensuite membre de cette académie, et professeur en histoire-naturelle; il partit pour les voyages projettées en 1768, et fut absent pendant sept ans.

Il se rendit par Moscow, où il resta jusqu'en 1769, et par Woronetz, Tzaritzin et Astracan, à Kisliar, forteresse située dans la côte occidentale

de la mer Caspienne, près des frontières de Perse. En 1770 il visita le pays arrosé par le Tereck et l'Alksai, à l'extrémité orientale du Caucase; l'année suivante il pénétra dans le pays d'Osset qui forme la partie la plus élevée de cette montagne, et parcourut toute cette contrée, protégé par une escorte d'Ossetiens que lui fournit le prince Héraclius, dont il obtint des secours de tous les genres. Comme il séjourna quelque tems et à son aise chez les Ossetiens, il y composa des vocabulaires des langues que parlent ces peuples, fit des recherches sur leur histoire, et découvrit parmi eux quelques traces de christianisme, suivit ensuite la chaîne septentrionale du Caucase, et passa en Géorgie, où il fut admis à l'audience du prince Héraclius qui campoit alors à environ dix werstes de Teflis.

Le prince Héraclius, ou, comme on l'appelle dans le pays, le Czar Iracli, qui se défendit si courageusement contre les Turcs dans la guerre de 1770, et qui règne à présent sur toute la Géorgie, le Kaket, etc., est un homme de soixante ans passés, de taille médiocre; il est brun, a de grands yeux, le visage long et une petite barbe; il a passé sa jeunesse à la cour et dans les armées du fameux Nadir Shach, où il a pris un grand attachement pour les moeurs et les manières persannes, qu'il a introduites dans ses états. Il a sept fils et six filles. Les Kans de Perse, ses voisins, le respectent, le craignent et le prennent souvent pour

médiateur dans leurs querelles. Il est regardé comme un prince d'un grand courage, comme un habile général, et ses Géorgiens comme les meilleurs soldats qu'il y ait dans ces contrées. Quoiqu'il n'ait qu'un revenu d'environ deux millions, cinq cent mille livres de notre monnoie, il entretient une armée de 6000 hommes; il aime l'éclat et la dépense. Guldenstaedt l'accompagna dans une expédition qu'il fit le long du fleuve Kur, à quatre-vingt milles dans l'intérieur de la Géorgie, et retourna avec lui à Teflis qui est la capitale des états de ce prince. Il y passa l'hiver, et le printems suivant il examina le pays, suivit le prince dans la province de Kaket, et passa dans celles du Sud qu'habitent les Tartares Turcomans, sujets d'Héraclius; il étoit à la suite d'un seigneur Géorgien qu'il avoit guéri d'une maladie dangereuse.

En juillet il parcourut le pays d'Imiret, qui est entre la mer Caspienne et la mer noire, et est borné à l'Est par la Géorgie, au Nord par le pays d'Osset, à l'Ouest par la Mingrelie, et au Sud par la Turquie.

Le souverain d'Imiret, appellé le prince ou le Czar Salomon, ayant défendu, lorsqu'il parvint à la régence, le commerce scandaleux que les nobles de ses états faisoient de leurs paysans, s'attira le ressentiment des Turcs intéressés à ce commerce. Ils le firent déposer par leurs intrigues, et l'obligèrent à s'enfuir dans les montagnes, où il vécut pendant seize ans, errant et menant

une vie qui tenoit du sauvage, se cachant dans les bois, les cavernes, et dans les épaisses forêts où souvent sa valeur seule put se défendre contre les assassins qui le cherchoient. Enfin dans la guerre de 1770 il fut rétabli par les Russes. Ce prince porte ordinairement un mechant habit brun avec un mousquet. Dans les grandes occasions il se montre avec une robe d'un riche brocart d'or, et une chaîne d'argent autour du col ; il monte un âne, et c'est le seul peut-être qu'il y ait dans ses états ; cette monture et une paire de bottes qui est une rareté dans le pays, le distinguent de ses sujets, desquels il se plaît à être entourés. Il ne tient point de troupes régulières, et n'a point d'artillerie ; mais il peut rassembler au besoin une armée mal disciplinée d'environ 6000 hommes qu'il assemble au son d'une espèce de cor ; il fait publier ses édits dans les marchés qui se tiennent le vendredi, par un homme qui monte sur un arbre, et de-là les prononce à haute voix aux assistans qui en font part, à leur retour, à leurs voisins, dans leurs habitations respectives.

Ses sujets suivent la religion grecque, ou plutôt l'allient à des pratiques superstitieuses qui ne tiennent ni au christianisme, ni au mahométanisme, mais à la crédule ignorance qui s'agenouille devant tout.

Plein de reconnoissance pour la Russie, le Czar Salomon accueillit très-bien Guldenstaedt, et l'assista de tout son pouvoir. Guldenstaedt

pénétra ensuite dans la chaîne du milieu du Caucase, et parcourut la Géorgie intérieure, les confins de la Mingrelie, l'Imiret inférieure et orientale. Après avoir échappé heureusement aux bandits qui rodent dans ces régions sauvages, il revint passer l'hiver à Kisliar, et s'y procura diverses informations sur les tributs voisines des Tartares du Caucase, et en particulier sur les Lesgis. L'été suivant il voyagea dans la grande Cabardie jusqu'au mont Beshtan, qui est le sommet le plus élevé de la première chaîne du Caucase ; il visita les mines de Madshar, et arriva à Tcherkask sur le Don ; de-là il fit des courses à Azoff et Taganrok, et termina ses voyages de 1774 par Krensentshuk dans le gouvernement de la nouvelle Russie. Il se disposoit à entrer l'année suivante dans la Crimée ; mais ayant été rappellé, il reprit par l'Ukraine, la route de Moskou et de St-Pétersbourg, où il arriva en mars 1775.

Il s'occupoit à mettre ses manucrits en ordre ; mais avant que d'avoir pu y mettre la dernière main, une fièvre violente l'emporta en mars 1781. On a de lui divers traités et des dissertations sur des sujets relatifs à la médecine, à l'histoire-naturelle, à la géographie et au commerce de la Russie. Les Russes ont perdu dans Guldenstaedt un homme que de long-tems ils ne trouveront à remplacer.

CHAPITRE XX.

Bibliothèque de l'Académie des sciences. — Cabinet d'histoire naturelle. — Collection anatomique de ce cabinet. — Chambre des raretés. — Collection des médailles. — Globe de Gottorp.

Le détail de l'établissement de l'académie des sciences de St-Pétersbourg et des avantages qui en ont été le résultat, doit être naturellement suivi d'une description de la bibliothèque et du cabinet d'histoire naturelle de cette académie.

Un savant qui a long-tems été attaché à cette bibliothèque a remarqué avec raison, que la guerre qui, dans la plûpart des pays nuit aux progrès des sciences, les a favorisées en Russie, parce que cette bibliothèque doit son origine à 2,500 volumes que Pierre I. prit à Mietau dans la guerre contre la Suède; elle fut ensuite augmentée par les libéralités de cet empereur et de ses successeurs, et elle l'a été encore il y a peu d'années par la collection curieuse de livres que le prince Radzivil avoit à Newitz, et dont les Russes s'emparèrent en 1772 pendant les troubles de la Pologne. Elle l'a été et l'est aujourd'hui par les continuelles libéralités de Catherine II., qui est bibliomane dans toute la force du terme.

Le nombre des livres de cette bibliothéque se monte à environ 36,000. Les plus anciens manuscrits sont les vies des saints, écrites en 1298, et la chronique de Nestor dont nous avons déjà parlé. Cette chronique avec celles de Nowogorod, de Pleskoff, d'Ukraine, de Kasan et d'Astracan, les tables généalogiques des anciens grand-ducs, depuis Wolodimer jusques à Iwan Bassiliowitsch, composées dans les douze, treize et quatorzième siècle, peuvent faire présumer avec raison que la Russie est très-riche en documens relatifs à son histoire ancienne et moderne. Ces anciens manuscrits sont tous en langue sclavonne.

La Russie a éprouvé une perte irréparable dans l'incendie de la célèbre bibliothèque de Kiow, qui arriva sous le règne de Pierre I. et lui fit verser des larmes, parce qu'elle contenoit les plus précieux matériaux pour l'histoire que ni les manuscrits conservés à St-Jacques de Waldai et dans la cathédrale de Wolodimer, n'ont point remplacés.

On trouve aussi dans la bibliothèque de l'académie 16 volumes in-folio qui contiennent les négociations des ministres de Pierre I. depuis 1711 à 1716. et 30 volumes de la Correspondance du prince Menzikof sur les affaires publiques, de 1703 à 1717; ces collections seroient de bons documens pour composer une histoire authentique de Pierre I, ouvrage qui manque encore malgré celles qu'ont publiées Théophanes et Voltaire.

Un manuscrit très-moderne, et cependant d'un grand prix à cause de la personne auguste qui l'a écrit, est l'instruction que l'impératrice a fait passer au comité choisi pour composer un nouveau code. Cette instruction a été dressée par elle-même, et écrite de sa propre main; on conserve ce manuscrit dans un beau vase de bronze, toujours placé sur la table dans les séances publiques de l'académie, et cet éloge est plus académique que philosophe.

Entre plusieurs autres livres, on remarque dans ce dépôt littéraire un volume qui contient les actes des apôtres et leurs épîtres, conservé non pour ce qu'il contient, mais parce que c'est le premier livre imprimé en Russie. M. Nichols, dans son traité de l'origine de l'imprimérie, nous apprend qu'il fut dix ans sous presse. Il porte la date de 1564, et fut imprimé à Moscow.

Cette bibliothèque contient peut-être une plus grande quantité de livres chinois qu'aucune autre collection connue en Europe. Il y en a 2800 cahiers séparés. M. Léontief qui a passé plusieurs années à Pekin, où il y a une église russe, et où l'on entretient des étudians russes pour apprendre le Chinois, a fait un catalogue exact de ces livres. Jusqu'à présent, c'étoit aux Français que l'on devoit presque tout ce que l'on savoit, avec quelque certitude, de l'état intérieur de la Chine, mais les Russes, leurs voisins, se mettent en état de profiter de leur position pour tirer sur ce pays tous les

les éclaircissemens que nous n'avions point, ou qui ne nous paroissoient pas authentiques, quoique certifiés par plusieurs auteurs, avec le ton dont on soutient la vérité; mais ceux qui affirment sont des moines, et ces moines des jésuites; que de raisons pour ne s'en fier qu'aux Russes!

Les liaisons d'amitié qui ont subsisté quelque tems entre les Cours de St-Pétersbourg et de Pekin, ont rendu facile l'acquisition des livres chinois, et l'établissement d'un séminaire à Pékin, qui ont donné aux Russes les moyens de connoître plus exactement et plus complètement ce pays. C'est delà que depuis quelque tems on a publié à St. Pétersbourg divers ouvrages intéressans sur les loix, l'histoire et la géographie de la Chine, qui sont extraits ou traduits des originaux publiés à Pékin.

Les divers objets qui composent le cabinet d'histoire naturelle, sont distribués avec beaucoup d'intelligence dans divers appartemens, et forment une collection aussi riche que curieuse des productions du pays, qui a été considérablement augmentée par les collections de Pallas, de Gmelin, de Guldeustaedt, et d'autres savans qui ont parcouru les provinces de l'empire.

On nous y fit remarquer divers échantillons de rhubarbe ramassés dans la provioce de Schidshu, frontière de la Chine, et à près de 800 werstes de Kiakta. C'est sur un monticule défendu par le fort Schonesey voisin d'une riche mine d'or qu'on trouve ce précieux végétal; ce n'est point le som-

met de ce monticule qui en tout tems est couvert de neige qui le produit; c'est dans le bas où est une terre veinée de rouge, et imitant de larges couches d'or; c'est là que croît la rhubarbe de première qualité; elle est à longues tiges, à feuilles grandes et ovales, et vient sans aucune espèce de culture: la graine en est large, ronde et épaisse. Ce sont les Tonguses qui s'occupent d'en faire la récolte. Après l'avoir arrachée de terre, ils la suspendent sur des cordes faites d'herbes, et la vendent ensuite aux Buchariens qui la font sécher une seconde fois, et la transportent en Russie sur leurs chameaux.

On nous montra aussi de l'édredon vierge, c'est-à dire de l'édredon sans mélange, dont la plus grande partie vient d'Archangel. C'est un duvet fort doux, qu'une espèce d'oie assez commune en Islande perd, lorsqu'elle est dans la mue. Elle se frotte alors dans son aire, et cette plume légère s'y attache. Quand la mue est passée les paysans viennent prendre les aires ou nids d'oie, et les empilent dans de grandes machines de fer rétrécies par le haut et couvertes d'un grillage à très petits carreaux. Ils les font ensuite sécher au soleil, et lorsqu'ils sont parvenus à une très-grande siccité, ils les battent dans la cage même, jusqu'à ce que le duvet dégagé de la terre dont il étoit imprégné, aille s'attacher au grillage d'où on le tire pour en former ces lits ou ces coussins sur lesquelles le Sybarite vient provoquer le sommeil qui fuit de sa

paupière, et que l'homme de peine trouve par tout et sans édredon.

Le mot édredon qu'on écrit aussi aigledon, vient du mot allemand *eyder-dunen*; *eyder* ou *ader* est le nom que les Islandois donnent à l'oie qui fournit l'édredon; et *dunen* signifie plumes, d'où il résulte que l'édredon est de la plume d'oie, et non d'aiglon, comme le croit le vulgaire.

Nous vîmes dans ce cabinet le plus gros morceau d'aimant qui existe peut-être en Europe: il pèse 6 pouds, c'est-à-dire, 198 livres de France, et attire ou peut attirer à lui un bloc de fer qui peseroit 500. Il a été tiré de la montagne d'aimant, qui est près de la rivière de *Werchnei-Kisil*, vers le haut Jaïk. On le trouve, non au sommet de la montagne, mais à deux ou trois werstes environ du pied. La partie de ces pierres qui est exposée à l'air est douée de la plus grande force magnétique; mais aussi plus tendre et moins propre à être enchassée que la partie qui est enfouie.

La collection anatomique de ce cabinet est très-estimée, parce qu'elle a été préparée par le célèbre Ruysch, anatomiste de la Haye, qui la vendit à Pierre I., en 1717, pour 30000 florins de Hollande, ou 64,000 de nos livres. Ce qui en fait le plus grand prix est une suite de foetus conservée dans l'esprit de vin, qui en offre depuis la première formation jusqu'à la naissance de l'enfant. Il y a aussi des injections du cerveau et de l'oeil qui sont faites avec beaucoup d'art, et il se trouve sur

tout des membranes dans l'oeil qui sont si fines et si délicates qu'il n'y a en anatomie que les plus habiles praticiens qui réussissent dans ces injections.

Nous passons de ce cabinet dans la chambre des raretés qui mérite le nom qu'on lui donne; celles qui fixent d'abord les regards des étrangers sont des ornemens trouvés dans des tombeaux en Sibérie, dont plusieurs sont d'une grande valeur. Ils consistent en bracelets dont quelques uns pèsent une livre; en colliers qui ont la forme de serpens; en vases, couronnes, boucliers, et figures d'animaux le tout en argent ou en or, en sabres à poignée d'or ornés de pierres précieuses, en idoles tartares et autres antiquités. Cette quantité d'ouvrages d'or ne paroîtroit pas croyable si on ne l'avoit pas sous les yeux, et si des monumens authentiques ne prouvoient pas qu'elle a été trouvée effectivement comme on l'avance, ce qui porte à penser que le peuple qui enterroit ainsi tant de choses précieuses, ne pouvoit être que très riche. Mais quelle idée peut-on se former d'une nation civilisée, capable de produire de pareils ouvrages de l'art, fixée anciennement sur les bords de l'Irtish, du Tobol et du Jeniséi? M. Müller qui a fait des recherches sur ce sujet, et qui pendant ses voyages en Sibérie a examiné plusieurs lieux où l'on a ouvert de pareilles tombes, tire des conjectures assez vraisemblables sur ce peuple; et la plûpart des auteurs qui ont écrit sur ce sujet n'en ont raisonné que d'après lui. Voici le précis de ces conjectures.

Après avoir décrit les diverses espèces de tombes qu'on a découvertes dans le midi de la Sibérie, il ajoute: „ Comme dans plusieurs de ces tombes on trouve des ossemens d'hommes, de femmes, de chevaux avec des lances, des arcs, des flèches, et d'autres armes, il paroît évident que la même coutume superstitieuse qui règne encore dans l'Inde, étoit autrefois admise dans ces contrées, c'est-à-dire, qu'on croyoit que les ames continuoient dans l'autre monde à mener le même genre de vie qui leur avoit été agréable dans celui-ci. En conséquence, à la mort d'un homme de distinction, sa femme favorite, ses domestiques, ses chevaux étoient immolés sur sa tombe et enterrés avec lui, par la même raison, on y joignoit ses armes, et ses habits, et les choses dont il faisoit le plus de cas. De là vient qu'encore aujourd'hui, les femmes indiennes se brûlent sur le même bûcher où l'on place le corps de leurs maris."

M. Müller observe aussi qu'en examinant les anciennes archives de Yakustk, il trouva que ce même usage s'observoit encore parmi les habitans de cette contrée, lorsque les Russes en firent pour la première fois la conquête, et que le seul moyen qu'on trouva pour l'extirper, fut de punir comme meurtriers ceux qui feroient ces sacrifices de femmes et de domestiques pour le service prétendu de leurs morts.

Après avoir ainsi rendu raison de la quantité d'or et d'argent trouvée dans ces tombeaux, Müller

essaie de déterminer quel étoit le peuple à qui elle a pû appartenir, et il résout cette question difficile avec la même sagacité. Il commence par assurer que les plus riches de ces tombeaux sont du tems de Zinghis-kan et de ses successeurs immédiats, qu'on les trouve sur les bords du Wolga, du Tobol et de l'Irtish; que les moins précieux après ceux-là, sont dans les déserts du Jénisei, et les moins riches de tous, dans les pays qui bordent le lac Baïkal. Il suppose que tous ont été construits par des hordes Mongoles, et à diverses époques; et que ce peuple monade habita en différens tems les pays où ces monumens ont été trouvés. Il se fonde sur les faits suivans. Zinghis-kan jette les fondemens de son vaste empire au commencement du treizième siècle. Les hordes errantes des Mongols qui les premiers furent sous sa domination, habitoient les bords des fleuves Selonga, Tola, Ookou et Anon, depuis le fleuve Amour jusqu'au désert mongol qui aboutit à la muraille de la Chine. Ces hordes étoient fort pauvres, aussi les tombes qu'on trouva dans ces pays ne contiennent guères que des effets de peu de valeur.

Aussitôt que Zinghis les eut assujettis, il tourna ses armes d'un autre côté et avec le secours de ces hommes guerriers, lui et ses successeurs conquirent une grande partie de la Chine, la Tartarie indépendante, la Perse et tout le pays qui s'étend jusqu'à la mer noire; ils tinrent même pendant quelque tems presque toute la Russie sous leur

joug. Le butin qu'ils avoient fait dans cette immense étendue de pays fut presque tout rassemblé et concentré dans les lieux où s'étoit fixé le principal Kan duquel relevoient tous les autres; car à la mort de Zinghis ce vaste empire fut divisé en plusieurs principautés. Or la résidence du chef ou Kan suprême étoit, vers le milieu du treizième siècle, à peu de distance des bords de l'Irtish, comme on le voit par le voyage du missionnaire *Rubruquis* qui, en se rendant à la cour du Kan *Magnu*, parle du fleuve Jaïk, comme du dernier qu'il traverse; et ne fait ensuite aucune mention de l'Irtish, en sorte qu'il est probable que la résidence de ce Kan étoit située entre ces deux rivières, et ce qui confirme cette hypotèse, c'est que, c'est entre le Jaïk et l'Irtish qu'on a découvert les plus riches tombeaux.

Mais comme ce fut vers le commencement du quinzième siècle que cet empire des Mongols fut démembré, il résulte que ce fut pendant les treizième et quatorzième siècles, que ces peuples ont ramassé les dépouilles immenses que supposent les magnifiques ornemens trouvés dans leurs tombeaux. Mais on remarque que plusieurs de ces ornemens sont travaillés avec autant de gout que d'élégance. Où donc auroient-ils été faits? Car l'état des arts dans l'Orient, à cette époque, ne permet pas de présumer qu'ils soient le travail des orientaux. Ce sont donc indubitablement des ouvrages d'artistes européens, que la magnificence de Zinghis et de ses

successeurs appelloit dans leurs cours; et en effet, *Rubruquis* trouva à celle de *Magnu* un orfèvre françois, nommé Guillaume Boucher, qui étoit employé par le Kan.

M. Müller fait cependant, avec sa bonne foi ordinaire, une exception à cette proposition générale, *que tous les tombeaux de Sibérie où l'on a trouvé des armes et des effets précieux ont appartenu aux Mongols.* Il en décrit quelques uns qui paroissent d'une datte beaucoup plus ancienne, et contiennent des armes et des ustensiles de cuivre. On les conserve aussi dans la chambre des raretés; les couteaux, les lances, les épées étant constamment de cuivre, semblent prouver que les peuples à qui ces tombeaux appartenoient, ne connoissoient pas l'usage du fer, et conséquemment qu'ils sont bien antérieurs aux hordes Mongoles, et d'une très-haute antiquité. M. Müller qui a porté dans toutes ces recherches une merveilleuse sagacité, suppose que ce peuple a été les Igurs, ou Uigurs, ou Hungurs, qu'on croit avoir été les ancêtres des Hongrois d'aujourd'hui, qui dans un tems très-reculé habitèrent une partie de la Sibérie, et on le présume d'autant plus volontiers, qu'un des colliers trouvés dans ces tombeaux est parfaitement semblable à ceux dont les femmes en Hongrie font usage aujourd'hui. On prétend que ce fut de ces peuples que Zinghis-Kan et ses sujets, les Mongoles, ont emprunté l'alphabet et l'art d'écrire qu'ils ignoroient entièrement. Mais M. Müller ne

donne cela que comme une conjecture, et convient de la difficulté de déterminer positivement le peuple qui a fait usage de ces armes et de ces ustensiles de cuivre, ainsi que le tems où les tombeaux ont été construits.

Nous avons parcouru avec plaisir et dans un plus grand détail une longue galérie destinée à rassembler les divers habillemens des peuples, sujets de l'empire, ceux des nations de l'Orient, et des Chinois en particulier, ainsi qu'un autre appartement rempli des habillemens, armes, instrumens qu'on a apportés des isles nouvellement découvertes entre l'Asie et l'Amérique, et des parties voisines du continent, qui ont été visitées par des navigateurs russes. Ce sont des bonnets ornés de longues tresses de cheveux, dans le goût des anciens casques, des habits de loutres marines, de rennes et de plumes peintes en rouge, ornés de franges de cuir, de cheveux, de nerfs; des masques de bois qui représentent la tête d'un grand poisson ou d'un animal amphibie, masques dont les habitans font usage dans les grandes fêtes.

Il y a aussi dans cette galérie différentes idoles que M. Pallas s'est procurées, et qui appartenoient aux Kalmoucks ou hordes Mongoles qui errent dans la Siberie, et dont la plûpart sont encore idolâtres, ou attachés à la religion du Dalai-Lama. Quelques unes de ces divinités sont dessinées sur de la grosse toile, d'autres sont en terre cuite, peinte ou dorée, le plus petit nombre est de bronze

et vient du Thibet; ce sont pour la plûpart des figures grotesques qui ont plusieurs mains et plusieurs bras, et sont assises les jambes croisées; elles ressemblent à celles qui sont l'objet du culte de plusieurs sectes de l'Orient; elles sont creuses, et ordinairement remplies de reliques, de sentences et de prières. Les plus remarquables se trouvent gravées dans les voyages de M. Pallas.

De la salle des raretés nos guides nous conduisirent à celle des médailles. La collection des monnoies russes qui répandent un grand jour sur l'ancienne histoire du pays, mérite d'être examinée avec attention. Ce qui tenoit lieu de monnoies autrefois, et avoit cours parmi les habitans de ces contrées, étoit de petites pièces de cuir ou de peaux de martres; mais dans le commerce avec les étrangers, les Russes échangoient leurs marchandises contre de l'or ou de l'argent en lingots, comme les Chinois le font encore aujourd'hui.

On ignore quand on a commencé à frapper des espèces en Russie, mais c'est probablement les Tartares qui en ont introduit l'usage. Les monnoies russes sont divisées en neuf classes.

1°. Toutes celles qui sont sans légendes, et ce sont sans doute les plus anciennes. On y voit quelquefois un homme à cheval, tenant une épée, mais le plus souvent une grossière représentation de certains animaux qui, suivant l'ingénieuse conjecture d'un historien Russe, prouve l'origine tartare de ces monnoies.

2°. Les monnoies avec une légende tartare, et représentant des hommes à pied, à cheval, tenant en main un cimeterre, une lance ou un faucon. On y trouve aussi des griffons, des chevres, des oiseaux et des cignes.

3°. Les monnoies qui ont à la fois des légendes tartares et russes.

4°. Les monnoies qui n'ont que des lettres russes sans datte.

On peut observer sur ces trois dernières classes que depuis que les monnoies russes portent une légende, on y trouve des lettres tartares ou russes, et souvent de toutes les deux, à proportion de ce que les souverains de Russie étoient plus ou moins soumis au joug des Tartares.

5°. Les monnoies des grands ducs, depuis Bassili-Démétriowitsch jusqu'à celles de Bassili-Iwanowitsch.

6°. Les monnoies des princes du sang qui possédoient des principautés indépendantes, comme celles de Galitz, Svenigorod, Moshaisk, Bielosero, Susdal, Rezan, Twer, etc.

7°. Celles des principales villes qui avoient le droit de battre monnoie, comme Nowogorod, Plescoff, Moscow, Twer, etc. Les plus anciennes sont celles de Nowogorod. Les monnoies tartares n'y avoient point de cours, mais le commerce y faisoit circuler celles de Lithuanie et de Suède.

8°. Les monnoies frappées depuis Ivan-Bassiliowitsch II jusqu'à la majorité de Pierre I. La première pièce d'or fut frappée sous le règne d'Ivan, et cet art fut alors très-perfectionné. Ce prince fut certainemnet le premier qui fit graver sur ses monnoies un aigle déployé, mais l'histoire ne dit pas à quelle occasion. Le premier rouble fut frappé sous Alexis Michaelowitsch. Ce n'étoit jusqu'alors qu'une monnoie de compte. Il y a dans cette classe un ducat de Russie qui porte les têtes des deux Czars Ivan et Pierre d'un côté, au revers leur soeur Sophie avec la couronne, le sceptre et le manteau royal.

9°. La dernière classe comprend toutes les monnoies de Pierre et de ses successeurs. On y voit combien Pierre, à son retour de ses voyages, fit perfectionner les coins de la monnoie de Russie. Ils n'ont été plus parfaits à aucun égard depuis cette époque.

Cette collection est riche en monnoies de l'Orient. On y trouve en quantité des Califes d'Arabie, de Samarcande, des Kans de Bulgarie, de la Crimée, d'Azoff, de la tribu mongole, nommée par les Russes la *horde dorée.* Entre les pièces indiennes, on en remarque une de douze roupies, représentant les douze signes du Zodiaque; elle est de la reine *Nourmahall*, dont l'histoire, rapportée dans les voyages de Tavernier, a plus l'air d'un conte des milles et une nuits, que d'une histoire véritable. Ces roupies sont si rares,

que le premier possesseur de cette collection la paya, dit-on, mille écus.

Dans un appartement voisin de celui des monnoies est une figure en cire, qui représente Pierre I, de grandeur naturelle; il est assis dans un fauteuil, et sa ressemblance est parfaitement exacte, parce que la tête a été moulée sur le visage de Pierre, après sa mort; les couleurs y sont appliquées avec une grande vérité; il a les sourcils, les cheveux et les yeux noirs, le teint brun, un air féroce et la tête penchée de côté, suivant sa coutume; il est fort grand, et en le mesurant, autant que l'attitude où il est peut le permettre, il doit avoir eu plus de six pieds; il est vêtu du seul habit de gala qu'il ait jamais porté, et c'est le même qu'il avoit le jour où il plaça de sa propre main la couronne sur la tête de sa chère Catherine; il est de soie bleue, richement brodé d'argent; les bas sont de couleur de chair à coins d'argent. On desireroit plutôt de voir ce grand homme en uniforme verd et avec l'épée à poignée de cuivre, que l'on conserve dans la même chambre, et qu'il portoit à la bataille de Pultava. On y voit aussi le chapeau qu'il avoit ce jour-là, et qui est percé d'une balle vers le haut. On garde dans la même chambre la culotte de matelot, les bas de laine, les souliers et le chapeau qu'il avoit à Sardam, lorsqu'il y travailloit aux chantiers sous le nom de maître *Peters*.

L'académie a poussé son respect pour la mémoire de son illustre fondateur, jusqu'à conserver dans son cabinet le cheval qu'il montoit à la bataille de Pultava, ses deux chiens favoris, son tour, ses outils et plusieurs de ses ouvrages, une barre de fer sur laquelle on a gravé cette inscription.

„Le jeudi 21 février 1724, S. M. Pierre I. „étant allé à Olonetz, forgea cette barre de sa „propre main.“

On montre encore avec le même respect les trois gobelets d'argent qui lui furent présentés, lorsqu'on lança trois vaisseaux de ligne qui avoient été construits sous sa direction immédiate; un de ces gobelets contenant soixante-cinq médailles des rois de France, fut un présent de l'impératrice Catherine qui savoit également bien se servir des vertus et des vices de son époux, pour se concilier son affection. On remarque aussi le modèle d'un vaisseau de 120 canons, que Guillaume III. donna àPierre, pendant son séjour en Angleterre. L'empereur qui avoit été très-bien accueilli par le roi, lui donna en partant un diamant d'un grand prix, enveloppé dans un morceau de papier commun, image assez expressive de lui-même et de sa nation, dont les qualités étoient encore dans une enveloppe grossière.

Avant que de terminer cet article, nous dirons un mot de la sphère céleste, connue sous le nom de globe de Gottorp, qui est à présent dans un bâtiment séparé, afin de le garantir du feu;

c'est une grande sphère concave qui a onze pieds de diamètre, et contient une table et des chaises pour douze personnes; l'intérieur représente la voûte du ciel, telle que nous la voyons; les étoiles et les constellations y sont marquées par des cloux dorés; elle est sur le méridien de St-Pétersbourg, et lorsqu'elle est mise en mouvement, au moyen d'un méchanisme curieux, elle représente la vraie position des étoiles; l'extérieur est un globe terrestre, cette machine est nommée le globe de Gottorp, parce qu'elle a été faite d'après une semblable sphère que Fréderic III, duc de Holstein avoit fait construire à Gottorp par André Busch, sous la direction d'Adam Oléarius qui s'étoit réglé, pour la faire construire, sur un plan qu'on avoit trouvé dans les papiers du célèbre Ticho-Brahé. Fréderic IV, roi de Dannemarc, en fit présent à Pierre-le-Grand qui l'avoit vu en 1713, et avoit témoigné beaucoup d'admiration pour la structure et le méchanisme de cette pièce. Non seulement le transport de Gottorp à St-Pétersbourg en fut très-dispendieux, mais encore, arrivée dans ce pays, elle y essuya des malheurs, et fut brûlée par accident en 1747. Au moyen des fers qui avoient échappé au feu, on construisit la sphère actuelle, on y fit des additions considérables, et on la plaça en 1751 dans le lieu où elle est aujourd'hui; elle est exactement de la même grandeur que la sphère originale, mais elle lui est très-supérieure, parce qu'on a marqué toutes les observations nouvelles

de géographie et d'astronomie qui manquoient à la précédente. Le méridien et l'horison ont été travaillés par Scot, méchanicien anglois, très-justement renommé.

CHAPITRE XXI.

Académie des arts. — Société d'agriculture. — Par qui fondée. — Comment accueillie de Catherine II. — Le corps des Cadets. Détails sur cette institution. — Couvent des demoiselles nobles. — Observations sur cet établissement.

L'ACADÉMIE des arts fondée sous l'impératrice Elisabeth, par les conseils du comte Schuwaloff étoit annexée à l'académie des sciences, et avoit alors un revenu de 18,000 roubles. On y recevoit quarante étudians, mais Catherine II en a fait une fondation séparée, elle lui a assigné par an 54,000 roubles et porté le nombre des étudians à 300. Elle a fait aussi construire pour l'usage de cette académie, un grand bâtiment circulaire sur les bords de la Newa. Les étudians y sont admis à l'âge de six ans, et y restent jusqu'à celui de dix-huit; ils sont habillés, nourris, logés aux dépens de la couronne; on leur apprend à lire, à écrire, l'arithmétique, le français, l'allemand et le dessin. A quatorze ans ils ont la liberté de se

vouer à un des arts qu'on enseigne dans l'académie et qui sont divisés en 4 classes.

1°. La peinture dans les différens genres, comme histoire, portraits, batailles, paysages, architecture, mosaïque, émail, etc,

2°. La gravure sur cuivre et sur pierres.

3°. La sculpture en marbre, en bois, yvoire et ambre.

4°. L'horlogerie, l'art de tourner, de faire des instrumens, de fondre des statues en bronze ou autres métaux, d'imiter les pierres fines et les médailles, de dorer, vernir etc. On distribue annuellement des prix à ceux qui se distinguent, et parmi ceux qui ont obtenu quatre prix, on en choisit douze qui voyagent aux dépens de l'impératrice. Lorsqu'ils s'établissent ensuite dans quelque ville de l'intérieur, ils jouissent encore pendant quatre ans d'une pension de 270 roubles, 1350 livres.

Cependant jusqu'à présent on n'a pas recueilli de grands fruits d'une institution si louable et si bien calculée pour faire fleurir les beaux arts. La plûpart des étudians font de grands progrès pendant qu'ils restent dans l'académie, plusieurs même se perfectionnent dans les pays étrangers, mais ceux qui ont le plus de talens s'y établissent souvent, ou s'ils reviennent ils tombent bientôt dans cette indolence qui semble propre au caractère de la nation. La cause en tient peut-être au

peu d'encouragement qu'ils reçoivent en Russie. Le souverain peut former des artistes, et les élever à force de dépense, comme des plantes étrangères, mais à moins qu'il ne continue à ces plantes les mêmes soins quand elles sont parvenues à maturité, elles languissent faute de culture. Mais il est impossible au monarque même le mieux disposé pour les arts, et à quelques seigneurs qui s'empressent de suivre ce bel exemple, d'en répandre le goût chez une nation qui n'est pas encore en état d'en juger et d'en faire aucun cas. Dès lors les artistes de mérite n'étant point distingués non-seulement ne peuvent avoir cette émulation qui doit faire l'esprit de leur état, mais encore n'étant point employés ils ne peuvent trouver dans leurs professions, les ressources dont ils ont besoin.

La société libre économique, établie pour l'avancement de l'agriculture à St-Pétersbourg, est une autre institution trop importante et trop utile pour être passée sous silence. Voici à quelle occasion elle a été fondée.

L'impératrice parla un jour à table avec beaucoup de force des avantages qui résulteroient d'une société de cette espèce. Le comte Alexis Orloff, surnommé Tchesmenski, parce qu'il fut vainqueur des Turcs à Tchesmé, en courtisan attentif qui prend les souhaits que fait son maître pour des

ordres, le comte Orloff qui étoit un des convives, forma dès ce moment la résolution de faire ce que souhaitoit son auguste maîtresse, et de concert avec quatorze personnes de rang et de savoir, il tint une assemblée en juin 1665, qui dressa les statuts et convint de la forme d'une société d'agriculture régulière et permanente. Ce plan ayant été présenté à Catherine II, sa majesté fit cette réponse écrite de sa propre main.

„Le dessein que vous venez de former pour „l'encouragement de l'agriculture et de l'économie nous est extrêmement agréable, et vos efforts „sont une preuve de votre zèle et de votre amour „pour votre patrie. Nous regardons votre plan et „vos réglemens comme dignes de notre approbation, et nous permettons à votre société de prendre le titre de *société libre économique*. Vous pouvez être assurés que nous la prenons sous notre „protection. Nous consentons non-seulement „qu'elle fasse usage de nos armes, mais pour vous „marquer d'une manière évidente notre bienveillance, nous vous permettons de prendre pour „sceau une ruche placée au milieu de nos armes „impériales, à laquelle des abeilles portent du miel „avec ces mots pour devise, *à l'utilité*.“

„Nous accordons de plus à votre société „6000 roubles pour acheter une maison convenable, soit pour tenir vos séances, soit pour y

„former une collection de livres d'agriculture. „Vos travaux, secondés par la faveur de la divine „Providence, seront extrêmement avantageux à „vous et à votre postérité, et accroîtront notre „bienveillance pour vous, à proportion du zêle „que vous y porterez."

31 Octobre,

CATHERINE.

La société est composée d'un président qui change tous les quatre mois, et d'un nombre illimité de membres. Les candidats qui demandent à y être admis, sont présentés par trois membres, et rejettés ou reçus à la pluralité des voix; elle est principalement soutenue par les contributions volontaires de ses membres, dont plusieurs sont des personnes aussi distinguées par leur rang que par leur fortune; le nombre total en 1789, étoit de 208.

L'assemblée tient ses séances une fois la semaine, et on y lit des mémoires sur l'agriculture et les objets qui lui sont analogues: ceux que l'on juge dignes de voir le jour, sont imprimés aux dépens de l'impératrice, et le profit de la vente est laissée à la société; mais l'ouvrage se vend à un prix fort bas; on en envoye 12 exemplaires aux gouverneurs de chaque province pour les y distribuer. Ces mémoires sont en langue russe; ils ont paru d'abord sous le titre de: *Traités de la société économique*, en 10 volumes, de 1765 à 1775. On a depuis changé ce titre en celui de: *Continuation des traités*, et au lieu de paroître trois fois par an, on n'en imprime des volumes que de tems en tems. Depuis ces changemens, le premier volume a paru en 1779, et le second en 1780. En 1789 il y en avoit onze. La société distribue des prix annuellement, consistant en des médailles d'or et d'argent, ou une somme d'argent qui est quelquefois de 600 roubles (trois mille livres) à ceux qui ont le mieux traité les questions qu'elle a proposées.

Il y a à St-Pétersbourg deux fondations pour l'éducation de la noblesse; l'une nommée le corps des cadets, l'autre le couvent des demoiselles nobles.

La maison occupée par les cadets de terre, étoit anciennement un palais du prince Menzikoff, elle est aujourd'hui dans Vassili-Ostrof, et un des plus beaux édifices de St-Pétersbourg. Le nombre des personnes qui y logent, les cadets compris, est au moins de 2000. Cette institution doit sa première origine à l'impératrice Anne, et aux conseils du maréchal Munich, mais elle a été beaucoup perfectionnée, et ses fonds ont été considérablement augmentés par Catherine II, qui peut en être regardée comme la fondatrice. Son revenu annuel est 135000 roubles, (675000 livr.)

et on y reçoit 600 jeunes gens de familles nobles, parmi lesquels il y a une soixantaine d'enfans d'un rang inférieur, destinés à être les gouverneurs des enfans de gentils-hommes, et reçoivent une instruction analogue à leur destination. Les premiers doivent entrer au service; ils sont presque tous en uniforme, quelques uns cependant sont destinés à l'état civil. On les reçoit à 6 ans, ils y restent quinze ans, et sont partagés en 5 classes; on leur enseigne le français, l'anglois, l'allemand, l'arithmétique, la fortification, la tactique, l'histoire, la géographie, à danser, à faire des armes, à monter à cheval, et quelquefois le dessin et la musique. Ceux qui annoncent des dispositions à l'étude, apprennent le latin et le tartare.

Ils sont divisés en un certain nombre de compagnies, et on leur fait faire régulièrement l'exercice. En été, pendant six semaines ils campent près de la ville; on distribue des prix à ceux qui se distinguent, soit dans ces exercices, soit dans leurs études; ces prix sont des livres, des médailles d'or et d'argent, des rubans, des étoiles. Celui qui a obtenu six fois le prix voyage dans les pays étrangers, avec une pension de 600 roubles.

Ils sont élevés d'une manière très-dure. On ne leur donne pas d'habits fourrés, même en hiver, ils n'usent que sobrement des poëles, et sont accoutumés à toutes sortes d'exercices, et sur-tout à

courir et à sauter. M. Betzkoi qui est le directeur de cette institution, a adopté pour l'éducation de ces jeunes gens le systême de Gymnase que prescrit Jean Jacques Rousseau dans son Emile, et ils sont si lestes, que c'est un plaisir que de les voir exécuter des tours de force que nos faiseurs d'équilibre ne feroient pas mieux qu'eux. Ils sautent par exemple, dans toutes sortes de directions, par-dessus un cheval de cuir, dont la partie la plus élevée à au moins six pieds, et font sur cette machine tous les tours que nous avons vu faire aux Asthley dans leur manège. Ces exercices dégagent leurs membres, ouvrent la poitrine, et les rendent robustes et actifs. Dans divers départemens de cette maison on fait une grande attention à la propreté; aussi ces jeunes gens jouissent-ils d'une excellente santé.

Une ou deux fois chaque hiver on permet aux cadets de donner une mascarade et un bal à la principale noblesse. A cette occasion quelques unes des demoiselles du séminaire des filles nobles sont invitées pour danser avec les cadets des classes supérieures. Nous avons assisté à une de ces fêtes; il y régna autant d'élégance et d'ordre que de bienséance.

Les cadets jouent aussi la comédie, et quelquefois avec plus de succès que les comédiens du palais; ils y remplissent les rôles de femmes d'une

manière tout-à-fait grotesque, lorsqu'elle n'est pas ridicule. On a très-difficilement des billets pour ces sortes de spectacles, parce qu'on s'y porte en foule, et que les gens du palais les accaparent.

Le couvent des demoiselles nobles est à l'extrêmité des fauxbourgs d'Alexandre Newski. La maison est un grand bâtiment quarré qu'Elisabeth avoit fait bâtir pour en faire un couvent. Catherine II l'a fait servir sagement à l'institution actuelle, à laquelle elle a assigné un revenu annuel de 70400 roubles. (352000 livres.) On en fit l'ouverture en 1764, en y recevant deux cent demoiselles, et deux cent quarante filles de bourgeois. L'impératrice y a ajouté depuis cinquante surnuméraires qui sont des filles de qualité, appellées pensionnaires, et le directeur de tous ces utiles établissemens pour l'éducation, qui étoit lors de notre séjour à St-Pétersbourg. M. de Betzkoi entretient généreusement quarante filles de bourgeois à ses dépens. Les filles sont reçues à l'âge de cinq à six ans, et sortent du séminaire à l'âge de dix-huit ans. C'est une Madame Lafond qui est la supérieure de cette maison. C'est la veuve d'un ancien militaire né en France, et mené en Russie par l'espoir d'y faire fortune. La place de Madame Lafond prouve que son époux n'a point été trompé dans son attente. On dit que cette dame a beaucoup d'ennemis, et qu'elle se les est attiré par sa morgue.

Autre-

Autrefois les jeunes demoiselles et les bourgeoises de cette maison recevoient la même éducation, sans aucune différence relativement à leur rang et à leur fortune; mais on a sagement changé cette méthode, et on les élève d'une manière plus convenable à l'état qu'elles doivent avoir dans le monde, et certes on a très-bien fait, car c'est un très-mauvais présent à faire à un négociant ou à tout autre homme de la classe des bourgeois, qu'une femme élevée aux grands airs d'une belle dame qui doit avoir une nombreuse suite de valets, et dédaignera de s'abaisser aux détails casaniers de sa famille. Nobles ou roturières, ces pensionnaires sont divisées en quatre classes, distinguées par la couleur des habits dont l'étoffe est plus grossière pour les roturières que pour les filles nobles. Si nous avions approuvé la différence dans l'éducation de ces jeunes filles, nous improuvames très-fort la distinction dans l'habillement; c'est une insulte que l'on fait à celles que le hasard n'a pas fait naître nobles, et qui peut avoir les conséquences les plus graves.

Nobles ou roturières, elles apprennent toutes à lire, à écrire, à chiffrer, et les différens ouvrages d'aiguille; mais les nobles reçoivent à part des leçons d'histoire, de géographie, de grammaire russe, et ont des maîtres de langues françoise, allemande, angloise et italienne. On leur enseigne aussi la musique, le dessin et la danse. Au lieu de ces leçons d'agrémens, les roturières

sont formées aux soins du ménage, elles cousent et blanchissent elles-mêmes leur linge, et ce que nos jeunes bourgeoises ne croiront pas, ou feindront de ne pas croire, c'est qu'on leur apprend à faire le pain et la cuisine, ce qui les met en état, lorsqu'elles retournent dans leurs familles, de conduire, jusques dans leurs moindres détails, les travaux des fermes, où une femme entendue est si indispensablement nécessaire.

Fin du premier Volume.

